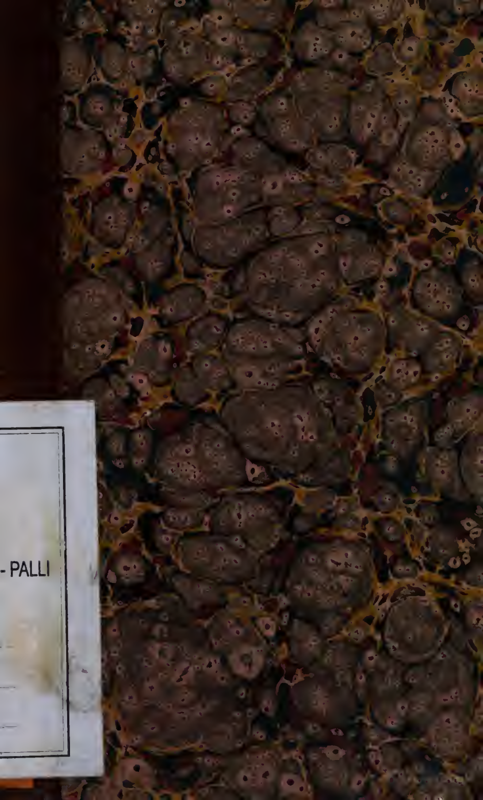
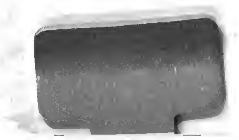

- PALLI





Digitized by Google

III 25 III 216

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES
COMPLÈTES
DE
L'ABBÉ DE MABLY.

TOME SIXIÈME.

Digitized by Google

Ce Volume contient : *Observations sur les Romains.*

23 207

ŒUVRES COMPLÈTES DE L'ABBÉ DE MABLY.

TOME SIXIÈME.





A TOULOUSE,
Chez le Citoyen N.-ÉTIENNE SENS;
Libraire-Imprimeur, vis-à-vis St.-Romain,

A NISMES,
Chez les Citoyens J. GAUDE et Compe;
Libraires-Imprimeurs.

1793.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

Il y a dix ans que je fis imprimer des réflexions sur l'histoire Romaine et sur l'histoire de France, sous le titre de *parallèle des Romains et des Français*. Le public, qui se plaît quelquefois à encourager les jeunes écrivains, fit à mon ouvrage un accueil favorable; mais je ne fus pas longtemps à m'apercevoir, que ce que je prenois pour une justice de sa part n'étoit qu'une grâce. Quelques personnes, dont je respecte infiniment les lumières, me firent l'honneur de me croire digne de leurs critiques; et quand avec ce secours, je vins à revoir mon ouvrage de sang-froid, je trouvai qu'un plan que j'avois jugé très-judicieux, n'étoit en aucune façon raisonnable. Nul ordre, nulle liaison dans les idées, des

répétitions sans nombre, des objets présentés sous un faux jour; ce n'étoient pas là les seuls défauts où m'avoit fait tomber la manie du parallèle; je m'étois vu forcé à passer sous silence plusieurs choses nécessaires, pour faire connoître les peuples dont j'examinois l'histoire, et, ce qui est un bien plus grand mal, d'en dire plusieurs que je n'aurois pas dû penser. Au lieu de vouloir corriger mon parallèle incorrigible, pour en faire une nouvelle édition, j'ai cru qu'il falloit composer deux ouvrages tout nouveaux. Je donne aujourd'hui ce qui regarde les Romains; heureux, si en voulant réparer une première faute, je n'en fais pas une seconde!

Qualis status urbis, quæ mens exercituum, quis habitus provinciarum, quid in toto terrarum orbe validum quid ægrum fuerit, ut non modo casus eventusque rerum, sed ratio etiam causæque noscantur. Tac. Hist. Liv. I.

SOMMAIRES.

LIVRE PREMIER.

Du gouvernement des Romains sous leurs rois. Comment le gouvernement de la république se forme et se perfectionne. Ce qui en altère les principes. Des causes qui doivent ruiner la liberté.

LIVRE II.

AFFAIRES des Gracques, de Marius, de Sylla. Le premier Triumvirat. Guerre civile de César. De la situation et de la conduite de la république après sa mort. Second Triumvirat. Auguste s'empare de toute la puissance publique.

LIVRE III.

POURQUOI le gouvernement des empereurs doit être despotique. De l'indépendance qu'affectent les armées. Elles disposent de l'empire. Pourquoi elles perdent leur autorité. Nouvelle forme de gouvernement établie par Dioclétien.

LIVRE IV.

Du génie militaire des Romains. Leur discipline. Leurs guerres contre les peuples d'Italie. Par quelle politique la république met ses victoires à profit. Comment elle peut suffire à une guerre continuelle. Progrès de ses généraux dans la science des armes.

LIVRE V.

De Carthage. Ses guerres contre les Romains. Situation des différentes puissances après la seconde guerre punique. Leur politique. Celle des Romains pour les asservir. Réflexions particulières sur Anthiochus.

LIVRE VI.

Abus que les Romains font de leur puissance. Leur énorme avarice. Comment ils perdent ce qui avoit fait la sureté et la grandeur de la république. Etat de l'empire sous Constantin. Ruine de l'empire d'Occident. Foiblesse et ruine de l'empire d'Orient.



OBSERVATIONS SUR LES ROMAINS.

LIVRE PREMIER.

QUAND Romulus jeta les fondemens de Rome, l'Italie, composée de presque autant d'états différens qu'il y avoit de villes, offroit une image de la société naissante. Chaque république n'y possédoit guère que les terres nécessaires pour nourrir ses habitans; ils vivoient du travail de leurs mains, et la pauvreté, ne permettant encore qu'à peu de passions d'agir, tenoit lieu de cette foule d'institutions, par lesquelles la politique a dû réprimer depuis les vices qui sont une suite nécessaire de la politesse et du luxe des grands états.

Une valeur brutale fut la seule vertu des esclaves fugitifs et des brigands à qui Rome servit d'asile; ce n'étoient pas des

citoyens, mais des soldats unis par le désir commun de piller. Plus ils avoient besoin d'apprendre à obéir, moins il étoit aisé de les accoutumer au joug des lois; et Romulus qui craignoit leur indocilité, ne parut législateur que pour se démettre de l'autorité qui sembloit lui appartenir. Après avoir distribué Rome, selon ses différens quartiers, en tribus (1) et en curies, dont chacune devoit, à la pluralité des voix, former un suffrage dans les assemblées du champ de mars et de la

(1) Romulus partagea les Romains en trois tribus. *Tribus Ramnensium, Tatientium, Lucerum;* et chaque tribu en dix curies. Les comices, ou assemblées de la nation, étoient convoquées par tribus ou par curies, *comicia tributa, comicia curiata.* Chaque tribu et chaque curie avoit sa place marquée dans le champ de mars et dans la place publique. Tarquin l'ancien doubla le nombre des tribus. Rome continuant de jour en jour à s'étendre, Servius Tullius fit une nouvelle distribution des citoyens. Il partagea la ville en quatre quartiers, et son territoire en quinze ou dix-sept. Les tribus de la ville furent d'abord les plus considérables; mais l'an de Rome 450, le censeur Fabius y incorpora les affranchis, les gens du marché, etc. ce qui les avilit, et l'on transporta les familles considérables dans les tribus de la campagne. Les tribus furent successivement multipliées jusqu'au nombre de trente-cinq. Celui des curies demeura toujours fixé à trente.

place publique ; il laissa aux Romains tout ce qui constitue en effet l'autorité souveraine, c'est-à-dire, le droit d'ordonner de la guerre et de la paix, de faire ou de changer les lois, et de choisir les magistrats. Mais ce prince ambitieux étoit trop jaloux du commandement, pour ne pas retirer d'une main ce qu'il accordoit de l'autre à ses sujets ; et tandis que, cédant à la nécessité, il feignoit de n'être que l'organe de leur volonté, il aspiroit en secret à être l'ame de leurs mouvemens.

La création d'un sénat et les prérogatives qui lui furent accordées, telles que de servir de conseil au prince, de porter aux assemblées de la nation les matières sur lesquelles elle devoit délibérer, d'être chargé d'en exécuter les ordres, ou d'en faire observer les lois, loin de porter atteinte à la liberté publique, auroient affermi ses fondemens, si le peuple eût disposé des places du sénat. Mais comme Romulus avoit lui-même choisi les premiers sénateurs, il se réserva le droit de nommer à son gré leurs successeurs ; et l'on imagine sans peine combien ce nouveau privilége dut augmenter le crédit d'un prince qui étoit déjà le premier juge de ses concitoyens, général d'armée, et chef de la religion. On briguoit sa faveur pour obtenir une place dans le sénat ; Romulus, qui ne devoit être qu'un ma-

gistrat, eut des courtisans; et plus leur nombre se multiplia, plus son autorité fut grande dans les comices.

Sans doute que ce prince, qui voyoit avec plaisir l'orgueil des nouveaux sénateurs, et avec quel soin ils cherchoient à former un corps séparé du peuple, sentit que s'il réussissoit à établir une distinction entre les familles romaines, et à former une noblesse dont la qualité propre est dans tous les temps et dans tous les lieux de mépriser le peuple, il en résulteroit des haines et une diversité d'intérêts avantageuses à son autorité. Il affecta donc pendant tout son règne de n'élever à la dignité de sénateurs que les fils de ceux qui en avoient été honorés. Numa suivit cet exemple sans avoir les mêmes vues; et sous ses successeurs, les familles qui descendoient des deux cents sénateurs que Romulus avoit créés, abusant d'un usage qui leur étoit favorable, se crurent seules en droit d'entrer dans le sénat. Ces prétentions choquèrent le peuple, et quand il en murmura, Tarquin l'ancien, qui ne songeoit qu'à faire disparoître l'égalité, le seul principe solide de la liberté, créa cent nouveaux sénateurs (1) dans l'ordre des plébéiens; et

(1) Romulus n'avoit d'abord fait que cent sénateurs, il en créa encore cent nouveaux après que les Sabins se furent incorporés à sa nation.

satisfaisant par cette politique les familles puissantes du peuple, qui souffroient impatiemment l'orgueil et les distinctions des patriciens, il assura l'état encore douteux de la noblesse (1).

Dès-lors un prince habile à profiter des passions des Romains, ne fut plus réduit à n'être que le ministre de la république; il dominoit les nobles par l'ambition qu'ils avoient d'entrer dans le sénat, et tour-à-tour il pouvoit, suivant les circonstances, se servir de son crédit auprès des sénateurs pour étendre son empire sur les plébéiens, et de l'autorité de ceux-ci pour intimider le sénat et lui en imposer. Quelques considérables que fussent ces progrès de l'autorité royale, ils ne nuisoient point encore au bien public. Le peuple gouverné sans qu'il s'en aperçût, conservoit cette dignité, qui seule est capable de le rendre bon citoyen : la noblesse, toujours contenue dans le devoir par le prince et par le peuple, n'o-

On les nommoit par respect pour leur âge, *patres*, d'où leurs descendans prirent le nom de *patricii*, Patriciens, *Patres certe ab honore, patriciique progenies eorum appellati.* Tit. Liv.

(1) Les romains mettoient une différence entre les familles des premiers sénateurs, et celles à qui Tarquin l'ancien ouvrit le sénat. Ces dernières étoient appelées, *nobiles minorum gentium.*

soit, malgré son orgueil et sa puissance, s'abandonner à des prétentions immodérées; et le prince obligé de mesurer toutes ses démarches, et de n'agir que par insinuation, ne laissoit craindre de sa part ni injustice ni violence. En un mot, toutes les parties de l'état étoient contraintes de se respecter les unes les autres; et de cet intérêt particulier de chaque ordre de la nation, naissoit naturellement le remède des maux passagers que produisoient les passions.

Ce ne devoit être qu'un prince méchant qui tentât d'altérer cette constitution; sa ruine cependant fut l'ouvrage d'un prince modéré, de Servius Tullius même, qui, au rapport des historiens, avoit songé à abdiquer la couronne, pour ne laisser au-dessus de ses sujets que les lois, dont deux magistrats annuels devoient être les ministres. Soit que sans en prévoir les suites fâcheuses, il fût entraîné par le projet de ses prédécesseurs d'agrandir le pouvoir des patriciens; soit que fatigué des mouvemens et des débats de la place publique, il craignît qu'ils ne dégénérassent en sédition, ou qu'il crût juste de confier toute l'administration de la république à ceux qui par leur fortune y devoient prendre un plus grand intérêt; il ne travailla qu'à abaisser les plébéiens, et il y réussit sous prétexte de faire un

établissement qui leur fût avantageux.

Il faut se rappeler que dans le partage que Romulus fit du territoire de Rome, chaque citoyen eut deux arpens de terre, et que les fortunes étant égales, chacun contribua également aux charges de l'état. Depuis il s'étoit fait de grands changemens dans les possessions, et quoique plusieurs familles ne jouissent d'aucun domaine, tandis que d'autres avoient considérablement augmenté le leur, on suivoit toujours la même méthode à l'égard des subsides. Tullius en fit aisément sentir l'injustice; le peuple demanda un remède à ce désordre, qui lui paroissoit intolérable; et la noblesse, peut-être instruite des desseins secrets du prince, ou qui craignoit d'engager par sa résistance les plebéiens à demander un nouveau partage des terres, consentit à payer les impositions d'une manière proportionnée à ses richesses.

Tullius fit le cens, c'est-à-dire, le dénombrement des citoyens, et chacun donna une déclaration fidèle de ses biens. Après cette opération, rien n'étoit plus aisé que d'asseoir les impôts avec égalité, sans rien changer à l'ancienne distribution des Romains en tribus et en curies : mais Tullius, qui se proposoit un autre but, imagina de partager ses sujets en six classes à raison de leurs richesses, et subdi-

visa ensuite ces six classes en cent quatre-vingt-treize centuries qui payeroient chacune la même imposition. La noblesse, enrichie par ses usures (1), et qui s'étoit emparée de la plupart des terres conquises, composa donc elle seule un plus grand nombre de centuries que le peuple entier; et elle devoit par conséquent être maîtresse des délibérations du champ de mars et de la place publique, dès que Tullius, profitant de la faveur qu'avoit acquis sa politique artificieuse, auroit introduit l'usage de convoquer les comices par centuries (2). Cette pernicieuse nouveauté fut établie, et les plébéiens, qui jusque-là avoient possédé toute l'autorité, parce qu'ils avoient dans chaque tribu ou dans chaque curie un nombre de voix beaucoup supérieur à celui des patriciens, se trouvèrent même privés du droit de suffrage; car il arriva très-rarement depuis, que, pour former les décrets des

(1) Tous les historiens nous parlent de l'excessive dureté des riches à l'égard de leurs débiteurs. Les emprunts se faisoient chez les Romains à un pour cent d'intérêt par mois. On sent aisément qu'une usure aussi forte dans un état aussi pauvre que le leur, devoit faire passer toutes les richesses entre les mains de quelques citoyens.

(2) *Comicia centuriata*, dont il est si souvent parlé dans l'histoire romaine.

assemblées publiques, on fut obligé de consulter quelqu'une des quatre-vingt-treize dernières centuries qui comprenoient les plébéiens (1).

Un changement si considérable dans la constitution des Romains devoit causer leur perte. Si le peuple, las de comparoître inutilement dans les comices, se portoit à quelque entreprise violente pour recouvrer son autorité, il étoit à craindre qu'il n'ébranlât l'état encore mal affermi. S'il se soumettoit patiemment à sa nouvelle servitude, il falloit qu'il tombât dans cette espèce d'engourdissement qui rend le citoyen inutile à sa patrie. La noblesse, de son côté, n'avoit acquis le frivole avantage de faire un corps séparé des plébéiens, et d'opiner seule dans les affaires de la république, que pour se mettre dans la nécessité d'obéir servilement à ses rois. Vouloit-elle se servir de son pouvoir et s'opposer à leur volonté? la simple menace de convoquer les comices par tribus ou par curies, c'est-à-dire, de la confondre avec le peuple, servoit d'entrave à son ambition. L'autorité royale acquérant donc de jour en jour de nouvelles forces,

(1) Toutes les affaires se décidant à la pluralité des suffrages, il étoit inutile de recueillir les voix des dernières centuries, dès que les cent premières étoient d'accord sur un objet.

étoit prête à tout envahir ; et cependant la politique ne découvre point ce qui auroit rendu les Romains supérieurs à leurs voisins, ni pu soumettre enfin le monde à leur domination, s'ils eussent continué d'obéir à des rois qui n'auroient pas été les simples magistrats d'un état libre. Le gouvernement monarchique est nécessaire à un peuple trop corrompu par l'avarice, le luxe et le goût des plaisirs pour aimer sa patrie ; mais il n'est point fait pour une nation pauvre, foible, grossière, et dont les citoyens n'ont encore ni art, ni industrie, ni fortune qui les occupent dans le sein de leur famille. D'ailleurs Rome prenant les passions de ses maîtres, et gouvernée par des princes d'un caractère différent, n'auroit eu aucune maxime constante ni aucune vue suivie. Elle auroit passé au hasard de la guerre à la paix. Sans parler des rois méchans, imbécilles ou voluptueux qui auroient avili leur trône et déshonoré leurs sujets, les Romains auroient eu à craindre jusques aux vertus de quelques uns de leurs rois ; de nouveaux Numa auroient fermé le temple de Janus, quand il eût fallu accabler un ennemi. Un prince eût eu un courage héroïque dans des circonstances où il n'eût fallu qu'être prudent, et l'autre n'eût montré que de la prudence quand il auroit fallu être audacieux. En un mot, les Ro-

mains, sans caractère, sans vertus, mais heureux ou malheureux suivant qu'on les eût bien ou mal gouvernés, c'est-à-dire, n'ayant que rarement des succès, auroient enfin subi eux-mêmes le sort des peuples qu'ils soumirent.

Le mépris par lequel les grands se vengèrent de la haine que leur montroit le peuple, et leur indifférence commune pour le bien public, suites nécessaires des changemens survenus dans le gouvernement, donnèrent à Tarquin l'audace d'usurper la couronne (1), et l'espérance d'asservir sa patrie. Il eut la politique d'un usurpateur; il flatta les soldats et les enrichit pour les attacher à ses intérêts; et tandis qu'il amusoit la multitude par des fêtes et en élevant des édifices publics, il fit périr les patriciens qui lui portoient ombrage, et n'épargna que ceux qui, n'ayant ni le courage de venger leur patrie, ni la lâcheté d'être les témoins tranquilles de sa servitude, s'étoient eux-mêmes exilés de Rome. On ne peut refuser à ce prince des talens supérieurs. Il avoit presque accoutumé les Romains au pouvoir arbitraire; l'usage des comices étoit oublié; et il est vraisemblable qu'il auroit affermi sa domination, si son fils, se bornant à

(1) La couronne de Rome étoit élective. Voyez Tite-Live et Denis d'Halicarnasse.

faire à un ordre de citoyens des injures qui auroient flatté le ressentiment et la jalousie de l'autre, n'eût commis une action infâme qui fut un affront commun pour tous les Romains, et souleva à la fois tous les esprits.

Les Tarquins furent chassés de Rome par un décret public (1); le peuple pilla leur palais; la haine qu'on portoit au roi s'étendit sur la royauté même, et on dévoua aux dieux infernaux quiconque entreprendroit de la rétablir. Tant d'emportement sembloit annoncer le retour de la liberté; mais la ruine d'un tyran n'est presque jamais la ruine de la tyrannie : et les causes qui avoient préparé à Rome le despotisme de Tarquin empêchoient qu'on ne pût y rétablir les principes d'une sage république. La révolution, il est vrai, ne donna d'abord qu'un même esprit aux nobles et aux plébéiens; mais c'est que leur péril fut d'abord le même. Ils montreront le même zèle et le même courage, tant qu'il s'agira de défendre leur ville et de repousser le tyran; mais dès que le calme sera rétabli, les anciennes jalousies renaîtront; et tandis que le sénat voudra gouverner, les plébéiens prétendront être libres.

Brutus auroit fait une faute énorme, si dans le moment que tous les yeux étoient

(1) Cet événement arriva l'an de Rome 244.

fixés sur lui, il eût tenté, pour établir une vraie liberté dans Rome, de ramener entre les citoyens l'égalité qui avoit fait leur bonheur avant la distinction des Romains en familles nobles, en familles plébéiennes, et l'établissement des centuries. Laisser entrevoir aux patriciens qu'il falloit renoncer à leurs prérogatives, tandis qu'ils se flattoient de posséder tout le pouvoir dont les rois avoient joui, ou faire soupçonner au peuple que les comices ne se convoqueroient plus par tribus et par curies, dans le temps qu'il s'armoit pour conquérir sa liberté, c'eût été distraire les deux ordres de la république de l'objet qui devoit les occuper entièrement, les aigrir l'un contre l'autre, et faire en un mot une diversion en faveur de Tarquin et de la tyrannie. Brutus prit sagement le parti contradictoire de satisfaire à la fois les prétentions du sénat, et de persuader aux plébéiens qu'ils n'obéiront plus qu'aux lois qu'ils auront faites. Je conçois que par cette conduite les lois et les préjugés des Romains doivent se trouver en opposition, et que des droits que Brutus donne au sénat, et des espérances dont il enivre le peuple, il résultera des dissensions domestiques. N'importe, Brutus est justifié parce que Tarquin est aux portes de Rome, qu'il rassemble des forces formidables, et que les querelles des

Romains ne sont qu'un mal éloigné. Le temps, des circonstances heureuses, mille événémens imprévus pourront remédier au vice du gouvernement; mais l'union seule des citoyens de Rome peut triompher de Tarquin.

Quelque puissance qu'eussent acquis le sénat et la noblesse, le peuple crut d'abord être libre, parce qu'il étoit heureux. On le ménagea avec un soin extrême tant qu'on craignit Tarquin; mais tout changea de face quand on apprit sa mort (1). Le vice commun des hommes c'est de ne juger de leur autorité que par l'abus qu'ils en font, et les grands auroient cru n'avoir rien gagné par l'exil des rois, s'ils n'avoient gouverné aussi despotiquement qu'eux. Les consuls ne convoquèrent les comices que par centuries; et dans ces assemblées où la noblesse dominoit, elle souscrivoit à toutes les proposi-

(1) *Eo nuncio erecti patres; erecta plebes; sed patribus nimis luxuriosa ea fuit lætitia: plebi, cui ad eam diem summâ ope inservitum erat, injuriæ à primoribus fieri cæpere.* Tit. Liv. L. 2. *Dum metus à Tarquinio, æquo et modesto jure agitatum. Dein, servili imperio patres plebem exercere, de vitâ atque tergo, regio more consulere; agro pellere et cæteris ex partibus, soli in imperio agere, quibus sævitiis, et maximè fenoris onere opressa plebes*, etc. Sal. in Frag.

tions du sénat, qui, pour la récompenser de sa complaisance, lui permettoit à son tour d'exercer toutes sortes de violence sur les plébéiens. On les chassoit de leur héritage, on les condamnoit à l'esclavage ou à des peines ignominieuses; chaque patricien étoit un nouveau Tarquin; mais le peuple, encore tout plein des promesses de Brutus et de l'orgueil que lui avoient inspiré les bienfaits de Publicola (1), n'avoit pas acheté sa liberté par une guerre qui fit éclater tant d'héroïsme, pour porter avec lâcheté le joug d'une foule de tyrans.

Rome paroissoit en quelque sorte entourée d'écueils; et il étoit bien difficile qu'elle pût tous les éviter. Si le sénat et la noblesse se conduisoient avec assez d'adresse et de courage pour conserver l'autorité qu'ils avoient usurpée, le peuple devoit tomber dans une servitude en-

---

(1) Le consul Valérius étoit fort attaché aux intérêts du peuple, ce qui lui mérita le surnom glorieux de Publicola. Pendant la guerre de Tarquin, il se tint plusieurs comices par tribus; et c'est dans une de ces assemblées que Valérius fit un jour baisser ses faisseaux pour faire entendre que c'étoit dans l'assemblée du peuple que résidoit la puissance publique. Il porta aussi une loi par laquelle il étoit permis d'interjeter appel devant le peuple des sentences des magistrats; cette loi s'appela la loi *Valeria*.

core plus fâcheuse qne celle qu'il avoit éprouvée sous les Tarquins ; car l'aristocratie, si elle n'est tempérée par de sages institutions, est toujours plus dure que la monarchie. Les plébéiens méprisés, accablés et par conséquent mauvais citoyens d'une patrie qu'ils n'auroient point aimée, n'auroient senti aucun avantage à obéir plutôt au sénat et aux patriciens qu'aux ennemis même de Rome. Les Volsques, les Herniques, les Fidenates auroient été des voisins dangereux ; ils se seroient servis, pour ruiner la république, du vice intérieur du gouvernement qui auroit détaché de ses intérêts la plus grande partie des citoyens. L'état, qui dans des commencemens encore si foibles, avoit besoin de chaque citoyen, et de multiplier ses forces et ses talens par l'émulation qu'inspire la liberté, n'auroit armé que des esclaves pour sa défense ; mais des esclaves n'ont jamais bien défendu leur patrie. Ainsi le sénat sans ressources dans les dangers, eût enfin perdu la république, et vu passer dans les mains de quelqu'un de ses ennemis cette puissance qu'il n'auroit pas voulu partager avec les plébéiens.

Que le peuple au contraire aigri par les injures qu'il recevoit de la noblesse, et presque toujours extrême, dès qu'une fois il est ambitieux, eût accablé le sénat

pour en secouer le joug, le sort des Romains n'auroit pas été plus heureux. Le gouvernement eût été changé en une pure démocratie, et tous les ouvrages des politiques ne respirent que le mépris pour cette police, toujours voisine de l'anarchie, et où la multitude, abusant à son gré de l'autorité souveraine, a tantôt toutes les fureurs et tous les caprices d'un tyran, et tantôt toute la foiblesse d'un prince imbécille.

Il étoit encore plus à craindre que la république romaine n'éprouvât les mêmes révolutions, qui causèrent tant de maux dans la plupart des villes de la Grèce, après que la royauté y eut été détruite. Le gouvernement n'y prit aucune forme assurée; et les nobles et le peuple, tour à tour maîtres de l'état, ne s'appliquoient qu'à se ruiner réciproquement. Si les Romains avoient été exposés aux mêmes désordres, toujours esclaves ou tyrans, et entièrement occupés de leurs haines domestiques, ils auroient, comme les Grecs, sacrifié leur patrie aux intérêts particuliers des factions et des partis qui l'auroient déchirée.

Heureusement l'horreur que les violences de Tarquin avoient inspirée contre la royauté, subsistoit encore dans toute sa force, quand le peuple commença à se plaindre des injures qu'il éprouvoit des

praticiens. Il ne se trouva par conséquent dans la république ni un Sp. Cassius (1), ni aucun de ces ambitieux, qui se faisant dans la suite un art d'envenimer les esprits, ne cherchoient, à la faveur des dissensions, qu'à se faire un parti qui les mît en état d'usurper la souveraineté. Peut-être eût-il été facile dans la naissance des troubles, de surprendre le peuple, et de l'engager dans quelque démarche qui l'auroit nécessairement porté aux plus grands excès; mais il en étoit incapable tant qu'il se conduiroit par son propre sentiment. Les plébéiens, sans qu'ils s'en défiassent, étoient accoutumés

(1) C'est le premier des Romains qui ait aspiré à la tyrannie. Ayant été fait consul avec Proculus Virginius l'an de Rome 268, il proposa la loi agraire, c'est-à-dire, une loi par laquelle il étoit ordonné qu'après avoir fait un dénombrement des terres conquises dont les nobles s'étoient emparés, ou qu'il s'étoit fait adjuger à vil prix, on les partageroit également entre tous les citoyens. En portant une loi, disent les historiens, qui devoit causer tant de troubles, Cassius n'avoit d'autre objet que de se rendre le maître de Rome. Le peuple qui pénétra ses intentions, non-seulement ne le seconda pas, mais l'abandonna même au ressentiment de la noblesse qui le fit périr, sans avoir l'attention de détourner avec adresse sur la loi de Cassius la haine qu'on portoit à son auteur.

à respecter le sénat (1). Ils estimoient l'avantage d'une naissance illustre, en haïssant ceux qui le possédoient; et la pompe des magistratures et du commandement imposoit, malgré eux, à leur imagination. D'ailleurs, après avoir défendu Rome aux dépens de tout son sang, chaque citoyen l'aimoit comme l'ouvrage de ses mains, la regardoit comme un trophée élevé à sa valeur, et se croyoit en quelque sorte comptable de l'élévation à laquelle elle étoit destinée sur la foi de plusieurs oracles.

Le peuple, las de demander et d'espérer quelque soulagement, se contenta

(1) Il faut principalement attribuer ce respect à l'usage des cliens établi par Romulus. Après que ce prince eut créé un sénat, il voulut que chaque plébéien s'y choisît un patron qui étoit obligé de lui accorder sa protection. Les cliens rendoient de grands honneurs à leur protecteur; ils l'accompagnoient dans les rues, et ne pouvoient lui refuser leur suffrage quand il se mettoit sur les rangs pour quelque magistrature. Si le patron étoit pauvre, ses cliens s'imposoient eux-mêmes une taxe pour marier ses filles, acquitter ses dettes, ou payer sa rançon lorsqu'il avoit été fait prisonnier de guerre. Un patron et son clien ne pouvoient comparoître en justice pour déposer l'un contre l'autre. Ces devoirs étoient sacrés chez les Romains, et l'usage n'en fut pas même entièrement aboli depuis la création des tribuns.

Digitized by Google

donc de s'exiler de sa patrie, lorsqu'il ne tenoit qu'à lui de se venger de la dureté de ses tyrans et de les punir. Cette conduite n'annonçoit pas des vues ambitieuses de la part de la multitude; mais c'étoit n'échapper à un danger que pour tomber dans un autre. Il étoit naturel que la noblesse abusât de la modération des plébéiens pour cimenter sa puissance; et elle y eût réussi sans peine en feignant d'en abandonner une partie. Heureusement les sénateurs ne virent pas du même œil la retraite du peuple sur le mont-sacré (1). Les uns, qui avoient pour chef Appius Claudius, homme dur et inflexible, vouloient follement qu'on punît ou du moins qu'on méprisât les révoltes; les autres, à qui Menenius Agrippa et la famille des Valériens inspirèrent leurs sentimens, n'avoient que de la crainte, et tâchoient en vain de la déguiser sous le déhors de la prudence. Ils se présentoient au milieu entre la rigueur indiscrète d'Appius et la foiblesse timide des Valériens, et c'étoit de prévenir les demandes du peuple par quelque bienfait, tel qu'une loi qui eût aboli une partie des dettes, diminué l'usure, ou donné aux

(1) Ce fut l'an 259, c'est-à-dire, quinze ans après l'exil des Tarquins, que le peuple se retira sur le mont-sacré.

plus pauvres citoyens quelques domaines de la république. La fermentation des esprits ne permit pas de prendre ce parti, et le sénat s'écarta de ses intérêts pour se livrer à de longs débats. Plus un parti mit de chaleur à défendre son sentiment, plus l'autre s'opiniâtra à ne se pas rendre. Tandis qu'on délibère, qu'on s'offense, et que de deux avis opposés il s'en forme enfin un troisième qui décèle à la fois la crainte du sénat et son extrême répugnance à rendre justice aux mécontens, les plébéiens ont eu le temps de réfléchir sur leur situation et de connoître leurs forces. Ils se rappellent les promesses vaines par lesquelles on les a trompés si souvent ; ils se sont donné des chefs ; ils ne se plaignent plus seulement du passé, ils s'occupent de l'avenir ; il faut calmer leurs alarmes, assurer leur sort, et le sénat est enfin forcé de traiter avec eux ; et en leur accordant des magistrats, de leur donner un pouvoir qui leur inspirera nécessairement de l'ambition.

Les députés du sénat s'imaginèrent gagner beaucoup en profitant de l'empressement indiscret que le peuple témoignoit de rentrer dans Rome, pour ne stipuler que d'une manière vague les priviléges et les droits des tribuns qu'il venoit d'élire. Mais si la noblesse par cette

politique croyoit ne rien donner ou se réserver un prétexte de revenir contre ses engagemens dans des circonstances plus favorables, le peuple de son côté pensoit avoir obtenu beaucoup plus qu'on ne lui avoit accordé. Chaque parti devoit étendre ses prétentions à la faveur de l'obscurité ou de l'indécision des articles qu'on avoit arrêtés; et la république, dont les maux n'étoient que palliés, alloit être encore troublée par les entreprises des mécontens.

Les tribuns n'avoient ni marque extérieure de magistrature, ni même de tribunal. Assis humblement à la porte du sénat, il ne leur étoit permis d'y entrer que quand les consuls les y appeloient, et toute leur fonction consistoit à s'opposer aux décrets de ce corps, lorsqu'ils les croyoient nuisibles aux intérêts des plébéiens. Peut-être étoit-il encore temps de faire oublier le tribunat. Que les grands n'eussent pas continué à vouloir dominer impérieusement, et le peuple n'auroit pas senti le besoin d'avoir un protecteur. Ce fut l'orgueil de la noblesse qui irrita l'ambition des tribuns, et leur fit imaginer les prérogatives dont ils devoient jouir en qualité de défenseurs du peuple. Marcius Coriolan étoit un des plus honnêtes hommes de la république; cependant il ouvrit l'avis odieux, pendant une

famine dont Rome étoit affligée, de ne secourir le peuple qu'à condition qu'il renonçât aux droits qu'il avoit usurpés sur le mont-sacré: à ce trait, qu'on juge de l'esprit des grands; mais plus ils travailloient à avilir et ruiner les tribuns, plus ces magistrats sentirent que la défensive à laquelle ils étoient réduits ne mettoit pas leur ordre en sureté; et que pour se défendre avec avantage, il falloit oser attaquer. Ils firent un effort, et bientôt ils s'arrogèrent le privilége de convoquer les comices, et de les assembler par tribus dans les affaires qui intéressoient directement le peuple, tels que l'élection des magistrats ou les procès qui leur étoient intentés, les appels autorisés par la loi Valéria, et l'établissement des lois générales.

Ces succès des tribuns changèrent toute la forme du gouvernement; et dès que le peuple fut rentré dans l'exercice de la souveraineté dont il avoit joui avant la création des centuries, Rome commença à offrir le spectacle d'une république parfaite. J'ai tâché de développer dans un autre ouvrage (1) l'art avec lequel Lycurgue, en confiant au peuple de Sparte toute l'autorité publique, avoit cependant

(1) Les *Observations sur l'histoire de la Grèce.* Voyez le premier livre.

purgé cette démocratie des vices qui lui sont naturels, et l'enrichit même de tous les avantages qui paroissent les plus propres à l'aristocratie et au gouvernement monarchique. Je dois remarquer dans celui-ci, que le hasard produisit à Rome ce que le plus sage des législateurs avoit fait dans sa patrie. Lycurgue voulut que le peuple fût l'arbitre de toutes les opérations de la république, afin qu'il eût les vertus que l'amour de la liberté et de la patrie donne à des hommes libres; mais les différentes branches de l'autorité publique, dont un peuple entier est incapable de faire usage avec sagesse, il les confia à différens magistrats; et composa ainsi un gouvernement mixte, dont les parties tempérées les unes par les autres ne pouvoient ni négliger leurs devoirs ni abuser de leur crédit. Sparte avoit deux rois, Rome eut deux consuls; et ces rois et ces consuls, sous des noms différens, n'exerçoient que la même magistrature. Sujets pendant la paix, et soumis aux lois dont ils devoient faire respecter l'empire, le peuple étoit leur juge; et ce n'étoit qu'à la tête des armées que la république leur confioit cette puissance suprême sans laquelle un général ne peut avoir de grands succès; et elle possédoit ainsi ce que la monarchie a de plus avantageux. Quelles que fussent les prérogatives du sénat de

Lacédémone, celles du sénat romain n'étoient pas moins considérables. Il étoit chargé du soin de manier les deniers publics; de représenter toute la majesté de l'état, de recevoir les ambassadeurs et d'en envoyer, d'ébaucher les affaires, de les poursuivre après qu'elles avoient été approuvées dans la place publique, et enfin de porter par provision des décrets qui avoient force de loi à moins qu'on n'en appelât devant le peuple. Ces deux compagnies respectables étoient l'ame de leur nation; elles la conduisoient et la conservoient au milieu des écueils dont la démocratie est environnée. Elles rendoient le peuple capable de discuter ses intérêts, de se fixer à des principes certains, et de conserver le même esprit. Polybe a dit que si on considère le pouvoir des consuls, celui du sénat et l'autorité du peuple, on croira tour à tour que le gouvernement des Romains est monarchique, aristocratique et populaire. Il en réunissoit en effet tous les avantages, et la république trouvoit à la fois en elle-même cette action prompte (1) et diligente qui caractérise la monarchie, cette perpétuité du même esprit qui n'est connue que dans l'aristo-

(1) *Reges non liberi solum impedimentis omnibus, sed domini rerum temporumque, trahunt consiliis cuncta non sequuntur.* Tit. Liv. l. 9.

cratie, et ce zèle, ce feu, cet enthousiasme que produit la seule démocratie.

Si tout concouroit chez les Spartiates à affermir de jour en jour le gouvernement dont je viens de faire l'éloge, il n'en étoit pas de même chez les Romains; et la manière dont il s'étoit formé, sembloit annoncer sa ruine. Une révolution aussi importante que le rétablissement des comices par tribus n'avoit pu se faire sans exciter de grands mouvemens dans la place publique. Le sénat opposa une extrême résistance aux entreprises des tribuns; et ces magistrats, qui ne pouvoient réussir qu'en franchissant toutes les bornes, poussèrent l'attentat jusqu'à violer la majesté des consuls (1). Les injures faites et souffertes de part et d'autre dans cette occasion étoient trop atroces pour ne devoir pas être suivies de nouvelles violences. Il étoit naturel que le peuple, emporté par sa haine et ses succès, abusât de sa victoire, et ne

(1) *Concitati homines, veluti ad prælium se expediunt: apparebatque omne discrimen adesse; nihil cuiquam sanctum, non publici fore, non privati juris. Huic tantæ tempestati cùm se consules obtulissent, facilè experti sunt parùm tutam majestatem sine viribus esse. Violatis lictoribus, fascibus fractis, è foro in curiam compelluntur, incerti quatenùs volere exerceret victoriam.* Tit. Liv. l. 2.

voulût souffrir dans la république d'autre pouvoir que le sien. Il auroit certainement ruiné le gouvernement, en anéantissant le sénat, si un autre objet n'avoit fait une diversion favorable à cette compagnie, et mis à couvert ses priviléges et ceux des consuls.

Comme le rétablissement des comices par tribus faisoit beaucoup moins de tort aux sénateurs qu'aux simples patriciens, qu'il laissoit aux uns la pompe et les ornemens de l'empire avec une part considérable dans l'administration des affaires, et qu'il enlevoit aux autres toute l'autorité qu'ils avoient eue dans les assemblées du champ de mars ou de la place publique, leur conduite devoit être différente. Le sénat, composé des hommes les plus graves de la république, avoit d'ailleurs de la modération, parce qu'il pouvoit faire parler en faveur de ses prérogatives des usages anciens et des lois respectées. Mais la noblesse, qui ne devoit son origine qu'à un abus, et dont toute la grandeur, si je puis m'exprimer ainsi, avoit été acquise furtivement, n'avoit que la force, au défaut des titres, pour défendre ses prétendus droits. Elle agit donc avec tant d'emportement, que les sénateurs, malgré leur résistance aux demandes du peuple, ne parurent faire

que l'office de médiateurs entre les patriciens et les tribuns.

Cette conduite, différente de la part des grands, décida de celle du peuple. Il cessa d'attaquer le sénat, pour se livrer tout entier au plaisir d'humilier la noblesse. Les patriciens s'étoient attribué plusieurs prérogatives particulières, et pouvoient seuls être revêtus de la dignité de sénateur, des magistratures curules et des sacerdoces; les tribuns furent occupés à détruire successivement tous ces priviléges; et malgré les querelles qui continuèrent dans la place publique, et même avec tant d'animosité que la plupart des historiens ne doutent pas que la république ne fût toujours à la veille de périr par une guerre civile, les principes du gouvernement acquirent de jour en jour plus de solidité. Les pertes que faisoit la noblesse, devoient en quelque sorte affermir les droits des consuls et du sénat; car plus le peuple se flattoit de partager avec les patriciens les magistratures et les autres places distinguées de l'état, plus il devoit être attentif à ne les pas avilir.

Les Romains n'avoient pas pris les armes les uns contre les autres, dans un temps que les Plébéiens n'avoient d'autre voie que la violence pour secouer le joug qu'on leur imposoit, ou quand les

tribuns, bornés à mettre opposition aux décrets du sénat, suspendoient l'action du gouvernement et faisoient tomber la république dans une espèce d'anarchie; comment dans la suite en seroit-on donc venu à cette extrémité? Le peuple ne devoit pas commencer la guerre civile, parce qu'il avoit un tribunal où il pouvoit citer ses ennemis, et se venger juridiquement des injures qu'il en avoit reçues; et la manière dont il attaquoit les patriciens empêchoit que, de leur côté, ceux-ci ne commissent les premières hostilités.

Quoique les plébéiens eussent des forces suffisantes pour accabler en un moment la noblesse, il étoit impossible, malgré la haine qu'ils lui portoient, qu'ils osassent en concevoir le projet. Le cœur ne s'ouvre à l'ambition que par degrés, c'est un premier avantage qui invite à en obtenir un second; et quelle monstrueuse contradiction ne trouveroit-on pas entre un décret violent, par lequel les tribuns auroient demandé qu'on abolît à la fois tous les priviléges des patriciens, et la modération extrême que le peuple fit voir dans sa retraite sur le mont-sacré? Ce peuple au contraire, après avoir remporté un avantage, paroissoit souvent honteux de son triomphe. Quelquefois il réparoit le tort qu'il faisoit à la no-

blesse, et choisissoit ses tribuns dans son corps. On peut se rappeler qu'il n'éleva au tribunat militaire que des patriciens (1), malgré la vivacité avec laquelle il avoit voulu partager avec eux les honneurs des faisceaux; et pour ne pas l'effaroucher, les tribuns étoient obligés de lui cacher une partie de leur ambition. La noblesse ne se trouvant donc jamais menacée de perdre subitement et à la fois tous ses priviléges, n'eut jamais intérêt de prendre un parti désespéré. Chaque événement prépare celui qui doit le suivre; c'est ainsi que la loi qui permit aux plébéiens d'aspirer au tribunat militaire, annonce qu'ils seront un jour consuls, et console d'avance la noblesse de cette révolution.

En lisant l'histoire romaine, on ne fait pas assez attention que les Romains avoient les mains liées par la forme même de leur gouvernement, depuis que les tribuns avoient rétabli l'usage de convoquer les comices par tribus. La voix de chaque citoyen se comptoit dans les dé-

(1) Sous le consulat de M. Genucius et de C. Curtius, l'an de Rome 309, le peuple demanda une loi qui l'autorisât à concourir avec les nobles pour le consulat. On convint par accommodement que les plébéiens pourroient jouir de tous les honneurs de cette magistrature sous le nom de tribuns militaires, et non pas sous celui de consuls.

libérations de la place publique. La liberté qu'il avoit de se plaindre, de murmurer, de donner et d'expliquer ses raisons, étoit une sorte de transpiration salutaire à tout le corps de la république, et qui empêchoit que les humeurs ne s'y amassassent. On juge mal de la situation des Romains par celle des peuples qui sont aujourd'hui sous nos yeux. On ne voit pas qu'une fermentation utile chez un peuple pauvre et qui n'est pas corrompu, perdra nécessairement une nation où l'avarice et le luxe ont étouffé l'amour du bien public. Aujourd'hui des provinces entières ne composent qu'une seule société; une petite partie des citoyens y engloutit toutes les richesses de l'état, tandis que le reste, avili par sa misère ou par ses emplois, ne subsiste que par les vices des riches, n'obéit que parce qu'on l'opprime, et ne possède qu'une industrie qui ne l'attache à aucun parti ni à aucun gouvernement; s'il se formoit dans un pareil état les mêmes dissentions que dans la république romaine, comment s'y trouveroit-il cette relation, ce commerce, ces liaisons qui unissoient les Romains, et qui ouvroient mille voies à la conciliation, tant que l'état fut pour ainsi dire renfermé dans les murs d'une même ville? Les querelles des Romains dégénére-

roient en guerre civile dans la plupart des états de l'Europe, parce qu'on n'y est pas libre, et que, trouvant des mœurs déjà corrompues, elles les rendroient encore plus vicieuses. Les Romains au contraire étoient vertueux, et leurs dissentions en ruinant les prérogatives de la naissance, qui ne peut jamais être considérée qu'aux dépens de l'honneur, du mérite et des talens (1), ne leur donnèrent qu'un goût plus vif pour la vertu.

Lorsque le peuple, disent les historiens, voulut partager avec la noblesse l'honneur des magistratures, il travailla à s'en rendre digne, et les praticiens de leur côté cherchèrent à éloigner les plébeiens, en tâchant de les surpasser autant par l'éclat de leurs vertus que par celui de la naissance. Plus y il avoit de dignités pour lesquelles il étoit permis aux plébéiens de concourir avec les nobles, plus les talens étoient excités; et de cette émulation générale sortit cette foule de grands hommes qui firent la grandeur

(1) Machiavel a prouvé dans ses discours politiques sur Tite-Live, que la liberté ne peut subsister long-temps dans une république où il y a des nobles. La noblesse se croit destinée à gouverner. C'est une vermine, dit-il, qui carie insensiblement la liberté.

de la république. L'attention scrupuleuse avec laquelle les deux ordres de citoyens s'examinoient réciproquement, tendit tous les ressorts du gouvernement. Les grands n'osant plus usurper les terres conquises, s'accoutumèrent à une médiocrité de fortune qui, pendant longtemps, écarta le luxe. On acquit de la gloire et de la considération sans avoir besoin de richesses. La pauvreté fut même honorable; et les citoyens, toujours occupé d'affaires publiques, virent avec plus d'indifférence leurs intérêts domestiques, et sans effort contractèrent l'habitude d'y préférer le bien public.

La vengeance, la haine, l'orgueil, la jalousie, l'avarice et d'autres passions dont on doit, ce semble, n'attendre que des effets funestes, en se heurtant les unes les autres, multiplièrent les lois et en affermirent l'empire. De bonnes lois auroient rendu les Romains simplement sages et libres; mais l'espèce de commotion dans laquelle le bon ordre fut établi éleva leur caractère et en fit des héros. Des lois sagement combinées entre elles suffisoient pour retenir les magistrats dans les bornes dn devoir et des bienséances; mais il falloit quelque chose de plus pour faire ces consuls, qui se dévouoient au salut de la patrie, ou qui sacrifioient la vie de leur fils au main-

tien de la discipline. Il s'établissoit de nouvelles magistratures qui ne furent d'abord créées que pour servir de dédommagement à la noblesse, qu'on privoit de quelque privilége, et qui devinrent d'une utilité infinie à tout le corps de la république; parce qu'elles affermissoient la liberté, en établissant une sorte d'équilibre entre les magistratures.

Je ne dois pas passer légèrement sur l'établissement des censeurs, qui n'étant destinés qu'à faire le cens ou le dénombrement des citoyens dans l'absence des consuls, s'attribuèrent bientôt la réformation des mœurs. Les deux ordres de la république leur furent également soumis. Ils ouvroient l'entrée du sénat au citoyen qui méritoit cette distinction; et en chassoient un sénateur qui se rendoit indigne de sa place. Ils ôtoient aux chevaliers les marques de leur dignité, et faisoient descendre un simple plébéien dans une tribu moins honorable que celle où il avoit été inscrit. La vigilance de ces magistrats combattit utilement l'inconstance naturelle des hommes; et cette espèce de lassitude et d'assoupissement d'autant plus dangereuse dans un état, que, sans violer ouvertement les lois, elle commence par en diminuer la force, les laisse tomber peu à peu dans l'oubli, et les abroge enfin entièrement sans qu'on

puisse assigner l'époque de leur chûte. Les censeurs ne punissoient pas des fautes, mais ce qui pouvoit conduire à la licence; et ils formoient comme une large barrière entre les Romains et la corruption. Aussi la république se fit-elle une habitude de cette austérité de mœurs qui lui a valu encore plus de succès sur ses ennemis que l'éloge de la part de la postérité.

Qu'on me permette encore quelques réflexions sur un objet aussi intéressant que le prétendu danger que coururent les Romains pendant le cours de leurs dissentions. Comme ils avoient plusieurs besoins également pressans, qu'il étoit nécessaire d'établir une jurisprudence certaine et des lois fixes, car jusqu'aux décemvirs (1) les magistrats n'avoient suivi d'autres règles dans leurs jugemens que celles que semble prescrire l'équité naturelle; qu'il falloit pourvoir à la subsistance d'une foule de citoyens sans patrimoine; que tantôt on étoit occupé d'un réglement général de police, ou d'une accusation intentée contre quelque magistrat qui s'étoit rendu désagréable aux tribuns; une affaire servoit de diversion

(1) Ce fut l'an 300 de Rome, c'est-à-dire, 56 ans après l'exil des Tarquins, que les décemvirs publièrent les lois des douze tables. C'est le premier code que les Romains aient eu.

à l'autre, et le peuple paroissoit quelquefois oublier son grand projet d'humilier les patriciens. D'ailleurs il s'en falloit beaucoup que les tribuns se conduisissent avec une prudence propre à désespérer la noblesse et à lui faire prendre un parti violent ; si pour augmenter leurs forces, ils augmentent le nombre de leurs collègues, ils ne font au contraire que s'affoiblir, et ouvrent à la noblesse une voie plus sûre et plus facile d'arrêter leurs progrès par eux-mêmes (1). Proscrivent-ils la loi odieuse (2) qui ne

(1) L'opposition d'un tribun à la demande de son collègue, en suspendoit l'activité, et l'empêchoit d'aller plus avant. La noblesse eut quelquefois l'habileté de mettre quelqu'un de ces magistrats populaires dans ses intérêts.

(2) Les décemvirs portèrent cette loi dans leur dernière table, et leur intention avoit été d'établir plus facilement leur tyrannie, en empêchant que les deux ordres de la république ne se rapprochassent l'un de l'autre. Denis d'Halicarnasse dit judicieusement qu'il falloit abolir cette loi tyrannique et injurieuse au peuple pour assurer le repos public. Mais ce repos n'est point ce que désiroient les tribuns; il étoit de leur intérêt de tenir toujours le peuple également animé contre les patriciens. C'étoit donc une imprudence de leur part de proscrire la loi des décemvirs, avant que d'avoir ôté à la noblesse tous ses priviléges. Je remarquerai en passant, que la noblesse n'aperçut point dans cette oc-

permetoit pas au peuple de contracter des alliances avec les familles patriciennes ? Ils le font avant que d'avoir dépouillé leurs ennemis de leurs prérogatives, et par là ils se mettent dans le cas de les attaquer ensuite avec moins de succès. Dans une république en effet, où tout avoit concouru pendant long-temps à faire respecter la noblesse, l'avantage de s'allier avec elle devoit lui faire un grand nombre de créatures, et retirer du parti du peuple les plus puissans plébéiens : aussi remarque-t-on que les querelles des Romains commencèrent dès-lors à être moins vives. Il seroit trop long

casion la faute des magistrats du peuple. Lorsqu'elle auroit dû cacher sa joie et ne se défendre que par politique, et précisément autant qu'il falloit pour faire croire au peuple qu'elle lui accordoit une grâce, son orgueil s'effaroucha. S'il en faut croire les paroles que Tite-Live met dans la bouche du tribun Canuléius, les patriciens trouvoient étrange que la nature eût donné à la populace les mêmes organes qu'à eux; *quod spiratis, quod vocem mittitis, quod formas hominum habetis, indignantur.* Cette sotte vanité de la noblesse fut cause qu'un réglement qui lui étoit si avantageux commença par lui être extrêmement funeste; car le peuple, pour se venger du mépris qu'on lui marquoit, osa aspirer au consulat, et fit porter une loi par laquelle il lui étoit permis de posséder cette magistrature sous le nom de tribunat militaire.

pour annoncer son retour. La jeune Fabia parut effrayée de ce bruit auquel elle n'étoit pas accoutumée, et sa sœur la rassura d'un air malin qui lui fit sentir tout l'intervalle qu'il y avoit entr'elles deux. La femme de Stolon, vivement piquée, n'eut le courage ni de mépriser la vanité de sa sœur, ni de cacher son chagrin, quoiqu'elle eût honte d'en laisser pénétrer les motifs. Son père et son mari, à force de prières, lui arrachèrent enfin son secret, elle avoua qu'elle ne pouvoit penser sans un dépit mortel, qu'étant née du même sang que la femme de Sulpicius, les premières magistratures de la république fussent interdites à son mari. Fabius entra par foiblesse dans tous les projets de son gendre, que son amour pour Fabia rendit ambitieux. Stolon s'associe L. Sextius, que son courage et son éloquence mettoient en état de tout entreprendre. Ils briguent ensemble le tribunat; et à peine se virent-ils à la tête du peuple, qu'ils proposèrent et firent passer une loi qui ordonnoit que la république ne seroit désormais gouvernée que par des consuls, et que l'un des deux seroit nécessairement tiré du corps du peuple.

Dès-lors le sénat fut ouvert sans nulle différence aux plébéiens et aux patriciens. Censeurs, pontifes, pré-

teurs (1), il n'y eut plus de magistratures qu'ils ne possédassent, et ils jouirent même des honneurs de la dictature. La naissance ne donnant plus de privilége particulier, la distinction établie entre la noblesse et le peuple disparut, et fit place à la plus parfaite égalité. Leurs droits furent confondus et les mêmes; ils ne purent plus avoir des intérêts différens; et c'est à cette époque que les dissentions de la place cessèrent, et que Rome jouit enfin d'un calme heureux.

Les tribuns n'avoient jamais attaqué la dignité du sénat et des consuls, que pour abaisser plus surement la noblesse; et loin de continuer à les avilir, la vanité des successeurs de Stolon et des plébéiens les plus considérables étoit intéressée à en augmenter le crédit. S'il subsistoit encore quelque sujet de contestation dans la république, ce ne pouvoit être qu'au sujet des lois agraires. Mais ces lois, proposées d'abord par le consul Sp. Cassius, et qui, jusqu'au tribunat de Licinius Stolon, n'avoient eu aucun suc-

(1) L. Sextius fut le premier plébéien qui parvint au consulat. C. Martius Rutilus, aussi plébéien, fut fait dictateur l'an de Rome 397, et nomma pour son général de la cavalerie, un autre plébéien, appelé C. Plantius. Le même Rutilus fut censeur. L. Philo fut le premier plébéien élevé à la préture.

cès, étoient tombées dans le décri, soit parce qu'on s'étoit accoutumé à les voir rejeter, soit parce que l'exécution en étoit impraticable. En effet, dans un temps aussi grossier que les premiers siècles de la république romaine, où l'on ne connoissoit point encore les titres de possession, ni les dépôts publics des engagemens des citoyens, il étoit impossible d'établir une juste distinction entre le légitime patrimoine de chaque particulier, et ce qu'il avoit acquis par des voies illicites. D'ailleurs Licinius avoit mis fin à cette affaire en portant deux lois, dont l'une ordonnoit aux créanciers de déduire du principal de leurs créances, les intérêts qu'ils avoient touchés; et l'autre défendoit de posséder plus de cinq cents arpens de terre.

Les Romains avoient déjà subjugué une partie considérable de l'Italie, quand le tribunat de Licinius expira; et quelques puissans que fussent les peuples auxquels ils feroient désormais la guerre, ils devoient encore les soumettre. La sagesse de leur gouvernement leur donnoit une supériorité infinie sur leurs ennemis; et jusqu'à la seconde guerre punique, Rome n'éprouva que quelques revers contre lesquels elle trouva en elle-même des ressources aussi sûres que promptes. Annibal lui-même, après plusieurs victoires, fut

enfin contraint d'abandonner le projet de brûler le capitole pour aller défendre les murs de Carthage. Vaincu à Zama, il porta inutilement en Asie sa haine contre les Romains. Philippe, défait à la journée de Cynoscéphale, eut recours à leur clémence; et quand Persée voulut relever la Macédoine de l'abaissement où elle étoit tombée, il fut vaincu et orna avec ses enfans le triomphe de Paul-Emile. Antiochus, trop heureux d'obtenir la paix, ne régna plus en deçà du mont Taurus. Popilius fit trembler son fils au milieu d'une armée victorieuse, et le traita en vaincu. Carthage n'étoit plus qu'un amas de ruines. Rome enfin régnoit presque sur tout l'univers; mais elle-même étoit chancellante dans sa haute fortune; et tandis qu'elle effrayoit les nations, un philosophe qui auroit examiné les fondemens de sa grandeur, auroit lui-même été effrayé du sort qui attendoit les Romains.

Si la république de Lacédémone, malgré les lois austères et sages de Lycurgue, auxquelles elle obéissoit religieusement depuis sept siècles, ne put asservir la Grèce, et résister en même-temps à l'attrait d'imposer des tributs (1), et

(1) Voyez dans mes *Observations sur l'histoire de la Grèce* ce que j'ai dit du gouverne-

de s'enrichir des dépouilles de ses ennemis, comment seroit-il possible que les Romains, chez qui l'amour de la pauvreté n'avoit jamais été une vraie passion, comme dans les Spartiates, n'eussent pas abusé de même de leurs victoires? Sparte se flattoit de pouvoir être riche et d'avoir un trésor qu'elle destinoit à faire des entreprises considérables contre ses ennemis, sans que ses citoyens renonçassent à leur ancien mépris pour les richesses; elle se trompoit; et la loi sévère qu'elle porta, et qui, sous peine de la vie, défendoit aux particuliers de posséder aucune pièce d'or ou d'argent, fut bientôt violée impunément. Les Romains, beaucoup moins attentifs à se précautionner contre les charmes de l'avarice, devoient donc agrandir leur fortune domestique à mesure que leur république agrandiroit son empire et ses richesses.

Tant que les Romains ne vainquirent que des peuples aussi pauvres qu'eux, leur gouvernement mérita tous les éloges que je lui ai donnés; mais les principes en furent détruits, dès qu'ils eurent porté

ment de Lycurgue, des précautions que ce législateur prit pour faire aimer la pauvreté aux Spartiates, et comment Lysandre les corrompit à la fin de la guerre du Péloponèse.

la

la guerre en Afrique et en Asie; les vices de ces riches provinces passèrent à Rome avec leurs dépouilles. Il se développa dans le cœur des Romains de nouvelles passions; les besoins s'accrurent et se multiplièrent; les goûts se raffinèrent; les superfluités devinrent nécessaires, et l'ancienne austérité des mœurs ne fut plus qu'une rusticité brutale. Quand cette contagion eut gagné le peuple, qu'il eut appris des grands à vouloir être voluptueux, et qu'il regarda sa pauvreté comme le dernier des opprobres, il fut prêt à faire toutes sortes de lâchetés pour acquérir de ces richesses que la cupidité des citoyens faisoit regarder comme le premier des biens. L'autorité dont il jouissoit ne servit plus que d'instrument à ses passions. La puissance publique passa bientôt entre les mains des riches, qui, marchandant et achetant les magistratures et les suffrages dans les comices, se virent les arbitres de l'état; et sous les apparences trompeuses de l'ancien gouvernement, les Romains obéirent en effet à une véritable aristocratie.

D'un côté, une foule de particuliers se sont emparés des richesses des vaincus et des contributions des provinces; de l'autre, la loi Licinia, qui ne permet de posséder que cinq cens arpens de terre, n'a point été abrogée par une loi con-

traire. Ici, on lit les réglemens les plus sages contre le luxe; là, des citoyens plus riches que des rois forcent, par un faste imposant, les lois à se taire. La république avoit été autrefois partagée en patriciens et en plébéiens; elle le fut alors en citoyens riches et en citoyens pauvres. L'espérance d'être libre, que Brutus avoit donnée aux plébéiens, fut le titre dont ils se servirent pour reprendre leur première dignité, et forcer la noblesse à renoncer à ses prérogatives. La loi Licinia devenoit un titre aussi fort en faveur des pauvres, dès que, las d'acheter par des complaisances les bienfaits des riches, ils concevroient le dessein de partager leur fortune. Il s'est donc formé une nouvelle source de dissentions dans la république romaine; les lois et les mœurs sont une seconde fois en opposition: les Romains doivent donc être agités sur le partage des richesses comme ils l'ont été sur le partage de l'autorité. Mais le gouvernement ne met plus de frein à leurs pasions, et il faudroit bien peu connoître le cœur humain et la sympathie que les vices ont les uns pour les autres pour penser que ces nouveaux troubles ne fussent pas aussi funestes aux Romains corrompus, que les premiers avoient été avantageux aux Romains vertueux.

Ce n'étoit pas cependant de ce côté-là seul que la république étoit menacée de sa ruine. La vaste étendue de sa domination l'exposoit encore à de plus grands dangers; elle lui avoit fait perdre l'autorité qu'elle avoit sur les magistats; et si les Romains ne succomboient pas sous leurs mauvaises mœurs, ils devoient se voir opprimer par leurs pro-consuls.

Quelque étendu, dit Polybe, que fût le pouvoir d'un consul à la tête de son armée, il lui étoit impossible d'en abuser, tant que l'empire des Romains fut renfermé dans l'Italie. Le sénat, sous les yeux duquel il est, et qui l'observe, n'a qu'à retirer les secours qu'il donne à l'armée, pour faire échouer un général dont il soupçonnoit la fidélité. La sureté publique, à cet égard, naissoit donc de ce que l'Italie ne mettoit pas les consuls en état d'y subsister par eux-mêmes, ni de cacher pendant long-temps leurs entreprises. Voilà ce qui tenoit leur autorité en équilibre avec la puissance de la république, ou plutôt ce qui les rendoit toujours sujets. Mais ce contre-poids du pouvoir consulaire s'affoiblit quand les armées passèrent les mers. Les consuls qui n'avoient été que consuls en Italie furent dans les provinces éloignées, consuls, préteurs, censeurs, édiles, le sénat et le peuple. Ils traitoient avec les nations

voisines de leur commandement, disposoient de leurs conquêtes, distribuoient à leur gré les couronnes, et régloient l'état des tributs et des contributions. Ils commandoient dans de riches provinces qui les mirent en état de pourvoir par eux-mêmes à tous les besoins de leur armée; aussi César et Crassus, avec les seules forces de leur gouvernement, firent-ils la guerre sans le consentement de la république, dont les secours leur étoient devenus inutiles.

La puissance énorme que les consuls s'attribuoient ne causa aucune alarme aux Romains, parce qu'elle étoit favorable aux progrès de leurs armes et à l'agrandissement de leur empire, et qu'emportés par leur ambition, ils ne jugeoient de leurs intérêts que par les succès de leurs légions. L'aveuglement de la république alla si loin, qu'au lieu d'établir quelque nouvelle proportion qui lui conservât sa supériorité sur les consuls, elle ne fut bientôt frappée que des inconvéniens attachés à la durée annuelle de leur magistrature. « N'est il pas insensé, disoit-on à Rome, qu'esclaves d'une misérable habitude, nous nous comportions aujourd'hui de même que si nous avions encore affaire avec les Sabins, les Volsques ou les Fidenates? Nos pères avoient raison de changer tous les ans

de généraux, puisque leurs guerres les plus difficiles se terminoient dans une seule campagne. Nos ennemis actuellement ne peuvent être vaincus que par une longue suite de succès. Pourquoi rappelons-nous donc à la fin de sa magistrature un consul qui n'a eu que le temps d'ébaucher son entreprise, de s'instruire du pays où il fait la guerre, de connoître le fort et le foible des armées qui lui sont opposées, et qui va mettre à profit ses connoissances? Nous lui donnons un successeur, dont les vues sont souvent opposées aux siennes, qui perdra une partie de son armée à préparer ses succès, et qui sera rappelé à son tour avant que d'avoir rien exécuté. » Ces discours frappèrent les tribuns; et ces magistrats s'opposèrent à ce qu'on rappelât Flaminius de la Grèce. « Sulpicius, dirent-ils, a consumé presque tout le temps de son consulat à chercher les ennemis: Villius, son successeur, n'a pas eu le temps d'en venir aux mains; à la veille de combattre, il a été obligé de céder le commandement à un nouveau consul qui auroit cru se déshonorer, s'il n'eût qu'exécuté les projets de son prédécesseur. Enfin, ajoutoient-ils, la Macédoine, prête à subir le joug, va se relever, et peut-être devenir invincible à la faveur de nos caprices, et tous les

succès passés de Flaminius sont perdus pour nous, si on ne le continue dans sa magistrature. » L'usage des pro-consuls fut établi, et des magistrats qui possédoient déjà une puissance formidable à la république, en furent revêtus assez long-temps pour qu'il leur fût enfin aisé de la retenir, de braver les lois et d'opprimer leurs concitoyens.

Malgré tant de vices réunis qui précipitoient la chûte de la république romaine, elle fut encore tranquille et même florissante pendant quelque temps ; et il faut l'attribuer à plusieurs causes particulières. Telle est la probité que l'ancien gouvernement avoit fait naître, et qui ne fut pas subitement étouffée par la décadence des lois. L'habitude d'avoir de bonnes mœurs fit succéder à leur ruine un hypocrisie qui les imitoit. Vicieux chez soi, on empruntoit en public le masque de la vertu. Avant que la multitude conçût le dessein de dépouiller les riches, il falloit qu'elle eût secoué l'espèce d'étonnement et d'admiration que leurs richesses lui inspiroient. L'ambition ne devoit point être la première passion des riches. Il est un certain ordre dans les passions, et la monstrueuse avidité des grands à piller également la république, ses ennemis et ses alliés, les préparoit aux voluptés et non pas à la ty-

rannie. Il falloit un certain temps pour que le luxe appauvrît ces voluptueux qui possédoient toutes les richesses du monde. Quand ce moment fatal sera arrivé, il faudra faire des violences pour avoir encore de quoi être voluptueux, et ce sera alors que parmi une multitude de citoyens qui trouveront dans la confusion et les troubles de l'état, plus d'honneur et de richesses que la république ne leur en offrira pour les attacher à ses intérêts, l'ambition commencera à se développer. Pour qu'il se forme des tyrans dans Rome, il faut qu'on y puisse se flatter d'usurper la souveraineté, et il ne sera permis de l'espérer que quand Rome sera remplie d'une vile populace, chassée de ses héritages et honteuse de sa pauvreté, et que les armées composées de ces citoyens méprisables, aimeront autant piller Rome que Carthage ou Numance.

Ce qui empêcha les Romains de prévenir, lorsqu'il én étoit encore temps, les maux dont la république étoit menacée, c'est que ce fut sa prospérité même qui ruina les principes de son gouvernement; et rarement un peuple est-il assez sage pour se défier de sa prospérité, et la regarder comme un commencement de décadence. Quand le premier Scipion eut soumis l'Afrique, les Romains devoient soupçonner qu'ils éprouveroient

bientôt quelque révolution. Mais la défaite d'Annibal et de Carthage laissoit-elle d'autre sentiment que celui de la joie ? Tandis que toute la république, enivrée de ses succès, croyoit toucher à cette monarchie universelle promise par les dieux, auroit-on entendu les remontrances d'un citoyen, qui, lisant dans l'avenir à travers la prospérité présente, eût annoncé que Rome étoit prête à périr?

Parmi tant de causes de leur ruine, les Romains n'aperçurent que la corruption des mœurs; et à ce torrent qui s'enfloit de jour en jour, quelques honnêtes gens n'opposèrent pour toute digue que l'exemple impuissant, je dirois presque ridicule de leurs vertus, et quelques anciennes lois que les Romains regardoient déjà comme des témoignages de la grossièreté de leurs pères. Que servoit-il à Caton le censeur de s'écrier continuellement : « Nos ancêtres, ô nos ancêtres ! ô temps ! ô mœurs ! » et de déclamer contre le luxe en faveur de la loi Oppia? On pardonne au chagrin d'un poëte (1) de conseiller aux Romains de

(1) *Nos in capitolium, quo clamor vocat et turba faventium : vel nos in mare proximum gemmas et lapides aurum et inutile, summi materiam mali, mittamus.* Hor. Ode. 24, l. 3.

jeter leurs trésors dans la mer, ou d'en orner le capitole; mais un censeur, un homme d'état, peut-il penser que la jouissance des richesses et des voluptés sera moins persuasive que son éloquence? Il ne s'agissoit pas d'empêcher la révolution des mœurs et du gouvernement, elle étoit inévitable; mais il falloit la rendre moins fâcheuse et la retarder.

Après la seconde guerre punique, il se présentoit une voie bien simple pour conserver à la république son ancien gouvernement, ou du moins pour empêcher que les changemens qu'il devoit éprouver ne produisissent ces désordres effrayans, qui firent succéder à la liberté la tyrannie la plus accablante. Au lieu de ces commissaires que les Romains envoyoient quelquefois dans leurs nouvelles conquêtes pour en régler les affaires, ils auroient dû tenir constamment dans les provinces, où ils avoient des armées, un certain nombre de sénateurs pour y représenter la majesté de leur corps. Ces députés, en jouissant dans l'étendue de leur département de la même autorité que le sénat de Rome avoit en Italie, n'auroit laissé aux pro-consuls que le même degré de pouvoir qu'avoient eu les premiers consuls qui soumirent les peuples voisins de Rome. Ces sénateurs auroient été les maîtres du gouverne-

ment civil dans les provinces vaincues ; ils auroient traité avec les alliés et les étrangers, et reçu les impôts, les contributions et les tributs. Ils auroient été chargés de la paye des soldats, et de leur fournir des armes et des subsistances ; les pro-consuls leur auroient par conséquent été soumis.

Il n'étoit pas moins aisé de retenir ce sénat provincial dans son devoir, et de le rendre dépendant du sénat de Rome. La famille de ces sénateurs auroit été un ôtage de leur fidélité. On eût rappelé tous les ans les trois plus anciens commissaires ; on en eût substitué trois nouveaux à leur place, et en supposant ce sénat provincial composé de douze sénateurs, chacun d'eux n'auroit été en fonctions que pendant quatre ans, et toujours avec de nouveaux collègues ; ce qui les auroit empêché de rien entreprendre contre la république, à laquelle ils seroient demeurés soumis, malgré la supériorité qu'ils auroient eue sur les généraux d'armée.

On devine sans peine tout ce qu'un établissement, si propre à réprimer l'ambition des pro-consuls, sans rien retrancher du pouvoir que doit avoir un général d'armée, auroit produit d'avantageux à mille autres égards. Les provinces n'auroient point été exposées aux concus-

sions énormes de leurs gouverneurs et des pro-consuls. Les richesses transportées peu à peu à Rome, n'y auroient pas fait cette irruption violente et subite, qui ne laissa le temps, ni de prévoir le danger, ni de réfléchir sur la situation où l'on se trouvoit, ni de faire des lois. Le changement des mœurs se fût fait d'une manière insensible ; les usages nouveaux que l'élévation des Romains et leurs nouvelles passions rendoient nécessaires, se seroient établis sans révolter les esprits, et les lois auroient été oubliées, et non pas violées avec emportement. Non-seulement on eût prévenu les guerres civiles, que l'indépendance des généraux alluma ; mais si quelque tribun ambitieux avoit tenté de remuer, et sous prétexte de faire revivre les anciennes lois, de s'emparer du gouvernement et d'établir sa tyrannie, le sénat, qui auroit été réellement le maître de toute l'autorité, en ayant les armées à sa disposition, l'auroit arrêté dès le premier pas.

LIVRE SECOND.

LES troubles pouvoient d'abord éclater par quelque entreprise des armées sur la liberté publique ; et vraisemblablement la seule raison qui s'y opposa, c'est que cette conduite étoit trop ouvertement criminelle , trop contraire à la manière de penser des Romains , en un mot , trop nouvelle. Cette espèce d'étonnement, qui précède toujours les actions injustes, inusitées et importantes, et qui fit balancer l'ambitieux César lui-même sur les bords du Rubicon , quoiqu'il fût enhardi par l'exemple d'une guerre civile et les vœux d'une partie de la république , retint sans doute beaucoup de généraux dans le devoir, depuis le premier Scipion jusqu'à Sylla.

Il subsistoit au contraire parmi les Romains une tradition avantageuse des anciennes querelles de la noblesse et du peuple ; et non-seulement elle étoit propre à rendre excusable un tribun séditieux, mais à le faire même regarder comme le vengeur de la justice et des loix. L'ambition pouvoit donc se montrer avec moins de danger et plus de décence, en excitant des émotions populaires ; et dès-lors il étoit naturel que les désordres

qui devoient perdre la république romaine, et dont je vais tâcher de démêler l'enchaînement, commençassent par les tribuns.

Quelques historiens disent que Cornélie reprochoit souvent à Tibérius Gracchus, son fils, son indifférence pour le bien public, tandis que sa patrie avoit besoin d'un réformateur; et qu'en retirant de l'oubli les réglemens qui avoient fait la grandeur des Romains, il pouvoit se rendre aussi illustre que les plus grands capitaines. D'autres prétendent qu'en voyageant dans l'Italie, il fut touché de l'état déplorable où il vit les campagnes. Elles étoient désertes, ou cultivées seulement par des esclaves. Tibérius, témoin des suites funestes du luxe, crut, dit-on, qu'il ne falloit pas différer d'un moment à rétablir l'autorité des lois. Il est plus juste de penser que l'ambition seule l'inspira. S'il se couvrit du masque de réformateur, ce fut pour se concilier la faveur de la multitude, et par là se rendre le maître d'une république dont le gouvernement n'étoit plus susceptible d'aucune réforme avantageuse, et à qui sa liberté commençoit d'être à charge.

C'est avec le téméraire projet d'arracher aux riches leur fortune, et de les réduire à ne posséder encore que cinq cents arpens de terre, que Tibérius brigua et obtint le tribunat. Cette entreprise étoit

sage de la part d'un ambitieux qui avoit besoin de présenter un grand intérêt pour émouvoir de grandes passions ; mais elle étoit insensée dans un magistrat qui n'auroit voulu que soulager la misère du peuple, et pourvoir à sa subsistance. Tout ce que Rome renfermoit de citoyens que la loi Licinia offensoit, se souleva contre Tibérius, qui étoit devenu l'idole de la multitude. Pour les uns, c'est un séditieux qu'il faut faire périr, et ils l'accusent d'aspirer à la tyrannie ; pour les autres, c'est le père de sa patrie, c'est l'ennemi des tyrans et le défenseur de la liberté. Si le tribun n'eût eu que de bonnes intentions, il auroit dès-lors renoncé à son entreprise. Pouvoit-il être assez peu éclairé pour ne pas voir que les riches consentiroient plutôt à perdre l'état, qu'à se dépouiller de leurs richesses ? Les injures de ses ennemis lui donnèrent de la colère, les éloges de ses partisans augmentèrent sa confiance ; et Tibérius, à la fois aigri et flatté, devint plus entreprenant. Content jusqu'alors de gémir sur les maux des Romains, de tendre en apparence une main secourable aux malheureux, de peindre avec adresse la cupidité des grands, ou de faire voir combien il étoit injuste que tant de citoyens d'une république qui étoit maîtresse du monde fussent plongés dans la misère, il avoit plu-

tôt paru se laisser emporter par les sentimens du peuple, que lui inspirer les siens; actuellement il l'invite lui-même à tout oser. La cuirasse dont il est couvert, et qu'il fait adroitement apercevoir, en feignant de la cacher, avertit continuellement la multitude que les grands sont capables d'un assassinat, et que l'occasion de ramener l'égalité est arrivée, mais qu'un moment peut la faire disparoître. Il faut que les lois se plient aux volontés de Tibérius, il viole en tyran celles qui lui sont contraires; si Marcus Octavius, son collègue, met opposition à ses décrets, il le prend à partie, l'accuse de trahir les intérêts du peuple, et le fait déposer.

La loi Licinia fut rétablie; et des triumvirs, chargés de la mettre en exécution étoient même nommés. Il s'en falloit bien cependant que le triomphe du tribun fût assuré; il croyoit avoir vaincu les riches, et il n'avoit fait que les réduire au désespoir; il devoit craindre quelque violence de leur part, et il n'avoit pris aucune mesure pour la prévenir ou la repousser. C'est dans ces circonstances qu'Attale, roi de Pergame, nomma, en mourant, le peuple romain son héritier. Tibérius, enhardi par ses premiers succès, et pour achever de se rendre le tyran de Rome, se proposa aussitôt de par-

tager cette succession entre les plus pauvres citoyens ; mais le seul projet de cette loi trouvant les esprits dans une extrême fermentation, excita de si grands mouvemens que le tribun connut enfin le péril dont il étoit menacé. Son tribunat même lui paroît un asyle peu sûr contre ses ennemis, et le tumulte de la place ne lui permettant pas de se faire entendre, il porta à plusieurs reprises ses mains à la tête, pour avertir le peuple qu'on en veut à sa vie, et qu'il faut prendre les armes et le défendre. A ce geste, les riches croient rencontrer le prétexte heureux qu'ils cherchoient depuis long-temps, d'accabler Tibérius à force ouverte. Ils publient qu'il s'est emparé du diadême d'Attale, et feignent d'être persuadés qu'il demande à la multitude de le couronner roi de Rome. Il n'est plus question que de sauver la liberté prête à périr ; et Scipion Nasica, accompagné de tous les prétendus ennemis de la royauté, fond les armes à la main sur la populace, qui entouroit le tribunat de Tibérius. Elle est dissipée sans peine ; et son magistrat, obligé de céder à l'orage et de prendre la fuite, est assassiné par un de ses collègues (1).

(1) L'an de Rome 621, c'est-à-dire, 233 ans après que les plébéiens furent parvenus au consulat.

Caïus Gracchus ne sollicita le tribunat que quand il se crut en état de venger son frère ; mais il trouva cette magistrature prodigieusement avilie entre ses mains. Il devoit être le magistrat du peuple, et il n'étoit que le chef d'une populace chassée de ses héritages, accablée de besoins, timide lorsqu'elle n'étoit pas emportée, et qui n'avoit plus aucune part à l'administration publique. Les tribuns, successeurs de Tibérius, avoient été des hommes riches, mais avares et non pas ambitieux ; ainsi, bien loin de proposer encore le rétablissement de la loi Licinia, de flatter la cupidité de la multitude, et d'entretenir l'esprit d'audace et de révolte, auquel elle commençoit à s'accoutumer, ils entrèrent dans la ligue que les riches avoient formée pour résister plus efficacement aux lois qui les condamnoient, et avoient contribué de tout leur pouvoir à affermir l'empire absolu auquel elle aspiroit.

Caïus, à qui le gouvernement actuel de la république ne fournissoit aucune ressource propre à rendre à sa magistrature son ancien lustre, et le crédit dont son ambition avoit besoin, imagina de donner le droit de bourgeoisie romaine à plusieurs peuples considérables du voisinage de Rome. Dès-lors le tribun, secondé de ses nouveaux partisans, releva

le courage du peuple, menaça les riches des principales forces de l'Italie, et fut en état de les accabler.

Il se seroit rendu aussi puissant que Sylla et César le furent dans la suite, si, instruit par la fin tragique de son frère, de ses intérêts, de la situation des Romains, et de ce qu'il avoit à craindre de la part des grands, il eût jugé que tout tempérament ruineroit une entreprise aussi audacieuse que la sienne, et que la force seule pouvoit le faire réussir. Mais soit que les esprits ne lui parussent pas d'abord assez préparés à la guerre civile, ou qu'il eût plus l'ambition d'un magistrat que d'un homme de guerre, soit qu'il se flattât d'intimider les riches par son alliance avec les Italiens, et de les dominer sans se couvrir de l'opprobre de les avoir vaincus par les armes; il voulut procéder dans les formes usitées, et laissa à ses ennemis une ressource contre les coups qu'il vouloit leur porter.

Ils se gardèrent bien de lui susciter un Octavius qui s'opposât à la publication de ses réglemens. Au contraire, dès que Caïus proposoit une loi favorable à la multitude ou aux étrangers, Livius Drusus, son collègue, se faisoit une règle d'enchérir sur ses demandes, et de publier en même-temps qu'il n'étoit que l'organe du sénat. Dupe de cette politique, la popu-

lace ne savoit à qui elle devoit s'attacher; et elle ne put agir, parce qu'elle avoit trop de protecteurs. Caïus, dont la considération diminuoit à proportion que celle de son rival augmentoit, se vit réduit à franchir toutes les bornes. Il se proposoit de porter dans son troisième tribunat des lois, qui, en ruinant entièrement le sénat et les riches, devoient lui rendre toute la confiance du peuple et confondre Drusus; mais on pénétra ses intentions; ses collègues snpprimèrent une partie des bulletins qui le continuoient dans sa magistrature, et dès-lors sa perte fut jurée. Quoique sans caractère, Caïus continua le rôle dangereux de protecteur du peuple; et ce ne fut plus qu'un pertubateur du repos public qu'il étoit aisé d'accabler. Pour se soutenir, il appela, mais trop tard, les Italiens à son secours. On prit les armes; et la défaite de son parti auroit assuré pour toujours le triomphe des riches, si les excès auxquels on venoit de se porter, n'avoient dévoilé toute la foiblesse de la république, et fait connoître que ce n'étoit plus par les lois, mais par la force que tout devoit s'y décider.

Avant le tribunat de Caïus, le peuple murmuroit contre l'injustice des citoyens qui avoient envahi les richesses de l'état; mais ces plaintes étoient toujours tempé-

rées par les sentimens pusillanimes que lui inspiroit sa pauvreté. Il avoit, malgré lui, de la déférence pour les riches; et peu à peu il se seroit accoutumé à les respecter, et à croire que tous les avantages de la société doivent être faits pour eux. Depuis les derniers troubles, il ne regardoit plus les grands que comme des voleurs publics dont la fortune étoit élevée sur ses ruines. Autrefois il auroit été touché du décret que porta le sénat, et par lequel il étoit ordonné qu'on n'inquiéteroit plus les propriétaires des terres, à condition qu'ils payeroient une certaine redevance qui seroit partagée entre les plus pauvres citoyens; aujourd'hui il dédaigne les bienfaits, ne veut rien tenir que de lui-même; et ce n'est plus de leurs richesses seulement qu'il veut dépouiller les riches, il songe à leur enlever l'autorité qu'ils ont usurpée. La multitude paroît indomptable, parce qu'elle espère de retrouver un Gracchus dans cette foule de patriciens ruinés par leurs débauches, et qui réduits à n'avoir que les mêmes intérêts avec les plus vils plébéiens, ont besoin comme eux d'une révolution, et les invitent à ne pas perdre l'espérance. Cette populace ne craint point de reprendre une seconde fois les armes: elle présume de ses forces, et compte sur le mécontentement et les secours des Ita-

liens, qu'on venoit de priver du droit de bourgeoisie romaine. En effet, ces peuples étoient indignés de l'injure qu'ils avoient reçue; et leur ressentiment, qui croissoit à mesure que les Romains paroissoient plus divisés, en fomentoient les divisions.

Les riches cependant, loin d'opposer à la multitude cette union qui fait seule toute la sureté de l'aristocratie, formoient mille partis différens; et le sénat, sous la protection duquel ils gouvernoient la république, n'étant composé que d'hommes amollis par les délices, et occupés de leurs affaires domestiques, n'osoit avoir une conduite digne de lui et du danger dont il étoit menacé. Tour à tour, sage, emporté et imprudent, il sentoit échapper de ses mains un pouvoir dont il ne savoit pas faire usage; et le peuple s'en saisissoit sans avoir l'art de le retenir. Il se fait donc de l'un à l'autre un flux et un reflux perpétuels de tyrannie et de servitude; et cette confusion subsistera jusqu'à ce que quelque citoyen, sous prétexte de défendre et de venger le sénat ou le peuple (1), s'empare de cette puis-

(1) *Alii sicuti jura populi defenderent, pars quo senatus autoritas maxima foret, bonum publicum simulantes, pro suâ quisque potentiâ certabant.* Sal. in Bel. Cat.

sance qui est comme suspendue entr'eux, et que ni l'un ni l'autre ne peut conserver.

C'est dans ces circonstances que Marius commença à se rendre illustre. Quoique d'une naissance obscure, il portoit dans le cœur une ambition qui ne devoit pas être satisfaite par sept consulats. Il s'étoit fait soldat; et passant successivement par tous les grades de la milice, il en avoit rempli les fonctions avec la supériorité d'un homme né pour être le plus grand capitaine de la république. Ennemi de tout plaisir par une sorte de férocité qui le rendoit encore plus dur pour lui-même que pour les autres; infatigable dans le travail, diligent, actif, parce que le repos lui paroissoit insupportable, son courage, quoique extrême, étoit la qualité qu'on remarquoit le moins en lui.

La réputation de Marius passa des armées à Rome, et le peuple fut d'autant plus flatté de la gloire qu'acquéroit un citoyen de son ordre, qu'éprouvant dans la fortune une vicissitude continuelle, il avoit besoin d'un chef qui pût le protéger. Ce capitaine détestoit les grands, comme autant de compétiteurs dont le crédit et les intrigues devoient lui fermer l'entrée des magistratures qu'il méritoit mieux qu'eux. Ils méprisent, disoit-il, ma naissance et ma fortune, et moi je

méprise leurs personnes. L'emportement de Marius le servit inutilement, le peuple l'éleva au tribunat; et il ne cessa de déclamer contre l'avidité et l'orgueil des riches avec cette éloquence grossière, mais persuasive, que donnent les seules passions.

Si la république ne fut pas dès-lors opprimée, ce n'est pas qu'elle eût en elle-même quelque principe capable de la conserver contre les attaques d'un tyran qui auroit joint les talens militaires de Marius à la politique des Gracques; mais Marius n'avoit pas cette sorte d'ambition qui fait aspirer à la tyrannie. Il étoit ambitieux en citoyen, il vouloit que la république subsistât, qu'elle fût bien servie, et qu'elle triomphât de ses ennemis; mais il vouloit que toute la gloire lui en fût due, et il n'auroit pas permis à un autre de la servir aussi-bien que lui. Avec ces vues, il n'entreprit point de rétablir les lois des Gracques; il lui étoit inutile d'exciter des troubles qui ne laissant aucune voie de conciliation entre les partis opposés, eussent obligé le peuple et les Italiens à lui déférer la puissance souveraine; il se borna à servir assez bien la multitude pour se concilier sa faveur et être sûrs de ses suffrages quand il aspireroit aux plus hautes magistratures.

Marius fut fait consul, et on lui donna

en même-temps le commandement de l'armée de Numidie. Après avoir pacifié l'Afrique, il fut créé consul une seconde fois, et chargé de s'opposer à l'irruption des Cimbres et des Teutons. Marius s'étoit accoutumé au commandement; et ses triomphes ne servant qu'à le rendre plus avide de gloire, il eut toujours besoin du peuple; et pour conserver son affection, il fut à la tête du sénat plus tribun que consul. On doit me pardonner les détails dans lesquels je vais entrer. Avant que les Romains fussent corrompus, c'étoit dans les principes mêmes de leur gouvernement qu'il falloit chercher les causes de leurs révolutions. Désormais que Rome est menacée de sa ruine par mille côtés différens, que ses citoyens sont plus forts que les lois, et qu'au lieu d'imprimer son caractère aux événemens, elle reçoit l'empreinte de celui des hommes qui la gouvernent; c'est dans les passions de ces hommes, et dans les circonstances où ils se sont trouvés, qu'on doit étudier les ressorts qui font mouvoir la république.

Les grands, à qui le caractère farouche et inquiet de Marius étoit insupportable, s'attachèrent ridiculement plutôt à le mortifier qu'à ruiner son parti; et pour l'attaquer par l'endroit le plus sensible, ils attribuèrent à Sylla tout le succès de la guerre

guerre de Numidie. C'étoit lui en effet qui, n'étant encore que questeur de l'armée que commandoit Marius, avoit engagé Bocchus à livrer Jugurtha aux Romains. Le peuple se crut offensé de l'injure qu'on faisoit à son protecteur; et pour le venger, il publia que sans lui les armées romaines n'auroient eu que des revers en Afrique. Cette dispute frivole, mais propre à faire connoître combien les Romains étoient différens de leurs ancêtres, devint l'affaire la plus importante de la république; il n'est question que de la gloire et des services de Marius et de Sylla; et ces deux hommes acharnés à se perdre l'un l'autre, se trouvent par-là les maîtres de Rome.

Sylla étoit recommandable par une naissance illustre; et avec des talens pour la guerre peut-être égaux à ceux de Marius, il étoit d'un caractère tout opposé. Sans être amolli par les plaisirs auxquels il s'étoit abandonné dans sa première jeunesse, il n'avoit rapporté de leur commerce que ces grâces qui s'associent rarement au grand mérite, et pour lesquelles Marius avoit un mépris (1) qui

(1) *C. Marium consulem molestè tulisse traditur: quod sibi asperrimum in Africâ bellum gerenti, tam delicatus quæstor sorte obvenisset.* Sal. in Bel. Jug.

l'éloigna d'abord de Sylla. L'un transportoit son génie par-tout, et n'avoit qu'une manière de conduire ses intérêts. L'autre, doué d'une souplesse naturelle qui le rendoit propre à passer sans effort d'un caractère, ou plutôt d'un personnage à l'autre, prenoit l'esprit des conjonctures où il se trouvoit, et il sembloit qu'elles ne dévelopasssent que successivement ses passions. Marius n'avoit d'amis que par intérêt, et il les abandonnoit sans pudeur, et sans avoir su les forcer adroitement à mériter leur disgrâce. Sylla au contraire se piquoit envers les siens d'une fidélité inviolable. Marius eut les vices que les chefs de factions se permettent quelquefois; il fut jaloux, envieux, ingrat, perfide, cruel; mais ces vices naissoient du fond de son cœur; au lieu de partir, comme dans Sylla, de l'esprit seulement, et suivant le besoin des circonstance, ils firent la perte de l'un et établirent la fortune de l'autre.

Tandis que Marius continuoit à décrier grossièrement les grands, Sylla ne songea point à les défendre aux dépens du peuple; sa conduite fut plus habile. Etant le seul homme de la république qu'ils pussent opposer à Marius, il jugea inutile de leur faire sa cour. Sentant même que son ennemi profiteroit de son dévouement au sénat, pour accroître sa

faveur auprès du peuple, il rechercha lui-même l'amitié de la multitude. Il lui prodigua ses richesses; flatta ses goûts, sembla favoriser ses prétentions, et fut en un mot le courtisan des citoyens dont il devoit être bientôt le tyran. Par cette politique adroite, Sylla, toujours sûr de l'affection des grands, grossissoit le nombre de ses créatures des partisans qu'il débauchoit à Marius, et se mettoit en état d'écraser son ennemi, en réunissant tous les esprits en sa faveur.

Sur ces entrefaites Bocchus consacra à Jupiter Capitolin une statue de la victoire, et quelques tableaux qui représentoient la manière dont il avoit remis Jugurtha entre les mains de Sylla. Marius, déjà indigné que son ennemi eût fait graver cet événement sur une pierre, qui lui servoit de cachet, voulut faire enlever ces monumens du capitole. Sylla s'y opposa; et cette contestation puérile, tant l'esprit de parti est propre à rabaisser les hommes, auroit allumé la guerre civile, si les peuples d'Italie, qui croyoient cette conjoncture favorable à leur ambition et à leur vengeance, n'eussent pris de concert les armes pour se faire rendre le droit de bourgeoisie romaine dont on les avoit privés. Cette affaire fit diversion aux querelles de Marius et de Sylla, parce que ni l'un ni l'autre n'osa encore

paroître plus occupé de ses intérêts personnels que de ceux de la république.

Sylla, qui donna dans la guerre sociale les preuves les plus complètes de sa capacité et de son bonheur, fut élevé au consulat, et chargé de commander l'armée destinée contre Mithridate. A ce coup imprévu Marius croit n'être plus qu'un soldat. Il se ligue avec un tribun du peuple, nommé P. Sulpitius, homme sans honneur, hardi, violent, mais habile; et ils complottent ensemble d'enlever à Sylla le commandement qu'on venoit de lui décerner.

Le succès d'une pareille entreprise ne pouvoit être que l'ouvrage de la violence, et il falloit nécessairement troubler la république, afin que sous prétexte d'y rétablir ensuite l'ordre, Marius et son complice fissent de nouveaux arrangemens et disposassent à leur gré des emplois. Heureusement pour eux les mêmes causes qui avoient armé les Romains les uns contre les autres sous les Gracques, subsistoient encore; et sans parler de la loi Licinia ni du partage des terres, sujets éternels de discorde, on pouvoit toujours compter sur les Italiens, à qui on venoit d'accorder le titre de citoyens romains; mais non pas de la manière qu'ils le désiroient. Les articles de la paix portoient qu'on feroit huit nouvelles tri-

bus de ces nouveaux citoyens ; c'étoit ne leur accorder qu'un honneur inutile, puisque les Romains, qui composoient trente-cinq tribus, restoient absolument les maîtres du gouvernement (1). Les peuples d'Italie demandoient donc à être distribués dans les anciennes tribus ; mais comme leur nombre y auroit été beaucoup plus considérable que celui des Romains naturels, et qu'ainsi ils auroient eu la principale influence dans les affaires, et se seroient même emparés de toute l'autorité, les Romains ne pouvoient se prêter à leurs vœux ; et plutôt que de consentir à devenir les sujets des peuples qu'ils avoient vaincus, ils auroient préféré de les subjuguer une seconde fois.

C'est sur cette contrariété d'intérêts, qui, n'étant susceptible d'aucun accommodement, devoit se décider par la force, que Sulpitius fonda ses espérances. Il publie qu'il doit proposer la loi que désiroient les alliés ; il les invite à se rendre à Rome pour favoriser sa proposition, et leur ordonner de se rendre ar-

(1) Pour entendre ceci, il faut se rappeler ce que j'ai dit dans mon premier livre, que dans les assemblées du champ de mars et de la place publique, chaque tribu formoit un suffrage, et que c'étoit à la pluralité des suffrages que tout se décidoit.

més dans la place ; et au premier murmure qu'excitera la loi, de fondre sur les mécontens. La république ne s'étoit point encore trouvée dans une si monstrueuse confusion. Les Romains n'osoient paroître, et les alliés croyoient affermir leurs droits en se portant aux plus grands excès. Au milieu de ce tumulte, Sulpitius oublia la fin pour laquelle il l'avoit fait naître. Le point décisif, c'étoit de se saisir de la personne de Sylla ; il le laissa s'échapper, et ce général alla se mettre à la tête de l'armée qu'il avoit formée, et qui étoit prête à s'embarquer, tandis que le tribun abusoit en tyran d'une victoire qu'il n'avoit pas encore remportée.

Sulpitius, après avoir rétabli quelque apparence de calme dans la république, fit enfin donner à Marius la commission de porter la guerre contre Mithridate, mais la joie de ce général fut courte. Il apprit, en frémissant de colère, que les officiers qu'il avoit envoyés à l'armée pour y prendre en son nom le commandement, avoient été massacrés par les soldats de Sylla. Il s'en venge sur les parens et les créatures de son ennemi ; c'étoit commencer la guerre civile en soldat, et non en politique. Marius devoit-il s'attendre que Sylla, à la tête d'une armée, laisseroit égorger tous ses amis ?

Content de se venger sans songer à se défendre, il ne voit point l'abyme auquel il touche, et il ne lui reste d'autre ressource que la fuite quand son ennemi se présente aux portes de Rome.

Sylla s'y comporta avec toute la hauteur d'un souverain qui châtie une ville révoltée. Il proscrit Marius, Sulpitius et leurs partisans, les déclare ennemis de la patrie, et met leur tête à prix; il casse la loi qui incorporoit les alliés dans les anciennes tribus; et pour ôter au peuple un pouvoir dont il n'étoit plus digne, il avilit les tribuns, en leur interdisant l'entrée de toute autre magistrature, leur défend de rien proposer dans la place publique sans l'aveu du sénat, et ordonne que les élections ne se fassent désormais que par centuries.

Le despotisme de Sylla étoit un prodige encore trop nouveau aux yeux des Romains, accoutumés à l'anarchie, pour qu'ils ne passassent pas promptement de la surprise à l'indignation. Le peuple murmuroit en tremblant; et le sénat, qui sentit toute sa foiblesse, laissa voir qu'il auroit mieux aimé craindre des tribuns, que remercier Sylla des faveurs accablantes qu'il en recevoit. Ce général eut peur à son tour de la consternation qu'il avoit répandue; il craignit qu'on ne soulevât contre lui des soldats-citoyens qui n'é-

toient pas encore familiarisés avec les excès de la guerre civile ; et profitant de la lenteur de ses concitoyens à le punir, il abandonna Rome pour porter la guerre contre Mithridate.

Je ne m'étendrai pas davantage sur ce morceau de l'histoire romaine. Ce que j'ai dit développe assez la situation de la république. Tout le monde sait qu'après le départ de Sylla, elle fut gouvernée par le consul Cornelius Cinna, homme qui avoit toutes les passions qui font aspirer à la tyrannie, et aucun des talens qui peuvent y conduire. Je ne sais s'il est une passion plus avilissante que l'ambition, quand elle n'est soutenue ni par un grand génie, ni par l'amour de la gloire. Cinna ébauchoit par étourderie des entreprises dont le poids l'accabloit ; ce n'étoit, pour le dire en un mot, qu'un intrigant destiné, malgré sa qualité de consul, à n'avoir jamais dans un parti qu'une place subalterne. Ayant vu que Marius et Sylla s'étoient rendus les maîtres de la république à la faveur des troubles, il crut qu'il ne falloit qu'en exciter de nouveaux pour jouir de la même autorité. Mais à peine se faisoit-il craindre, qu'il fut obligé de sortir de Rome pour mettre ses jours à couvert, et de confier le soin de sa vengeance à Marius, qui s'empara une seconde fois du gouver-

nement de la république, et dont le parti fut enfin exterminé par Sylla à son retour d'Asie.

Rien n'est plus affreux que le tableau que commence à présenter l'histoire romaine, et l'on se sent encore frissonner d'horreur au détail des proscriptions abominables de Sylla (1).

Ce capitaine, après avoir exercé la vengeance la plus cruelle sur ses égaux, eut l'audace d'abdiquer la puissance souveraine dont il avoit joui sous le titre de dictateur perpétuel. Ce dernier trait de la vie de Sylla prouve, si je ne me trompe, qu'avec une ambition médiocre, il fit la plus haute fortune où un homme puisse aspirer. Si la soif de dominer l'eût rendu le maître du monde, cette passion, qui auroit été extrême, n'eût pu être satis-

(1) *Id quoque accessit ut sævitiæ causam avaritia præberet, et modus culpæ ex pecunia modo constitueretur, et qui locuples fuisset, fieret nocens, suique quisque periculi merces foret.* Vell. Pat. L. 2. *Namque uti quisque domum aut villam, postremò aut vas, aut vestimentum alicujus concupiverat, dabat operam ut is in proscriptorum numero esset, neque priùs finis jugulandi fuit, quàm Sylla omnes suos divitiis implevit.* Sal. in Bel. Cat. Ce fut l'an de Rome 671 que Sylla fut fait dictateur perpétuel, cinquante ans après la mort de Tibérius Gracchus, et quarante après celle de Caïus.

faite par aucune grandeur humaine. Plus on cherche à pénétrer le caractère de Sylla, plus on est porté à croire que s'il eût été libre de se livrer à son penchant naturel, il n'auroit recherché, comme Lucullus, à acquérir de la gloire, que pour rendre respectable à ses concitoyens l'oisiveté d'une vie voluptueuse. Ce fut la haine de Marius qui décida du sort de Sylla. Moins d'emportement dans le premier pour se faire donner le commandement de la guerre contre Mithridate, eût laissé au second toute la gloire d'être un bon citoyen. Pour se venger des cruautés de son ennemi, il les surpasse; et ne trouvant plus de sureté que dans l'autorité suprême, il s'en saisit; c'est un port où il se réfugie pour échapper à l'orage, et il ne l'abandonne que quand il croit le calme rétabli.

La dictature perpétuelle de Sylla forme une époque remarquable chez les Romains. Souvent ce qui est capable d'arrêter le plus grand courage paroît facile à des hommes médiocres après que l'exemple les a instruits et enhardis. C'est, poussés malgré eux par les événemens, sans avoir d'objet déterminé et sans savoir même où ils arriveroient, que Marius et Sylla se firent la guerre, et se trouvèrent revêtus de la puissance publique. Mais tous les Romains voudront désor-

mais marcher sur leurs traces. La fortune de Sylla donna une vaste ambition à tous les ambitieux qui le suivirent, et qui se seroient auparavant contentés de la préture ou du consulat. De nouveaux Cinna aspireront à la dictature perpétuelle, et les consuls Lutatius Catulus et M. Emilius Lepidus auroient été des tyrans despotiques, si l'un ou l'autre eût eu quelqu'un des talens de Marius ou de Sylla. On peut déjà appliquer à ce temps ce que Cicéron dit de celui qui suivit la mort de César. « Nous éprouvons (1), écrit-il à Atticus, ce qui n'est jamais arrivé à aucun autre peuple; la liberté nous est rendue, et la république est cependant détruite; l'esprit de tyrannie survit le tyran. »

Quand l'exemple funeste que donna Sylla n'auroit point été contagieux, les vices avec lesquels les Romains s'étoient familiarisés pendant le cours des proscriptions leur auroient bientôt donné un nouveau maître. Les magistrats ne regardoient leur magistrature qu'ils avoient achetée, que comme l'instrument de leur fortune domestique. Les censeurs n'o-

(1) *Doleo, quod nunquàm in ullâ civitate accidit, non unâ cum libertate republicam recuperatam.... O dii boni! vivit tyrannis, tyrannus occidit.* L. 14. Epist. 4 et 9.

soient exercer leur ministère (1); les lois se taisoient, et rien ne décidoit que par les passions de quelques femmes déshonorées. Tout le monde connoît Claudia, cette célèbre intrigante, que ses débauches auroient rendue infâme dans un siècle moins corrompu, et qui trouva cependant le secret de vendre ses faveurs, et de gagner par leur secours des amis à son frère, avec qui elle étoit accusée d'avoir un commerce incestueux. L'histoire n'a point dédaigné de conserver les noms d'une Précia et de mille autres courtisannes qui gouvernoient impérieusement la république par leurs amans. Les citoyens les moins dangereux, c'étoient ceux qui, occupés de leurs seuls plaisirs, sans songer que leur fortune étoit attachée à celle de l'état, croyoient, selon l'expression de Cicéron (2), être des

---

(1) Claudius porta une loi par laquelle il n'étoit permis aux censeurs de retrancher du sénat ou de l'ordre des chevaliers, que les personnes qui seroient accusées devant leur tribunal; encore ne pouvoient-ils les juger et les condamner que conjointement. L'an de Rome 667, les tribuns s'opposèrent à l'élection des censeurs; et la république fut privée de ces magistrats jusqu'en 683.

(2) *Nostris autem principes digito se cœlum putant attingere, si mulli barbati in piscinis sint, qui ad manum accedant.* Ad Att. Epist. 1. l. 2.

demi-dieux, si les poissons qu'ils nourrissoient à grands frais dans leurs viviers, étoient assez apprivoisés pour leur venir en quelque sorte manger dans la main. Le reste étoit des hommes abimés de dettes et de débauches, et qui regardant Rome comme une ville abandonnée au pillage, enhardirent Catilina à former sa conjuration, ou furent ses complices. Caton seul avoit de l'honneur; mais se conduisant en citoyen de la république de Platon (1) parmi des brigands, sa vertu ne lui fournissoit que des ressources impuissantes, et contrarioit même ses bonnes intentions. Le peuple impatient de recouvrer son autorité, pour en faire un trafic scandaleux, ne pouvoit s'accoutumer à l'aristocratie de Sylla. Depuis que ce dictateur, à son retour d'Asie, avoit distribué les terres des citoyens à ses soldats, il n'y avoit plus d'armée qui ne regardât la guerre civile comme un

---

Ita sunt stulti ut amissâ republica, piscinas suas fore salvas sperare videantur. Epist. 18. l. 1.

(1) *Ille* (Cato) *optimo animo utens et summâ fide, nocet interdùm reipublicæ. Dicit enim tanquàm in Platonis republicâ, non tanquàm in Romuli fæce sententiàm.* Ad Att. Epist. 1. l. 2. *Unus est qui curet constantiâ magis et integritate, quàm, ut mihi videtur, consilio aut ingenio, Cato.* Ad. Att. Epist. 18. l. 1.

avantage ; et les légions n'auroient pas souffert qu'on eût limité le pouvoir des généraux. Aux secousses qui ébranloient le gouvernement, le sénat jugea qu'il devoit s'élever mille nouveaux tyrans ; et cette compagnie, qui ne sentoit que sa foiblesse, crut qu'elle devoit se faire un protecteur, et opposer un nom considérable aux citoyens remuans et ambitieux.

Crassus et Pompée étoient alors les deux personnages les plus importans de Rome. Le premier calculoit le produit des magistratures, et les remplissoit plutôt en banquier qu'en homme d'état. Quelques talens qu'il eût d'ailleurs, on sent que son avarice devoit le rendre aussi incapable de défendre les intérêts du sénat, que d'être l'auteur d'une révolution. Pompée, au contraire, à qui ses concitoyens donnèrent le surnom de grand, avoit déjà surpris leur admiration. Quelques actions, qui dans sa jeunesse annonçoient de grandes qualités, une physionomie noble, où l'on prétendoit démêler des traits d'Alexandre, la faveur de Sylla, un esprit vif et souple, des manières insinuantes et fastueuses, quoique populaires, du courage, beaucoup de libéralité, une attention singulière à être par-tout, mais principalement l'imbécillité du peuple, dont la haine ou l'amour est toujours extrême dans les temps

difficiles; voilà ce qui avoit rendu Pompée l'idole des Romains.

Il s'étoit fait la plus haute réputation à la guerre, en se présentant toujours à propos pour consommer les entreprises de la république, et recueillir le fruit des succès que d'autres avoient préparés. Les Romains crurent qu'il avoit ruiné le parti de Sertorius, quoique ce grand homme ne le regardât que comme écolier (1) « qu'il vouloit, disoit-il, renvoyer à ses parens bien corrigé de sa présomption. » Après la guerre des pirates, la reconnoissance du peuple confondit l'importance du service que lui avoit rendu Pompée avec sa capacité, et il jugea (2) de la difficulté de la guerre que ce général avoit terminée, par l'étendue du pouvoir qu'il lui avoit accordé. Tygrane étoit vaincu, ses états étoient ouverts aux armées romaines, Mithridate n'avoit plus de ressources; et Pompée, dérobant à Lucullus la gloire qu'il alloit acquérir, prolonge la guerre par des fautes. Il oublie Mi-

---

(1) Voyez dans Plutarque les détails de la guerre que Pompée fit en Espagne; et comment Sertorius périt par la trahison des siens.

(2) Les pirates causoient de grands maux aux Romains; mais rien n'étoit plus aisé que d'exterminer ces brigands. Voyez dans les historiens quelle vaste puissance on donna à Pompée.

thridate, pour s'arrêter chez de petits rois qui implorent sa protection; et sa vanité, satisfaite de leurs respects, s'occupe gravement (qu'on me permette cette expression) de leurs tracasseries, lorsqu'il falloit poursuivre Mithridate. Il ne termine enfin cette guerre que quand son ennemi, trahi par sa famille, se donne la mort par désespoir. L'appareil extraordinaire du triomphe de Pompée (car jamais on n'avoit tant vu de dépouilles ni de captifs) cacha ses fautes aux yeux des Romains; et comme on décerna dix jours d'actions de grâces publiques, le double de ce qu'on avoit pratiqué jusqu'alors, le peuple crut que Pompée surpassoit du double tous les généraux précédens.

Il fut aussi mauvais citoyen qu'il le pouvoit être, mais non pas aussi mauvais que le permettoit la situation malheureuse de la république. On lui sut gré, après ce qu'on avoit éprouvé de la part des autres généraux, de ce qu'il licencia ses soldats en entrant en Italie, et ne vint point à Rome pour y dominer par la force. Parce qu'il ne fut ni un Sylla, ni un Marius, quoiqu'il eût des intentions plus criminelles, on l'érigea en père de la patrie. Il souhaitoit la dictature, mais il n'osoit l'usurper. Sa lente ambition, ou plutôt sa vanité, se repaissoit de l'espérance d'y parvenir un

jour, et ne laissoit craindre aucune violence, pourvu qu'on lui permît en attendant, d'être le premier citoyen de la république.

Soit que Pompée, enhardi par tant de faveur, dédaignât l'empire que lui avoit donné le sénat, et ne voulût tenir son autorité que de lui-même; soit qu'il craignît qu'une trop grande tranquillité n'altérât son crédit, ou qu'il crût que les anciennes dissentions des Romains le rendroient plus nécessaire, il cassa les lois de Sylla; et en rendant aux tribuns leur première dignité, invita le peuple à reprendre son orgueil, son indocilité et son ambition. Cette conduite, si blâmée par Cicéron, et en effet si contraire aux intérêts actuels des Romains, étoit sage dans les principes de son auteur. Vain et présomptueux, il devoit se flatter d'asservir les deux ordres de l'état l'un par l'autre, dès que leurs anciennes querelles recommenceroient, de balancer leurs avantages, et d'en être l'arbitre. Quelques historiens l'ont même soupçonné d'avoir eu des vues plus criminelles; ils ont cru qu'il avoit voulu exciter des troubles pour faire sentir aux Romains les inconvéniens de leur liberté; et en les lassant de leur condition, les forcer à lui offrir la dictature perpétuelle.

Quoi qu'il en soit, si Pompée avoit eu

autant de génie que de présomption, il auroit eu le succès dont il se flattoit; mais loin d'être l'ame des mouvemens de la place publique, il ne sut pas même en prévoir le cours. Toujours embarrassé au milieu des débats du sénat et du peuple, il n'impose à aucun parti; tandis que César, qui travaille sourdement à dominer, profite seul de sa politique.

Sylla avoit découvert en César plusieurs Marius. A peine étoit-il connu à Rome, qu'il l'avoit déjà remplie de ses intrigues. Il tenoit par des liaisons secrètes à tous les partis, multiplioient les vices des Romains : jusqu'à ses foiblesses, il avoit l'art de se rendre tout utile, et dirigeoit les complots dont à peine il paroissoit le complice. C'est un objet digne d'occuper un philosophe, que de démêler à travers l'obscurité dont César s'enveloppe, et les moyens bas auxquels il a recours pour s'élever à la dictature, ce courage héroïque et cette élévation d'ame qui ne parurent que quand il y parvint. Il eut dès sa jeunesse la même audace, la même ambition et la même ardeur de se signaler et de dominer qu'Alexandre; mais dans le prince ces passions sont libres, et elles sont captives dans le citoyen. Où l'un commande, il faut que l'autre insinue. Le premier doit se montrer tout entier aux Macédoniens,

pour les rendre dignes d'exécuter ses projets; le second doit respecter les préjugés de ses concitoyens, ménager leurs vices, et les rassurer contre son mérite et ses talens pour les préparer à lui obéir.

Quelque habile que fut César, il sentit combien il auroit de peine, dans une république où les affaires changeoient chaque jour de face, à former un parti qui pût contrebalancer ceux de Pompée et de Crassus. Il jugea, et c'est le chef-d'œuvre de sa politique, qu'il falloit réunir ces deux hommes, et qu'en qualité de médiateur il lui seroit aisé de profiter de leurs anciens soupçons, de débaucher leurs amis, et de se rendre en un mot le maître de la ligue, dès qu'il serviroit de point de réunion à ses chefs.

Crassus se prêta aux ouvertures de César avec tout l'empressement d'un homme, qui, n'ayant encore joué qu'un second rôle, se trouve associé au premier. Pompée devoit voir qu'il n'y avoit qu'à perdre pour lui dans cette association; de supérieur qu'il étoit à Crassus et à César, il se rendoit leur égal; mais sa présomption ordinaire et sa timidité ne lui représentèrent ces deux collègues que comme deux instrumens ou deux appuis de sa fortune. Le triumvirat fut formé, Crassus, Pompée et César s'obligèrent à n'avoir qu'un même intérêt,

à ne former que les mêmes entreprises, et à se soutenir mutuellement de tout leur crédit. Dès-lors toute la puissance du sénat et du peuple passa dans les mains des triumvirs; et le gouvernement, tantôt aristocratique, tantôt populaire, ou plutôt l'anarchie fut changée en une vraie oligarchie.

Pompée s'aperçut enfin du piège dans lequel il étoit tombé (1). Il voulut rompre avec César, dont le pouvoir lui faisoit ombrage; mais il n'en étoit plus temps: et en se dégageant du triumvirat, il n'eût occupé dans la république qu'une place subalterne. Le grand Pompée n'est plus que l'instrument de la fortune de César. Il est content de remuer sans agir, il cabale, il intrigue, mais sans succès. Bientôt il jouit avec une espèce de stupidité de la puissance qu'il ne peut retenir. Il craint de s'en apercevoir; et l'on diroit que sa vanité venant au secours de

---

(1) *Nihil prætermisi, quantum facere nitique potui, quin Pompeium à Cæsaris conjonctione avocarem, in quo Cæsar felicior fuit; ipse enim Pompeium à meâ familiaritate disjunxit... Illud te scire volo, Sampsiceranum nostrum amicum, vehementer status sui pœnitere, restituique in eum locum supere ex quo decidit.* Ad Att. Epist. 23. l. 2.

son ambition alarmée lui persuade qu'il a fait la fortune de César, parce que César a ruiné la sienne.

Ce dernier s'étoit rendu trop puissant dans son gouvernement des Gaules, pour que la république pût lui donner un successeur, ou rejeter impunément ses demandes quelques contraires qu'elles fussent aux usages les plus respectés. Les amis de Crassus, qui avoit péri dans son expédition contre les Parthes, lui étoient étroitement attachés. Il avoit fait passer à Rome des sommes immenses, avec lesquelles ses partisans corrompoient les magistrats ou achetoient les magistratures; son armée lui étoit aveuglément dévouée; il remuoit à son gré tous ces citoyens, dont la fortune étoit sans ressources, si la république n'étoit pas ruinée; toute sa conduite, en un mot, dévoiloit ses projets ambitieux. Plus on craignit de voir usurper par César la puissance souveraine, plus le parti de Pompée, qui s'étoit enfin déclaré son ennemi, parut se rétablir et prendre de nouvelles forces. Il devint même le parti de la république; car les citoyens, qui vouloient se soustraire à la tyrannie, n'étant pas en état de se défendre par eux-mêmes, se trouvèrent contraints de s'unir à Pompée comme au protecteur

des lois, ou du moins comme à l'ennemi le moins déclaré et le moins dangereux du bien public.

Ce général, enivré d'un accroissement de crédit qui ne devoit que lui faire sentir combien il étoit déchu, crut au contraire qu'il ne tenoit enfin qu'à lui de perdre son rival, et d'asservir ensuite ses concitoyens (1), en s'emparant de la dictature perpétuelle qu'ils différoient trop de lui donner. Plein de ces idées, il ne désiroit pas la guerre avec moins de passion que César, dont la fortune ne pouvoit plus croître ni se soutenir par les mêmes moyens qui l'avoient formée. L'un et l'autre sont persuadés que les armes doivent les dépouiller de toute leur grandeur, ou les rendre les maîtres absolus de Rome: et si la république est encore tranquille, c'est qu'aucun d'eux ne veut passer pour l'auteur de la rupture.

---

(1) *Tanta erat in illis crudelitas, tanta cum barbaris conjunctio, ut non nominatim, sed generatim proscriptio esset informata; ut jam omnium judicio constitutum esset, omnium vestrum bona prædam esse illius victoriæ.* Ad Att. Epist. 6. l. 11. Pompée voyant qu'il s'étoit trompé, quand il avoit espéré que les Romains lui déféreroient la dictature perpétuelle, étoit résolu à ne plus rien ménager. S'il eût vaincu César, il eût été un tyran.

César demanda dans ces circonstances qu'on lui conservât son gouvernement, ou qu'il lui fût permis de se mettre sur les rangs pour le consulat sans se rendre à Rome, ni abandonner le commandement de son armée, chose jusqu'alors inouie, et qu'il ne feignoit de souhaiter qu'afin qu'on lui fournît quelque prétexte de faire la guerre. C'étoit le desservir que de consentir à l'une ou à l'autre de ces propositions; car le consulat, s'il l'eût obtenu, ne l'auroit point dédommagé de ce qu'il eût perdu en quittant les Gaules; et las de cette province, il s'y seroit cru exilé, dès qu'obligé d'être tranquille, il n'en auroit pas regardé le gouvernement comme un passage à la souveraineté. En portant le sénat à tout refuser, Pompée se flatta de réduire son ennemi à mener une vie privée, ou s'il désobéissoit, de rejeter sur lui tout ce que la guerre civile auroit d'odieux. Il se trompoit; César plus habile ne prend le parti ni d'obéir, ni de désobéir au sénat; il offre d'abandonner les Gaules et de licencier ses troupes, pourvu que Pompée désarme de son côté et se démette de son gouvernement d'Espagne. Cette proposition artificieuse produisit l'effet qu'en attendoit son auteur. Les gens bien intentionnés pour la république la trouvèrent raisonnable; et Pompée, trop peu

éclairé pour oser y souscrire, fut réduit à laisser voir ses mauvaises intentions, et à se charger du blâme de sacrifier le repos public à ses intérêts personnels. Que ne consentoit-il à tout? Croire que César parlât sincèrement, c'est une stupidité; il se seroit surement rétracté. Les esprits, s'échauffent, les affaires se brouillent, le sénat porte un décret contre César, le tribun Marc-Antoine s'y oppose, la guerre est allumée.

Pompée voit approcher César de Rome sans daigner le craindre: » quand je le voudrai, disoit-il au sénat qui étoit assez sage pour être consterné, je le rendrai plus petit que je ne l'ai fait grand. » Toujours persuadé qu'il gouverne la république, il n'aperçoit pas que Rome va avoir un maître. La veille même que son ennemi doit le chasser d'Italie, il imagine encore qu'il n'a qu'à se montrer pour que César soit abandonné de son armée, ou que la terre enfantera des légions quand il la frappera avec le pied.

Ne trouvant point alors un ennemi plus qu'à demi-vaincu, Pompée parut véritablement tel qu'il étoit. Tandis que César voit tout, prévient tout, exécute avec diligence, et croit n'avoir rien fait tant qu'il lui reste quelque chose à faire,

Pompée

Pompée (1), dans la crainte de prendre un mauvais parti, n'en prend aucun, et se laisse emporter par le cours des événemens. Son armée est composée de citoyens et non de soldats. Elle ne songeoit pas au combat, mais à l'emploi des richesses que la victoire alloit lui donner. On s'y disputoit les dépouilles de César. Les uns vouloient sa charge de grand pontife, les autres son gouvernement des Gaules; ceux-ci ses jardins, ceux-là sa maison délicieuse de Bayes; et on n'attendoit que la bataille pour se mettre en possession de tous les biens que possédoient les ennemis. L'armée de César ne vouloit que vaincre; elle est formée de ces légions qui ont subjugué les Gaules, intimidé les Germains et les Bretons.

Il n'appartient qu'à un homme con-

(1) *Adhùc certè, nisi ego insanio, stultè omnia et incautè.* Ad Att. Epist. 10. l. 7. *Quid Pompeius agat, ne ipsum quidem scire puto; nostrum quidem nemo.* Epist. 12. l. 7. *Cnæus autem noster; ô rem miseram et incredibilem, ut totus jacet! Non animus est, non consilium, non copiæ, non diligentia.* Epist. 21. l. 7. *Malas causas semper obtinuit; in optima concidit, quid dicam, nisi illud eum scisse? Neque enim erat difficile hoc nescisse: erat enim ars difficilis rectè rempublicam regere.* Epist. 23. l. 7.

sommé dans le métier de la guerre de faire remarquer toute la sagesse des opérations de César. Il n'est pas besoin des mêmes connoissances pour juger Pompée, ses fautes sont grossières; mais la plus grossière sans doute, ce fut, lorsqu'il devoit rester sur la défensive, de céder aux plaintes et aux murmures de ses soldats, qui l'accusoient de timidité et d'irrésolution, et de les mener malgré lui au combat. La journée de Pharsale (1), en soumettant la république romaine à César, le rendit maître du monde entier, qu'elle avoit soumis à sa domination. Sous le titre de dictateur perpétuel, ce général fut monarque absolu; et les Romains n'eurent d'autre voie qu'un assassinat pour le punir de sa tyrannie et se venger.

Cicéron se plaint amèrement dans plusieurs de ses lettres, de la manière dont Brutus et Cassius avoient projeté, conduit et exécuté leur conjuration contre César. « Tant que nous voudrons consulter la clémence, écrit-il au premier (2),

(1) L'an de Rome 706, c'es-à-dire, 451 an après la création des tribuns, 318 ans après le tribunat de Licinius Stolon, 95 ans après le meurtre de Tiberius Gracchus, 35 ans après que Sylla eut été fait dictateur perpétuel.

(2) *Scis mihi semper placuisse, non rege solùm, sed regno liberari rempublicam, tu Lenius;*

nous verrons renaître des guerres civiles et des ennemis de la liberté. Vous le savez, je voulois que vous fussiez délivrés du tyran et de la tyrannie ; pour vous, vous avez eu une modération dangereuse dans des conjonctures où tout devoit être tranchant et décisif, et notre situation présente fait voir qui avoit raison de vous ou de moi. Nos conjurés, marque-t-il à Atticus, ont exécuté un projet d'enfant avec un courage héroïque, pourquoi n'ont-ils pas porté la coignée jusqu'aux racines même de l'arbre ? »

En effet, s'ils se fussent conduits en hommes d'état, il n'est pas douteux qu'ils

---

sed quid meliùs fuerit, magno dolore sentimus, magno periculo sentimus. Cic. ad Brut. Epist. 7. *Quod si clementes esse volumus, numquàm deerunt bella civilia.* Epist. 16. *Post interitum Cæsaris quid ego prætermissum à vobis, quantùmque impendere reipublicæ tempestatem dixerim, non es oblitus. Magna pestis erat depulsa per vos magna populi romani macula deleta; vobis verò parta divina gloria. Sed instrumentum regni delatum ad Lepidum et Antonium.* Epist. 23. *Acta enim illa res est animo virili, consilio puerili. Quis enim hoc non vidit, regni heredem relectum? Quid autem absurdiùs hoc metuere, alterum id metu non ponere.* Cic. ad. Att. Epist. 21. l. 14. *Animis enim usi sumus virilibus, consiliis, crede mihi, puerilibus. Excisa enim est arbor, non evulsa, itaque quam fruticetur vides.* Ad. Att. Epist. 4. l. 15.

n'eussent compris dans leur projet les favoris de César, les instrumens de sa tyrannie, et tout ce qui devoit aspirer à lui succéder. Mais Brutus, le vengeur des lois, ne croyoit pas qu'il lui fût permis de les violer, en punissant comme des tyrans des citoyens qui ne l'étoient pas encore (1). Le sénat devoit oser davantage. Il est malheureusement des conjonctures désespérées, où la politique ordonne de punir les intentions, et jusqu'au pouvoir de faire le mal; le sénat, en proscrivant la mémoire de César, auroit dû faire périr Antoine et étouffer les espérances du jeune Octave.

Quelque prudente qu'eût été cette conduite, il faut cependant en convenir, elle eût été incapable de rétablir la république. Les Romains étoient trop vicieux

---

(1) *Statuo nil nisi hoc, senatûs aut populi romani judicium esse de iis civibus qui pugnantes non interierent. At hoc ipsum, inquies, inique facis, qui hostilis animi in rempublicam homines, cives appelles. Imò justissimè, quid enim nondùm senatus censuit; nec populus romanus jussit, id arroganter non præjudico, neque revoco ad arbitrium meum.* Epist. Brut. ad Cic. Brutus rend raison de toute sa politique par ces paroles. Ce principe doit être la règle de tout citoyen qui vit dans une république; mais malheureusement la république romaine ne subsistoit plus, quand Brutus parloit ainsi.

pour se passer d'un maître (1). On ne pouvoit leur rendre que cette ombre de liberté, dont ils abusoient de la manière la plus funeste depuis les troubles des Gracques; et leur rendre cette ombre de liberté, c'étoit les exposer à repasser, après de nouveaux désordres et de nouvelles proscriptions, sous le joug d'un nouveau tyran. « Si César et Pompée, dit un des plus grands génies qu'ait produit notre nation (2), avoit pensé comme Caton, d'autres auroient pensé comme César et Pompée. » On peut faire le même raisonnement au sujet d'Antoine et d'Octave; si on les eût fait périr, ou qu'ils eussent été citoyens, d'autres auroient établi la monarchie sur les ruines de la république. Il n'y avoit plus de liberté à espérer pour les Romains, à

---

(1) *Non aliud discordantis patriæ remedium fuisse quam ab uno regeretur.* Tac. Ann. l. 2. Tous les historiens anciens parlent le même langage; je me contenterai d'ajouter ici ce que dit Florus en parlant d'Auguste. *Sapientia sua atque solertia perculsum undique et perturbatum ordinavit imperii corpus, quod ita haud dubio numquam coïre et consentire potuisset, nisi unius præsidis nutu, quasi animâ et mente regeretur.* L. 4.

(2) M. le président de Montesquieu, dans ses considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains.

moins que quelque citoyen, après s'être rendu le maître de tout, ne changeât entièrement la forme de l'état; et en abandonnant toutes les conquêtes, ne les contraignît à reprendre les mœurs et la pauvreté de leurs ancêtres. Mais quand cette réforme eût été praticable, devoit-il se trouver quelque Romain assez vertueux, pour se donner la peine d'usurper le pouvoir souverain, et n'en faire qu'un pareil usage?

Je n'aurois qu'à rapporter ici les honneurs singuliers qu'on accorda à César, pour faire voir qu'il ne restoit plus dans la république la moindre étincelle du génie qui doit animer des républicains. César est le tyran de sa patrie, et on l'en appelle le père; par la constitution même du gouvernement, chaque citoyen est obligé à le punir de son attentat, et sa personne est déclarée sacrée et inviolable. On veut qu'il assiste aux spectacles dans une chaise dorée et une couronne d'or sur la tête. Ce n'est-là encore qu'une légère ébauche de ce que sait faire la flatterie. Dans une ville ou la violence faite à Lucrèce avoit autrefois soulevé tous les esprits contre Tarquin, on délibère actuellement de donner à César un empire absolu sur la pudeur de toutes les femmes romaines. On mêle dans les cérémonies publiques ses images à celles

des dieux ; on lui établit un temple, des autels et des prêtres.

Je sais que quelques écrivains ont cru découvrir dans ces bassesses abominables une politique adroite qui ne cherchoit qu'à rendre César odieux ; mais c'est, je crois, se tromper, puisque le peuple pleura sa mort, et que le sénat conserva à sa mémoire les mêmes honneurs qu'il avoit prodigués à sa personne, et porta ce décret absurde (1) par lequel il approuve et condamne à la fois César et ses meurtriers, ses lois et les vengeurs de la liberté.

L'imbécillité des conjurés et la mollesse du sénat mirent entre les mains d'Antoine toute la puissance de César. Dépositaire de son testament et revêtu du consulat, rien ne put lui résister. Sous prétexte de remplir les volontés du dictateur, il se rend le maître de la populace et des légions, et fait trembler le sénat. Il exécute ce que César lui-même n'auroit osé entreprendre ni penser (2), et dis-

(1) *Nihil enim tam absurdum quam tyrannicidas in cœlo esse, tyranni facta defendi. Sed vides consules, vides reliquos magistratus si isti magistratus; vides languorem bonorum.* Cic. ad Att. Epist. 13. l. 14.

(2) *Omnia facta, scripta, dicta, promissa, cogitata Cæsaris plus valent, quam si ipse viveret.* Ad Att. Epist. 10. l. 14. *Qua enim Cæsar*

pose enfin tout si souverainement, que les conjurés ne trouvant plus de sureté dans Rome, sont obligés de chercher un asile dans leur gouvernement.

Cicéron, qui dans ces circonstances commença à gouverner le sénat, trouva les affaires dans un cahos énorme (1). Sans principes, sans règle, sans objet, tous les jours on prenoit un nouveau parti sans en prendre jamais un plus sage, et tous les jours les maux de la république se multiplioient. Quelque insensé que lui eût paru ce décret plein de contradictions dont je viens de parler, il ne laissa pas que d'y conformer sa conduite. Il fait charger Octave de porter la guerre contre Antoine, et engage le sénat à lui accorder les distinctions les plus flatteuses, quoiqu'il sente que par cette politique il affoiblît les conjurés, c'est-à-dire, le parti de la liberté (2), et qu'il prévoie même

nunquàm neque fecisset, neque passus esset, ea nunc ex falsis ejus commentariis proferuntur. Epist. 14. l. 14.

(1) *Prorsùs dissolutum offendi navigium* (*rempublicam*) *vel potius dissipatum, nihil consilio, nihil ratione, nihil ordine.* Ad Att. Epist. 11. l. 15.

(2) *Si multum possit Octavianus, multo firmius acta tyranni comprobatum iri, quam in telluris: atque id contra Brutum fore: sin autem vincitur, vides intolerabilem Antonium, ut, quem velis, nescias.* Ad Att. Epist. 14. l. 16.

qu'Octave ne se verra pas plutôt en état de se faire craindre d'Antoine, qu'il sera de son intérêt de se réconcilier avec lui, pour accabler de concert Brutus et Cassius leurs véritables ennemis, et se rendre les maîtres du peuple romain en rétablissant la tyrannie de César.

Il seroit assez difficile d'expliquer une conduite aussi extraordinaire que celle de Cicéron, si d'ailleurs on ne connoissoit son caractère, et les intérêts particuliers qui devoient le faire agir dans cette occasion. Cicéron devoit à sa vanité et à sa philosophie les qualités qui font les bons citoyens dans un état tranquille; mais sa timidité naturelle le privoit de celles qui peuvent rendre un citoyen dangereux ou utile à sa patrie dans des temps orageux, où il faut avoir plus de courage que de prudence. Les périls de la république se grossissoient ou se diminuoient à ses yeux, suivant qu'il y étoit plus ou moins intéressé personnellement. De-là vient qu'il n'eut jamais une règle fixe pour distinguer la timidité de la prudence, ni le courage de la témérité. Tantôt conduit par les lumières de son esprit, et tantôt entraîné par les foiblesses de son cœur, il n'eut qu'une politique propre à prendre des demi-partis, et à pallier les maux de la république.

Il montra de la fermeté contre Cati-

lina; mais outre qu'il n'ignoroit ni les projets, ni les pensées même de ce conjuré, il étoit soutenu par l'éclat de son action et de sa magistrature, par le sénat et les vœux de tout le peuple. Il eut cependant besoin de faire un effort sur lui-même; et c'est cet effort de courage qui lui paroissant héroïque, lui inspira sans doute pour son consulat cette admiration puérile dont il fatiguoit ses amis. Après son exil il se livra naturellement à son caractère; et sa conduite (1) fut d'autant plus foible que sa disgrâce avoit fait une impression très-forte sur son esprit; et que ne pouvant par vanité se résoudre à mener une vie privée, l'ingratitude de ses concitoyens lui avoit cependant donné du dégoût pour l'administration des affaires publiques.

Dans le commencement de la guerre civile de César et de Pompée, il cherche à contenter tout le monde, ne satisfait personne, et craint et souhaite en même-temps de jouer le rôle qu'exigeoit de lui

(1) *Non recordor undè ceciderim, sed undè surrexerim, fratrem mecum et te si habeo, per me ista pedibus trahantur. Vobis simul philosophari possum. Locus ille animi nostri, stomachus ubi habitabat olim concalluit. Privata modo et domestica nos delectant.* Ad Att. Epist. 16. L. 4

sa dignité consulaire. Il veut être neutre, il se repent de ne pas suivre Pompée, n'ose se déclarer en faveur de César, et croit toujours avoir pris le plus mauvais parti. Dans les troubles qui suivirent la mort de César, il ne lui fut pas possible de se conduire d'une manière plus digne de lui et plus avantageuse pour la république. Entouré d'hommes jaloux, envieux, qui n'osoient rien espérer, et presque accoutumés à l'esclavage, la crainte publique augmenta sa timidité (1). Plein de mépris pour la conjuration de Brutus et de Cassius, et ne les regardant que comme des déserteurs depuis qu'ils s'étoient retirés dans leur gouvernement, Cicéron ne les jugea plus capables de défendre avec succès les intérêts publics contre un homme aussi entreprenant et aussi habile qu'Antoine, son ennemi personnel; et il favorise Octave dans le dessein de s'en faire un protecteur, si les conjurés sont opprimés. Brutus développe

(1) *Ita temperata tota ratio est, ut reipublicæ constantiam præstem, privatis rebus meis, propter infirmitatem bonorum, iniquitatem malivolorum, odium in me improborum, adhibeam quamdam cautionem.* Ad Att. Epist. 19. l. 1. Ecrivant à Atticus, après la mort de César, sur le parti qu'il jugeoit à propos de prendre, il dit: *assentior tibi, ut nec duces simus, nec agmen cogamus faveamus tamen.* Epist 13. l. 15.

habilement tous les ressorts de cette politique, lorsqu'il accuse Cicéron de regarder la mort (1), l'exil et la pauvreté comme les plus grands des maux; de craindre moins la ruine de la liberté que l'élévation d'Antoine; et de pouvoir s'accommoder d'un maître qui auroit des complaisances pour lui, qui le distingueroit, qui le flatteroit, et lui témoigneroit quelque considération en le chargeant de chaînes.

La situation des Romains devint telle, que Cicéron, en écrivant à Brutus, fut

(1) *Quæ facit, non dominationem, non, sed dominum Antonium, timentis sunt.... ô magnam stultitiam timoris, id ipsum quod verearis, ita cavere, ut cum vitare fortasse potueris, ultrò arcesses et attrahas : nimium timemus mortem, et exilium, et paupertatem, hæc videntur Ciceroni ultima esse in malis, et dùm habeat à quibus impetret quæ velit, et à quibus colatur et laudetur; servitutem, honorificam modo, non aspernantur. Eo tendit, id agit, ad eum exitum properat vir optimus, ut sit illi Octavius propitius.* Epist. Brut. ad Att. Cicéron méritoit ces reproches offensans, puisqu'il avoue lui-même à Atticus qu'il ne se trouvoit point mal de la domination de César. Il écrivoit peu de temps après la mort du dictateur; *ita graciosi eramus apud illum* (Cæsarem) *quem dii mortuum perduint, ut nostræ ætati, quoniam interfecto domino, liberi non sumus, non fuerit dominus, ille fugiendus. Rubor, mihi cede, sed jam scripseram, delere nolui.* Epist. 4. l. 15.

enfin forcé de convenir que cette guerre étoit accompagnée de symptômes plus fâcheux que toutes celles qui l'avoient précédée. « Quel que fût, dit-il, l'événement des troubles domestiques dont notre siècle a été témoin (1), on pouvoit toujours espérer de voir subsister quelque ombre de république; aujourd'hui, tout est changé. Si nous sommes vainqueurs, je ne devine point quel sera notre sort; mais si nous sommes vaincus, il n'est plus question de liberté. »

Ce fut Lepidus qui, après la défaite d'Antoine à Modène, forma le projet de le réconcilier avec Octave. Cette négociation ne devoit pas éprouver de grandes difficultés. L'un échappoit par-là à sa ruine entière pour gouverner l'univers avec deux collègues dont il méprisoit l'incapacité ou la jeunesse; et l'autre savoit qu'en continuant à défendre le parti de la liberté contre les vengeurs de César, sa fortune resteroit bornée à celle de citoyen.

Le second triumvirat fut formé, Antoine, Octave et Lepidus partagèrent

(1) *Nullum enim bellum civile fuit in nostrâ republicâ omnium quæ memoria nostra fuerunt, in quo bello, non, utracumque pars vicisset, tamen aliqua forma esset futura reipublicæ; hoc bello victores, quam rempublicam, sumus habituri, non facilè affirmarim, victis certè nulla unquàm erit.* Epist. ad Brut.

entr'eux les provinces de la république, à l'exception de celles que possédoient les conjurés. Lepidus joignit la Gaule narbonnoise à son gouvernement d'Espagne. Antoine eut dans son partage le reste des Gaules; l'Afrique et les îles de la méditerranée échurent à Octave. Lepidus, qui avoit été fait consul, se rendit à Rome pour gouverner l'Italie, tandis que ses collègues portèrent la guerre contre Brutus et Cassius.

Lepidus éprouva bientôt que ce sont les armées, et non pas les magistratures qui donnent du crédit pendant la guerre civiles. Dans le nouveau partage des provinces qui se fit après la défaite des conjurés, il fut trop heureux de conserver l'Espagne, et Octave le dépouilla même de ce gouvernement, sans lui faire la guerre. Pour prendre un homme qui devoit sa fortune au hasard et non à son mérite, il ne fallut employer que la ruse et l'intrigue. L'abaissement de Lepidus dévoiloit les projets d'Octave; Antoine en auroit dû être inquiet; mais cet élève de César avoit oublié son ambition et sa gloire. Enivré de plaisirs, esclave de Cléopatre, il ne connoissoit plus d'autre bonheur que de lui plaire et de l'aimer. Maître du destin de l'Orient, et au milieu du faste asiatique, il n'imaginoit point qu'il dût songer à sa sureté. Son rival

cependant méditoit sa ruine, et la bataille d'Actium soumit l'univers à un seul homme.

La conduite d'Octave, qui établit irrévocablement la monarchie sur les ruines de la république, et à qui ses sujets donnèrent depuis le nom d'Auguste, mérite une attention particulière. Il étoit d'une naissance peu relevée; et la raison est confondue, en pensant qu'il n'avoit que dix-huit ans, lorsqu'il quitta Apollonie, où il faisoit ses études, pour se rendre à Rome, et y recueillir la succession de César, son père adoptif. On lui représente que cette ville ne doit être qu'un précipice pour lui; on lui met sous les yeux la fin tragique du dictateur et la haine des conjurés; on le menace de l'ambition même des amis de César. « J'ai tout prévu, répondit-il froidement, et les dieux défendront la justice de ma cause. » Comment ce jeune-homme peut-il se flatter de former un troisième parti en sa faveur, tandis que toute la république est partagée entre Antoine et Brutus? Est-il vraisemblable qu'il puisse lutter contre Antoine, qui sous prétexte d'exécuter les volontés de César dispose à son gré de sa succession, et attache à sa fortune tous ceux qui aiment la leur? Son nom, ses droits, ne sont-ce pas autant de titres qui doivent le rendre odieux

aux partisans de Brutus et de la liberté ? N'auroit-il pas été insensé de compter sur la protection de Cicéron, et d'attendre de la part d'un consulaire si illustre la conduite molle et peu raisonnée dont j'ai parlé ? Personne dans Rome n'étant attaché aux lois de César ni à la république par le même motif, ceux qui tendoient en apparence au même but vouloient secrètement y arriver par des chemins différens. Octave, si je puis m'exprimer ainsi, saisit le joint des différentes cabales, dont les deux partis étoient composés. Il sème des soupçons, forme des liaisons, fait naître des haines, promet, flatte, menace, persuade, divise, unit et parvient enfin par son habileté à partager la considération des premiers magistrats, à balancer le crédit de Brutus, et à se faire craindre d'Antoine.

C'est un spectacle bien surprenant de voir conquérir l'univers à un homme qui n'a pas le courage de se trouver à une bataille, après avoir affronté avec intrépidité de plus grands dangers au milieu de Rome. Sa lâcheté ne nuisit point à sa fortune, parce que Hirtius, Pansa, Antoine et Agrippa furent braves, surent vaincre, et qu'il eut l'art de profiter seul de leurs victoires. Sa prudence, qui, dans un jour de combat, ne lui présentoit aucun secours contre l'épée ou

les dards de l'ennemi, l'abandonnoit tout entier à la crainte ; mais dans les autres espèces de dangers, sa timidité naturelle disparoissoit devant la foule infinie de ressources et d'expédiens que lui prodiguoit le génie le plus heureusement formé pour l'intrigue et le commandement.

Né avec une ambition qui occupoit toutes ses pensées, il ne fut point partagé par d'autres passions ; du moins elles obéissoient toutes à celle-là, d'où elles sembloient naître. En le délivrant de ces fougues, souvent trop familières aux grands hommes, et souvent si dangereuses, sa timidité l'entretenoit dans cette espèce de calme si utile à un ambitieux, pour tracer et faire exécuter à propos les plus grands projets. Il prit, sans effort, et par l'effet naturel d'une lumière supérieure, toutes les formes qu'exigeoit l'état de ses affaires. Il n'avoit aucune des vertus qui font l'honnête homme ; il n'avoit aucun des vices qui le dégradent ; toujours prêt à se revêtir de la vertu ou du vice que le temps et les circonstances lui rendent utile, il est tour à tour l'ami et l'ennemi d'Antoine, de Cicéron, de Lepidus et des conjurés. Sans haïr ni aimer Agrippa, dont le mérite trop éclatant lui devenoit suspect, il lui est indifférent de le faire périr, ou de se l'attacher par le mariage de sa fille. Il est cruel

sans aimer le sang; il ne fait cesser de le répandre ni par lassitude ni par remords, et il pardonne quand il juge qu'il lui est aussi utile de pardonner, qu'il auroit été auparavant dangereux pour lui de ne pas purger la république des citoyens inquiets, jaloux de leur liberté, vertueux, prudens ou courageux, que son usurpation et sa puissance devoient offenser.

L'autorité souveraine, entre les mains d'Auguste, étoit formée par l'assemblage de toutes les magistratures de l'ancienne république. En qualité d'empereur, il avoit droit de faire la guerre et la paix, étoit le général de toutes les armées, levoit des contributions pour leur entretien, disposoit de tous les grades militaires, avoit seul les honneurs du triomphe (1), et jouissoit enfin de toutes les prérogatives de la dictature, dont le nom

(1) Dans le temps de la république, il n'étoit pas nécessaire, pour obtenir le triomphe, de battre les ennemis; il suffisoit d'être général de l'armée victorieuse; de sorte qu'on a vu des consuls triompher pour des victoires que leurs lieutenans avoient remportées pendant leur absence. C'est par une suite de cet usage, que les empereurs, sous les auspices desquels toutes les armées combattoient, triomphèrent seuls, ou du moins n'accordèrent que très-rarement le triomphe à leurs généraux.

étoit devenu odieux. Revêtu de la dignité de prince du sénat, et souvent consul, il étoit l'ame de cette compagnie, et possédoit toute son autorité. Comme censeur, il n'y avoit aucun citoyen qui ne lui fût soumis : il étoit aussi puissant sur la noblesse que sur le peuple; n'étoit gêné par aucune loi, et châtioit arbitrairement. Initié à tous les sacerdoces, il avoit l'intendance de la religion; et dépositaire de tout le pouvoir du peuple par son titre de tribun, sa personne étoit sacrée et inviolable. De là, il résultoit la puissance la plus étendue que jamais monarque ait possédée; et comme les Romains n'avoient pu agir autrefois que par le ministère de leurs magistrats, ils ne devoient désormais avoir de mouvement que par leurs empereurs.

Auguste répandit ses bienfaits sur les armées et sur le peuple, il ramena l'abondance, il fit de grandes fortunes à quelques particuliers, et en fit espérer à tous. La paix fut publiée, le temple de Janus fermé, et les citoyens, occupés des fêtes et des spectacles qu'on leur prodiguoit, ne se rappelèrent le souvenir de la république, qu'avec les idées de proscriptions, de massacres, de guerres civiles, de brigandages et de concussions. Un peuple heureux ne se demande point s'il est libre, ou si son bonheur durera; et les

Romains, bien loin de trembler en voyant la puissance sans bornes que possédoit Auguste, la regardèrent comme le principe de la sureté publique. Ce prince saisit avec adresse le moment où ses sujets comparoient leurs maux passés à la prospérité présente ; et en feignant de délibérer sérieusement s'il devoit conserver l'empire ou rétablir la république, il leur tendit un piége, fit regarder sa fortune sans jalousie, et cessa en quelque sorte d'être un usurpateur.

César eut l'audace puérile de dire que la républiqne ne subsistoit plus, et que sa volonté devoit servir de loi. Maître de tout, il avoit la foiblesse de vouloir que les Romains en fussent persuadés. La conduite d'Auguste me paroît bien plus habile. Comme si ses forces eussent succombé sous un poids que son ambition trouvoit léger, il ne se charge du gouvernement que pour dix ans. Il refuse la dictature que le peuple lui défère (1) ; et ne veut point être appelé du nom de seigneur (2). Il ne se conduit en appa-

---

(1) *Dictaturam magna vi offerente populo, genu nixus, dejecta ab humeris toga, nudo pectore, deprecatus est.* Suet. in vit. Aug.

(2) *Domini appellationem, ut maledictum et opprobrium, semper exhorruit.* Suet. in vit. Aug.

rence que par les conseils du sénat, lui renvoie les ambassadeurs de quelques rois et de quelques nations libres, et lui laisse l'administration des provinces du centre de l'empire. Il rend au peuple ses assemblées; feint de le consulter sur les lois qu'il veut porter, et lui permet d'élire ses magistrats. Affectant en un mot de ne paroître que le ministre des lois et de la république, il tâche de persuader à ses sujets qu'elles subsistent toujours. Il respecte les coutumes anciennes, et cache son pouvoir jusqu'à comparoître devant les juges en qualité de témoin, et ne dédaigne pas de plaider lui-même pour des accusés qu'il pouvoit absoudre par un seul mot.

César agit conséquemment au projet odieux qu'il avoit formé d'asservir sa patrie, lorsqu'il travaille à en multiplier les vices. Un usurpateur doit en effet tout avilir pour s'élever; mais pour se soutenir après son usurpation, il doit intéresser les hommes à son sort; et ce n'est jamais en les rendant méchans et méprisables qu'il y réussit. Pourquoi ne veut-il laisser aux Romains que les qualités nécessaires aux plus vils esclaves? C'étoit armer contre lui tout citoyen qui conservoit quelque sentiment de sa dignité. Pourquoi continuer à remplir le sénat d'hommes obscurs, étrangers et

déshonorés, et ne pas opposer des lois sages à la licence qu'avoient produit les guerres civiles ? C'étoit laisser subsister des désordres capables de le ruiner, puisqu'ils avoient ruiné la république dont il possédoit tout le pouvoir. Auguste affermit son empire, en redonnant de la dignité aux Romains; il invite plusieurs sénateurs à se faire eux-mêmes justice, et se bannir du sénat. Ces citoyens, décriés par leurs débauches, ruinés de dettes, et à qui César avoit coutume de dire qu'il n'y avoit qu'une guerre civile qui pût rétablir leur fortune, s'accoutumèrent peu à peu à leur situation, et finirent par l'aimer. Rome enfin donna des larmes à la mort d'Auguste; et d'un prince qui n'auroit jamais dû naître, on dit qu'il n'auroit jamais dû mourir.



LIVRE TROISIÈME.

On a vu des peuples libres perdre le privilége de se gouverner par eux-mêmes, et cependant ne pas éprouver les ravages du despotisme; c'est que la perte de leur liberté n'a pas été l'ouvrage d'une révolution subite et orageuse, mais de plusieurs siècles, pendant lesquels il y a eu entre le prince et ses sujets un balancement de puissance qui empêchoit que les esprits, en s'irritant, ne se portassent à des extrêmités fâcheuses. Il se faisoit, si je puis parler ainsi, un mélange des usages anciens et des usages nouveaux, et ils se tempéroient réciproquement. Quand une loi commençoit à être oubliée, les mœurs qu'elle avoit fait naître en tenoient encore la place. Comme le gouvernement s'altéroit d'une manière insensible, les sujets conservoient une certaine dignité qui les faisoit respecter, et le prince étoit suprême législateur sans pouvoir abuser de toute sa puissance. Il se trouvoit lié par les lois fondamentales de sa nation; il craignoit de choquer les usages anciens; ses sujets avoient des droits et des priviléges à lui opposer : en

un mot, il n'y eut point de tyran, quoiqu'il n'y eût plus de liberté.

Tel a été le sort de plusieurs nations; mais chez les Romains la liberté fut détruite par trois batailles sanglantes (1); et on passa si brusquement de l'anarchie sous la domination du vainqueur, que toutes les passions furent à la fois effarouchées; toutes les lois, tous les usages, et en même temps tous les préjugés renversés; et on ne put trouver dans les mœurs aucune barrière contre le despotisme. C'est un simple citoyen, qui, sans autre droit que la force et son audace, se rend le maître de ses égaux. Il devoit donc soulever contre lui tous les esprits; et pour échapper au châtiment qu'il mérite, il faut qu'il s'empare de toute l'autorité. Auguste fut forcé à ne laisser aux Romains qu'une image trompeuse de l'ancienne liberté. Si le sénat ou le peuple eût encore joui de quelque pouvoir réel, il s'en seroit servi pour dépouiller le prince des prérogatives qu'il affectoit. De nouvelles dissentions auroient troublé le repos public; et pour n'en être pas la victime, Auguste auroit enfin senti la nécessité de posséder une puissance sans bornes.

(1) Pharsale, Philippe, Actium.

Les

Les vertus et les vices d'un peuple sont, dans le moment qu'il éprouve une révolution, la mesure de la liberté ou de la servitude qu'il en doit attendre. C'est l'amour héroïque du bien public, le respect pour les lois, le mépris des richesses et la fierté de l'ame qui sont les fondemens du gouvernement libre. C'est l'indifférence pour le bien public, la crainte des lois qu'on hait, l'amour des richesses et la bassesse des sentimens, qui sont comme autant de chaînes qui garrottent un peuple, et le rendent esclave. Qu'on y réfléchisse, c'est du point différent où ces vertus et ces vices sont portés, que résultent les mœurs convenables à chaque espèce de gouvernement. Les vertus nobles, austères et rigides du républicain réduiroient le monarque à n'être qu'un simple magistrat; les vices bas et lâches de l'esclave le rendroient despotique.

Après ce que j'ai rapporté jusqu'ici de la corruption infâme de Rome, et de ses proscriptions qui avoient fait périr tout ce qu'il restoit d'honnêtes-gens dans la république, on jugera sans peine que les mœurs, loin de favoriser un reste de liberté, et de seconder la modération qu'affectoit Auguste, précipitoient au contraire les Romains au-devant du joug. Peu contens, en effet, que le

prince, ainsi que j'ai l'ai dit, eût réuni en sa personne le pouvoir de toutes les magistratures, ce qui supposoit au moins que, malgré sa vaste autorité, il étoit le ministre de la république, et devoit gouverner conformément aux lois, ils voulurent que son autorité lui fût propre, et qu'il ne la tînt point de ses magistratures. Il fut réglé que, dans le temps où Auguste ne seroit pas revêtu du consulat, il auroit toujours douze licteurs, et seroit assis entre deux consuls. On l'autorise à convoquer extraordinairement le sénat (1), et il lui est

---

(1) *Fœdusve, cum quibus volet, facere liceat, ita uti licuit D. Augusto, Tiberioque et Claudio. Utique, ei senatum habere, relationem facere, remittere senatus consulta per relationem discessionemque facere liceat; ita uti licuit D. Augusto, Tiberioque et Claudio. Utique, cum ex voluntate, autoritateve, jussu, mandatuve ejus, presenteve eo, senatus habebitur, omnium rerum jus perinde habeatur, servetur, ac si è lege senatus edictus esset habereturque. Utique, quæcumque ex usu reipublica, majestate divinarum, humanarum, publicarum, privatarumque rerum esse censebit, ei agere facere, jus protestasque sit, ita uti D. Augusto, Tiberioque et Claudio fuit. Utique quibus legibus, plebeive scitis scriptum fuit, ne D. Augustus, Tiberius et Claudius tenerentur; iis legibus plebisque scitis, imperator, Cæsar Vespasianus Augustus solutus sit.* C'est par un dé-

permis, sans avoir égard aux lois, de faire tout ce qu'il croira avantageux à la république, et convenable à la majesté des choses divines et humaines, publiques et particulières.

Peut-être que si Auguste avoit eu plusieurs successeurs dignes de lui, et qui, à son exemple, eussent compris que l'excès du pouvoir en prépare la ruine (1), il se seroit formé peu à peu dans l'empire des usages, des règles, des bienséances, qui, en établissant une confiance réciproque entre le prince et les sujets, auroient servi de frein aux passions. Mais plus on admire la sagesse avec laquelle Auguste se prescrivit des bornes dans l'administration d'une puissance, qui par elle-même n'en connoissoit point, moins on doit espérer de la retrouver dans ses successeurs. Croyons-en Marc-Aurèle, dont les vertus ont honoré le trône et l'humanité; il regardoit comme un prodige de pouvoir tout, et de ne vouloir

---

cret que le sénat revêtissoit les empereurs de la puissance impériale. De toutes ces pièces, qu'il seroit si curieux de connoître, il ne nous reste qu'un fragment de celle qui fut faite pour Vespasien; mais il suffit pour nous apprendre quelle étoit l'étendue et la nature du pouvoir d'Auguste et de ses successeurs.

(1) *Nec unquam satis fida potentia, ubi nimia est.* Tac. Hist. l. 2.

que le bien. Cependant, si les successeurs d'Auguste abusent de leur pouvoir, ils seront nécessairement des monstres qui effrayeront la nature. Ce despotisme rafiné et artificieux qui se déguise, qui craint de se montrer, qui flatte avant que d'accabler; ce despotisme, en un mot, qui ressemble à ces poisons lens, dont on sent les effets sans en pénétrer la cause, n'étoit point fait pour eux. Les proscriptions de Sylla et les cruautés du second triumvirat sont des modèles justifiés par les succès, et qui les préparent à se porter aux violences les plus ouvertes et les plus odieuses. Les Romains, quoique voluptueux, étoient cruels; et les maîtres d'un peuple qui aimoit le sang (1), passion heureusement inconnue aujourd'hui chez les nations civilisées, ne se lasseront jamais d'en répandre.

Tibère avoit assez de talens pour régner avec gloire, s'il eût hérité d'un trône occupé légitimement par ses pères; mais ne succédant qu'aux droits usurpés par Auguste, il se crut lui-même un usurpateur. Bien loin de remarquer que les Romains, accoutumés à obéir par une servitude de quarante ans, se disputoient

(1) Tout le monde connoît le goût effréné des Romains pour les spectacles de l'amphithéâtre.

à l'envi le détestable avantage de servir d'instrument à la tyrannie, il ne vit autour de lui qu'un peuple farouche qui avoit refusé le diadême à César, et contraint Auguste à paroître au sénat et en public, couvert d'une cuirasse ; il n'entendit que quelques voix qui osoient encore appeler Brutus et Cassius les derniers Romains, et il craignit de trouver des citoyens qui se crussent liés par le serment (1) que le premier Brutus avoit fait prêter de ne jamais souffrir de maître dans Rome. Tibère ne voyoit de tous côtés que des dangers ; et la timidité, avec laquelle il étoit né, devenant par là aussi forte que son ambition, il donna aux Romains le spectacle ridicule d'un ambitieux qui ne pouvoit se passer de la souveraineté, et qui n'osoit s'en emparer.

Il a déjà fait mourir Agrippa, petit-fils d'Auguste, comme un rival ; par des menées sourdes, il dispose de toutes les forces de l'état, et cependant il feint encore de refuser l'empire (2). « Auguste,

---

(1) *Omnium primum avidum novæ libertatis populum, ne post modum flecti precibus aut donis regiis posset, jurejurando adegit neminem Romæ passuros regnare.* Tit. Liv. l. 2.

(2) *Principatum quamvis neque occupare confestim, neque agere dubitasset, et statione mi-*

dit-il au sénat, étoit seul capable de le gouverner sans secours; et en travaillant sous ses yeux et sous ses ordres aux affaires de la république, je n'ai appris qu'à connoître ma foiblesse. Dans une ville aussi féconde que la nôtre en grands hommes, un seul citoyen ne doit point être chargé de toute l'administration publique, et j'attends d'apprendre du sénat quel département il me destine. » C'étoit la crainte de passer pour un tyran, et d'en subir le sort qui dictoit ce discours à Tibère; mais à peine l'a-t-il prononcé, que son ambition en est alarmée. Il craint de s'être compromis; il craint d'en avoir trop dit; il revient sur ses pas; mais en demandant l'empire, il ne s'exprime que d'une manière ambigue (1), captieuse, énigmatique; et cet homme, capable de faire périr le sénat, s'il ne l'eût deviné, n'accepte enfin le pouvoir absolu que pour un temps. Il se garde bien d'en fixer le terme à cinq ou à dix ans comme Auguste; il croiroit donner un titre contre

---

litum, hoc est, vi et specie dominationis assumpta, diu tamen recusavit impudentissimo animo. Suet. in vit. Tib.

(1) *Tiberio etiam in rebus quas non occuleret, seu natura, sive adsuetudine, suspensa semper et obscura verba : tunc verò, nitenti ut sensus suos penitus abderet, in incertum et ambiguum magis implicabantur.* Tacit. Ann. l. 1.

lui aux Romains. « Je ne consens, dit-il, à me charger de ce fardeau (1), que jusqu'au temps où vous jugerez vous-mêmes qu'il est juste d'accorder à ma vieillesse quelque repos. »

Tibère, toujours persuadé qu'il n'étoit pas assez puissant, et qu'il le paroissoit trop, fut en perpétuelle contradiction avec lui-même. Il ne parle que de la dignité de la république, flatte le sénat, et étale avec éloquence les devoirs d'un prince (2), tandis qu'il ne travaille secrètement qu'à tout opprimer. Fait-il quelque injustice qu'il croit nécessaire à l'agrandissement de son pouvoir ? C'est à la faveur de quelque loi qu'il détourne de son sens naturel. Il laisse aux consuls, aux préteurs et aux magistrats subal-

---

(1) *Tandem quasi coactus, et querens miseram et onerosam injungi sibi servitutem, recepit imperium : nec tamen aliter, quam ut depositurum se quandoque spem faceret. Ipsius verba sunt hæc : dum veniam ad id tempus, quo vobis æquum possit videri, dare vos aliquam senectuti meæ requiem.* Suet. in vit. Tib.

(2) *Dixi et nunc, et sæpè aliàs, Patres Conscripti, bonum et salutarem principem, quem vos tanta et tam libera potestate instruxistis, senatui servire debere, et universis civibus sæpè, ei plerùmque etiam singulis : neque id dixisse me pœnitet, et bonos, et æquos, et faventes vos habui dominos et adhuc habeo.* Suet. in vit. Tib.

ternes l'exercice de leurs fonctions; mais il s'indigne, s'ils ne sont pas des instrumens aveugles de sa volonté. Il craint également la vertu (1) et le vice dans les personnes qu'il destine aux emplois; et ne les trouvant jamais telles qu'il les désireroit, il ne leur permet pas quelquefois de prendre possession des charges qu'il leur a données.

Tibère, toujours déchiré par des passions opposées, se flatta de calmer ses alarmes en sacrifiant à sa sureté quelques hommes qui lui étoient suspects; mais ses craintes au contraire se multiplièrent. Plus il sentit qu'il devenoit odieux, moins son inquiétude sanguinaire connut de bornes; et Rome devint enfin le théâtre de toutes les horreurs où se peut abandonner le despotisme produit par la timidité. Croyant arrêter les progrès de la haine publique, il porta cette loi insensée qui défendoit aux parens des personnes condamnées à

(1) *Neque enim eminentes virtutes sectabatur, et rursùm vitia oderat. Ex optimis periculum sibi; à pessimis dedecus pubicum metuebat. Quâ hæsitatione postremo eo provectus est, ut mandaverit quibusdam provincias quos egredi urbe non erat passurus.* Tac. Ann. l. 1. *Libertatem metuebat, adulationem oderat.* L. 2. *Illum qui libertatem publicam nosset, tam projectæ servientium patientiæ tædebat.* L. 2.

mort de les pleurer. Pour tenir les hommes attachés à la vertu, la morale leur interdit souvent des actions en elles-mêmes indifférentes, mais qui les prépareroit au vice; la politique de Tibère abusa de ces principes de prévoyance; il crut rendre sa personne plus sacrée en faisant révérer ses images mêmes et celles de son prédécesseur. On punit de mort deux citoyens, dont l'un, en vendant ses jardins, avoit aussi vendu la statue d'Auguste qui y étoit placée; le crime de l'autre fut d'avoir battu un esclave qui avoit par hasard sur lui une monnoie où étoit gravée la tête de Tibère. Ce prince fit un crime capital à un poëte d'avoir maltraité Agamemnon dans une tragédie, tant il vouloit sans doute qu'on respectât la qualité de prince, ou craignoit qu'on ne s'accoutumât par degrés à le mépriser lui-même.

La république avoit une loi de lèze-majesté contre ceux qui auroient trahi ses armées, excité des séditions, ou avili le nom romain par une administration infidèle. Dans ces temps heureux, dit Tacite, on ne punissoit que les actions et non pas les paroles; mais la satyre, qui n'est jamais odieuse chez un peuple vertueux, et qui sert souvent de barrière contre les mauvaises mœurs, ayant paru intolérable à des hommes

corrompus qui ne vouloient point être troublés dans la jouissance de leurs vices ; Auguste, plus intéressé que tout autre à la proscrire, mit les libelles au nombre des crimes compris dans la loi de lèze-majesté. Tibère, enhardi par cet exemple, étendit le sens de cette loi terrible ; et tout ce qui le choqua devint crime de lèze-majesté. Rien ne fut innocent aux yeux de ce tyran, entouré de délateurs qui flattoient ses soupçons. Ces misérables, favorisés, protégés, et enrichis par la part qu'ils obtenoient dans la confiscation des biens des accusés, firent envier leur sort à force de se faire craindre. Ils cessèrent en quelque sorte d'être infâmes ; et plus leur nombre se multiplia, plus il fallut trouver de coupables. Les paroles les plus innocentes devinrent des crimes ; on voulut pénétrer jusque dans le fond des pensées, et le citoyen ne fut point sûr de n'être pas criminel, qu'oiqu'il n'eût ni agi ni parlé.

Caligula monta sur le trône, et ce serpent, pour me servir des expressions de Tibère (1), qui devoit dévorer les Romains, et être un phaëton pour le monde

---

(1) *Aliquoties prædicabat* (Tiberius) *exitio suo omniumque Caïum vivere : et se natricem, serpentis id genus, populo romano, phaetontem orbi terrarum educere.* Suet. in vit. Cal.

entier, poursuivit l'innocence sans faire semblant de la respecter, comme son prédécesseur qui la calomnioit avant de l'opprimer. Il souhaitoit que le peuple romain n'eût qu'une tête pour l'abattre d'un seul coup d'épée, et que son règne fût signalé par quelque calamité publique : n'en étoit-ce pas une assez grande que le monde fût gouverné par cette bête féroce ? Cet insensé prétendoit avoir un commerce de galanterie avec la lune ; et se croyant tour à tour Jupiter, Junon, Diane ou Vénus, il se fit prêtre de lui-même, et se sacrifioit tous les jours les plus rares animaux. On vit paroître un nouveau crime d'état, ce fut d'être riche ; on enleva aux citoyens toutes leurs richesses ; mais la violence n'étant plus enfin d'un assez grand rapport, Caligula fit de son palais un lieu de prostitution, et vendit à la canaille de Rome de jeunes filles et de jeunes garçons de la naissance la plus distinguée.

Je passe rapidement sur ces règnes abominables. Claudius monta sur le trône : ce n'étoit qu'un homme ébauché, disoit Antonia ; jamais prince ne fut plus méprisable ; le sang coula, il fallut servir Messaline et punir les infidélités, l'impuissance ou le mépris de ses amans. Esclave plutôt qu'époux de l'ambitieuse Agrippine, il devint tyran par foiblesse,

et parce qu'elle en avoit tous les vices; ou pour mieux m'exprimer, cette princesse et les affranchis qui la dominoient se servirent de sa main et de sa puissance pour contenter leurs passions.

Rome respira pendant les premières années du règne de Néron. Ce prince prit Auguste pour modèle; il est clément, libéral, populaire; il respecte les lois, il connoît qu'il est fait pour travailler au bonheur des Romains. Mais bientôt il est corrompu par les flatteries de ses courtisans: ces hommes pervers qui ne sont rien, si leur maître n'est vicieux, enhardissent Néron au crime; ils lui montrent l'exemple contagieux de ses prédécesseurs; et en commençant à être méchant, il ne juge déjà de l'étendue de sa puissance que par l'énormité des attentats qu'il médite. Tout fut dégradé: Caligula n'avoit que projeté de faire son cheval consul, et Néron fit ses chevaux sénateurs (1). Les consulaires servoient le premier en habit d'esclaves, mais cette ignominie étoit renfermée dans les murs du palais. Néron au contraire les immole

(1) Néron faisoit promener dans les rues de Rome ses chevaux couverts d'une robe de sénateur. Il arriva de là que le peuple ne regarda plus ce vêtement auguste, que comme un caparaçon de cheval.

à la risée publique, en les obligeant de faire avec lui sur le théâtre ou dans le cirque un métier déshonorant parmi les Romains. « Quelle indignité, s'écrie Dion Cassius, que le maître du monde, des sénateurs et leurs femmes ne soient que de vils histrions! Les étrangers étonnés, continue-t-il, se montroient au doigt les descendans des grands hommes qui les avoient vaincus. Voilà le petit-fils de Paul Emile, disoit le Macédonien; et le Grec ne lui répondoit qu'en montrant un fils de Mummius. Tandis que le Silicien siffloit un Claudius, et l'Epirote un Appius; les Asiatiques, les Espagnols et les Carthaginois se croyoient vengés de leur défaite, en voyant un Lucius, un Publius, un Scipion réduits à jouer les rôles de quelques misérables farceurs. »

Tous ces empereurs furent cruels; mais il y a cependant différentes nuances dans ce point principal de leur caractère, et je dois les faire remarquer; la cruauté de Tibère, à force de paroître mystérieuse et réfléchie, avoit quelque chose de politique; celle de Caligula partoit plus d'un cœur qui aime à se repaître de sang. Tous deux font frémir, celui-ci par sa hardiesse à assassiner, l'autre par l'adresse avec laquelle il cherchoit à déguiser ses noirceurs. Néron, cruel comme Caligula par tempérament,

et par réflexion comme Tibère, avoit réduit sa fureur en art et en principes; tandis que Claudius, entraîné par l'exemple, et méchant par les vices d'autrui, avoit répandu le sang dont il ne connoissoit pas le prix.

Il n'est pas possible de tracer un tableau de la situation malheureuse où se trouvoit l'empire. Toutes les richesses étoient devenues le butin des délateurs, des pantomimes et des courtisanes. Le titre de citoyen romain étoit méprisable, parce qu'il n'étoit plus porté que par des affranchis ou des fils d'affranchis; et que les provinces, selon l'expression de Dion, avoient acheté le droit de bourgeoisie romaine pour un test de pot-cassé. Le peuple de Rome étoit une populace effrénée, accablée de besoins, qui ne subsistoit que par les bienfaits, c'est-à-dire, par les crimes des empereurs (1),

(1) Dans le temps de la république, le peuple croyoit que les arts ne devoient occuperr que des esclaves. En perdant sa liberté, il conserva cette manière de penser, parce que les citoyens qui aspiroient à la tyrannie, lui faisant de grandes libéralités pour l'attacher à leurs intérêts, il ne sentit ni sa misère, ni la nécessité de travailler. Les empereurs suivirent cet usage, et ils employèrent une partie de leurs rapines à lui donner des spectacles et des gratifications.

et qui trouvoit tout juste, pourvu qu'on respectât sa paresse, qu'on lui donnât du pain, et qu'on lui prodiguât les fêtes et les spectacles. Le sénat étoit rempli de barbares et d'hommes à peine sortis de l'esclavage, qui portoient encore sur leurs épaules les cicatrices des coups de fouet qu'ils avoient reçus de leurs maîtres. Les empereurs ne voyant personne qui ne fût plus digne qu'eux de régner, craignirent tous leurs sujets comme autant de compétiteurs à l'empire; et les punirent, s'ils furent assez audacieux pour laisser voir quelque vertu, ou quelque talent. Les emplois, les magistratures, les commandemens devinrent autant de piéges dans lesquels il fallut perdre ou son honneur ou sa vie. Le sort malheureux de Germanicus apprit à tout ce qui auroit voulu être honnête homme, que le plus grand crime étoit de faire trop bien son devoir. Les magistrats le négligèrent par politique. Les généraux, pour ménager la jalousie et la timidité des empereurs, se hâtèrent de corrompre eux-mêmes la discipline militaire, et les rassurèrent en faisant voir qu'ils n'avoient aucune autorité sur les soldats.

On est peut-être déjà surpris que l'empire, en proie à tous les vices que produit le despotisme le plus intolérable, et qui portoit par conséquent en lui-même mille

causes de destruction, ne se précipite pas aussi promptement vers sa ruine que plusieurs états moins corrompus, dont l'histoire nous a appris les malheurs. Mais il faut faire attention que Rome reprit en quelque sorte toute sa grandeur sous le règne d'Auguste. Ce prince pacifia l'Espagne et les Gaules, et soumit la Pannonie et l'Illyrie. Il dompta l'inquiétude des peuples des Alpes, força les Daces à ne plus faire d'incursions sur les terres de l'empire, et porta ses armes jusqu'à l'Elbe. Les Parthes oublièrent leur haine contre les Romains, et leur donnèrent même des marques de crainte et de respect. Les Indiens et les Scythes, peuples dont le nom étoit à peine connu à Rome, y vinrent demander l'amitié d'Auguste. Les Germains, moins terribles qu'ils ne le furent dans la suite, n'étoient point encore poussés sur les provinces romaines par les peuples du Nord, qui tombèrent dans la Germanie. En un mot, les premiers successeurs d'Auguste, profitant de la réputation de sagesse (1) et de désinté-

(1) *Nec ulli genti sine justis et necessariis causis bellum intulit* (Augustus) *tantumque abfuit à cupiditate quoquo modo imperium vel bellicam gloriam augendi, ut quorumdam Barbarorum principes in æde Martis ultoris jurare coegerit, mansuros se in fide ac pace quam peterent. A quibusdam verò novum obsidum genus,*

ressement que ce prince avoit acquise aux Romains, n'avoient à redouter aucun ennemi étranger.

A l'égard des maux domestiques qui devoient perdre l'empire, il faut descendre dans quelques détails plus particuliers pour comprendre comment au lieu de se diviser en plusieurs parties indépendantes, il ne continuoit à ne former qu'un seul corps. Rome ayant pris de chaque peuple qu'elle avoit vaincu le vice qui le distinguoit, étoit devenue une école dangereuse où toutes les provinces étoient allées perdre les mœurs. C'est ainsi que les vices des Asiatiques et des Africains avoient corrompu les Gaules, l'Espagne et tous les pays qui se seroient surement affranchis de la domination romaine, si on n'eût amolli leur courage par les voluptés. Le même despotisme, dont les empereurs accabloient l'Italie, leurs officiers l'exerçoient dans les provinces. Elles étoient au pillage (1), et il ne leur restoit d'autre

---

fœminas exigere tentaverit; quod negligere Marium pignora sentiebat. Suet. in vit. Aug. *Adderatque consilium coercendi intra terminos imperii.* Tac. Ann. l. 1.

(1) Tous les historiens anciens sont pleins des vexations que les officiers des empereurs faisoient dans les provinces, d'où ils rapportoient des fortunes immenses. Dion Cassius parle d'un certain Licinius, affranchi de César, et

passion qu'une crainte abrutissante, parce que leurs maux étoient portés à cet excès qui ne permet pas même de se livrer au désespoir. Dans cette situation, elles n'auroient pu secouer le joug et se démembrer de l'empire, qu'avec le secours des généraux qui y commandoient, et qui auroient voulu s'y former un état; mais ce projet ne devoit pas se présenter à l'esprit de ces officiers. Outre que la plûpart étoient des esclaves aussi lâches que le maître qui les employoit, et qu'une avarice sordide étoit leur seule passion, la manière de penser de leurs armées s'y opposoit.

Quoique les soldats en effet regrettassent le temps des guerres civiles, où ils s'étoient enrichis des dépouilles des citoyens, qu'ils ne pussent souffrir de n'être employés contre les étrangers, qu'à des entreprises qui ne leur valoient aucun butin, et qu'ils eussent voulu avoir à leur tête un Sylla, un Marius, un César, un usurpateur, en un mot, qui fût obligé

---

gouverneur des Gaules sous le rège d'Auguste, qui imagina de partager l'année en quatorze mois au lieu de douze, parce que les Gaulois payoient un certain tribut par mois. C'étoit une maxime de la politique de ce temps-là qu'un peuple henreux est indocile, et que pour tenir la multitude dans la soumission, il falloit l'appauvrir.

d'acheter leurs bras, et non pas obéir à un prince qui jouissoit voluptueusement de sa fortune; ils conservoient quelque reste de l'ancien esprit de la république, parce que le despotisme ne s'étoit point étendu jusque sur eux, et qu'on les ménageoit. Les légions pensoient ne rien devoir aux empereurs, mais elles se croyoient destinées à conserver l'empire. Qu'on leur eût proposé de marcher à Rome pour détrôner Tibère, Caligula, Claudius ou Néron, on n'eût trouvé que des hommes empressés à obéir; mais elles auroient regardé et puni comme un traître, un général qui auroit voulu s'emparer de quelque province; et la même armée qui offrit l'empire à Germanicus, n'auroit pas consenti à le ruiner par des démembremens.

En parlant de ce qui concourut à tenir unies toutes les parties de l'empire, j'ai développé, si je ne me trompe, un vice nouveau dans sa constitution; et ce vice, c'est l'esprit de brigandage joint à l'indépendance dont les légions se flattoient, et à l'orgueil qui leur persuadoit qu'elles étoient en droit de disposer de la dignité impériale (1), puisque la fortune de l'em-

(1) *Multa seditionis ora vocesque; suâ in manu sitam rem romanam, suis victoriis augeri rempublicam, in suum cognomentum adscisci*

pire étoit entre leurs mains; le premier exemple de la révolte des armées contre des empereurs détestés et méprisés, devoit être contagieux, et tous les généraux ne devoient pas avoir la modération de Germanicus et de Blesus (1): Il falloit donc s'attendre à voir allumer de toutes parts des guerres cruelles, qui, sans rien changer à la tyrannie des empereurs, exposeroient encore les citoyens à celles des légions altérées de sang et de butin.

Tibère, instruit par la sédition des soldats de l'esprit dont ils étoient animés, leur laissa voir sa crainte, les caressa, les flatta, tandis qu'il ne devoit travailler qu'à les rendre dociles en leur imposant le joug que portoit le reste de l'empire. Je sais combien une pareille entreprise étoit difficile; mais Tibère ne devoit-il pas au moins tenter de prendre quelques mesures pour prévenir les maux dont lui et ses successeurs étoient menacés. Au lieu de ne faire qu'une armée de toutes les milices qui étoient sur une même fron-

---

imperatores..... fuere etiam qui legatam à divo Augusto pecuniam reposcerent, faustis in Germanicum omnibus, et si vellet imperium promptos ostentavere. Tac. Ann. l. 1.

(1) Voyez dans Tacite comment ces généraux se comportèrent pour appaiser la révolte de leurs armées, tandis qu'ils pouvoient en profiter pour usurper l'empire.

tière, il auroit dû les partager en deux ou trois corps indépendans, dont chacun auroit eu son général, et même des priviléges particuliers qui les auroient rendus jaloux et ennemis les uns des autres. Les armées, retenues ainsi par la crainte qu'elles se seroient réciproquement inspirée, auroient appris peu à peu à obéir. Il eût été impossible que deux ou trois généraux, entre lesquels il étoit aisé d'établir une rivalité constante, eussent conspiré au même dessein. Si l'un d'eux n'eût écouté que son ambition, et eût voulu usurper l'empire, il auroit d'abord trouvé dans sa province même des ennemis à combattre. L'empereur, en voyant de loin l'orage se former, auroit eu le temps de songer à sa sureté, de fortifier les armées attachées à son service, ou de faire passer en Italie une partie des forces de quelque autre province.

Tacite rapporte que sous le règne de Tibère, Sévérus Cecinna proposa au sénat de faire une loi, par laquelle il fut ordonné aux généraux et aux gouverneurs de province de laisser leur femme à Rome. « Elles portent avec elles, disoit-il, ce luxe, cette mollesse, cette avarice qui les rendent si dangereuses parmi nous ; mais ces passions, plus libres dans les provinces que sous nos yeux, y énervent également la discipline

militaire et le gouvernement civil. Chaque femme y fait un trafic honteux de la puissance de son mari, et du crédit qu'elle a sur son esprit; après avoir vendu les emplois, elle vend encore des dispenses d'en remplir les fonctions. »

Bien loin de rejeter un projet pareil, Tibère auroit dû ajouter à la loi de Cecinna, qu'un général d'armée ne seroit même jamais suivi de ses enfans. Sa famille auroit été à Rome un ôtage de sa fidélité. La gloire des armes et les commandemens n'auroient pas été héréditaires; les fils ensevelis dans l'obscurité et les débauches de Rome auroient servi de contre-poids à la réputation du père. La noblesse eût été dégradée; il n'y eût plus eu dans l'empire d'autre distinction que la faveur du prince; et les capitaines, élevés au commandement par la fortune, auroient moins songé à s'élever plus haut.

Je n'ose entrer dans les détails de cette monstrueuse politique, si connue aujourd'hui chez les puissances d'Asie, et qui étoit nécessaire à des hommes aussi incapables que Tibère et ses successeurs de gouverner avec quelque apparence de justice et de modération; l'art dont ils avoient besoin est odieux; et je souillerois mes écrits, si j'en développois les principes.

Tibère négligea par timidité d'affermir

la fortune des empereurs; et Caligula et Claudius, n'étant que des monstres aussi stupides que furieux, crurent assez pourvoir à leur sureté, s'ils écrasoient tout ce qui les approchoit. Ni l'un ni l'autre n'éprouva le sort de Néron, les armées obéirent; et il est surprenant que Caïus Julius Vindex ait cru le premier devoir venger le genre humain opprimé.

Cet illustre Gaulois gémissoit depuis long-temps des maux de sa patrie. Brave, fier, entreprenant, il rassembla tout ce que les Gaules avoient encore d'honnêtes gens, et leur proposa la perte de Néron. « Mes compagnons, leur dit-il, ce monstre a pillé toute la terre dont il est le tyran. La plus grande partie du sénat romain a péri par ses ordres, et il a fait mourir sa mère après s'être souillé d'un inceste avec elle. Je ne vous parlerai pas des meurtres, des concussions et des rapines de Néron; qui pourroit compter ses attentats? Mais j'en suis témoin moi-même, et vous devez le croire; j'ai vu cet homme (si on peut donner ce nom à la femme de Pythagore) j'ai vu cet homme infâme en habit d'histrion, chanter des vers sur le théâtre, faire le rôle d'un esclave et d'une courtisane, être chargé de fers, devenir enceinte et accoucher. Il a fait tout ce que les fables nous racontent de plus épouvantable. Qui

de vous donnera les noms de César et d'Auguste à ce Thyeste, à cet Œdipe, à cet Alcméon, à cet Oreste? Sortez de votre assoupissement, mes compagnons; par votre patience à souffrir les crimes de Néron, vous deviendrez enfin ses complices; ayez pitié de vous-mêmes. Rome attend que vous la secouriez; justifiez la sagesse des dieux en délivrant toute la terre de l'esclavage. »

Vindex donna l'empire à Galba, et cet homme foible, irrésolu et mou dans sa conduite, quoiqu'il se fût acquis assez de réputation dans le commandement des armées, fit voir combien la fortune des empereurs étoit mal affermie; il eût manqué la sienne, s'il eût été possible de n'être pas heureux en attaquant Néron (1). Dès qu'il n'est plus soutenu par les conseils et le courage de Vindex,

(1) Néron ne fit aucune attention aux nouvelles qui lui apprirent la révolte de son armée; il se contenta de mettre à prix la tête de Vindex. Il assembla dans ces circonstances le sénat, et ne lui fit part que d'une découverte qu'il avoit faite, et qui devoit faire rendre à l'hydraule des sons plus forts et plus harmonieux. Voyant ensuite que les légions de Germanie se joignoient à celles des Gaules, il désespéra de conserver l'empire, et médita, dit-on, de se retirer en Egypte, espérant d'y gagner sa vie, en montrant à jouer de la lyre.

qui

qui malheureusement avoit été tué dans le commandement de son entreprise, il ne sait prendre aucun parti. Il faut que les Romains l'encouragent eux-mêmes à consommer sa révolte, et l'appellent à leur secours. Il n'ose poursuivre sa marche et s'approcher de Rome, que quand il apprend que le sénat, plus courageux que lui, a condamné le tyran à mort, et que Néron fugitif est abandonné de tout le monde.

Galba fut dans l'empire ce que Sylla avoit été dans la république; celui-ci fit connoître aux Romains qu'ils n'étoient plus dignes d'être libres, et donna le premier exemple de la tyrannie. L'autre donna le premier exemple de la révolte et de la chûte d'un empereur; et en montant sans droit sur le trône, il avertit toute la terre qu'il ne falloit qu'oser l'imiter. Il rendit plus vif dans les armées le goût qu'elles avoient pour la guerre civile, et dévoila un secret funeste aux Romains, en leur apprenant qu'un empereur pouvoit être proclamé hors de Rome (1), et sans le consentement du sénat.

Quoique moins affermi sur le trône qu'aucun de ses prédécesseurs, Galba ne

(1) *Evulgato imperii arcano, posse principem alibi quam Romæ fieri.* Tac. Hist. l. 1.

prit aucune précaution pour sa sureté. Il se livra au contraire à trois hommes obscurs que les Romains appeloient ses pédagogues, et qui tous trois, le gouvernant tour à tour avec des vices différens, firent voir le prince dans le passage continuel d'un vice à un autre. Méprisé des citoyens, il se rendit odieux aux soldats par son avarice. Depuis qu'ils avoient fait un empereur, ils exigeoient des ménagemens extrêmes; et ils firent un crime à Galba d'une certaine dignité dans le commandement, dont il avoit contracté l'habitude à la tête des légions d'Espagne.

Othon, prodigue, avare, ambitieux, adroit, capable de tout entreprendre quand il ne falloit que des crimes pour réussir, voulut régner. Il gagna par les flatteries les plus basses la garde prétorienne, et se fit proclamer empereur; mais le moment de son élévation fut presque celui de sa chûte. Dès que Vitellius apprit la mort de Galba, il demanda l'empire à l'armée qu'il commandoit en Germanie. Othon, voyant approcher son ennemi, eut recours au sénat, et tenta en quelque sorte de s'en faire un protecteur; mais que pouvoit ce corps dans l'avilissement où il étoit tombé?

Vitellius étoit d'une naissance honteuse ou du moins obscure. Vendu par son

père, le plus insigne flatteur de Rome, pour servir aux plaisirs d'un prince dont il attendoit sa fortune, c'est dans la cour de Caprée qu'il se façonna à cette scélératesse qui devoit lui mériter la confiance et le mépris de Caligula et de Néron. Son élévation fit soulever les légions qui étoient à Moesie et en Pannonie; et Vespasien, qui commandoit dans la Judée, fut salué empereur. Vitellius ne fit pas acheter chèrement l'empire. La débauche qui l'avoit abruti lui fit voir sa ruine avec stupidité; il ne sut point, à l'exemple d'Othon, sortir pour un moment de son ivresse, et cachant son désespoir sous une apparence de courage et de fermeté, laisser douter à la postérité s'il n'étoit point mort en grand homme.

Tant de révolutions consécutives, toujours heureuses, et dans lesquelles les légions avoient toujours disposé à leur gré de l'empire, assurèrent en quelque sorte aux soldats le droit qu'ils croyoient déjà avoir de faire des empereurs. Ils disoient, en faveur de leur prétention, que la dignité d'empereur étoit purement militaire; et que dans le temps de la république, les armées de leur propre mouvement la conféroient ou la refusoient à leurs généraux. Ils se rappeloient qu'après la mort de Caligula quelques gardes des cohortes prétoriennes qui étoient

entrées dans le palais pour piller, rencontrèrent Claudius, et le saluèrent empereur, tandis que les sénateurs étoient inutilement assemblés pour établir une nouvelle forme de gouvernement. Néron leur fournissoit un titre encore plus fort; il s'étoit fait proclamer par les troupes avant que de se rendre au sénat (1); et quand Galba avoit voulu s'associer Pison, ce ne fut ni aux magistrats ni aux sénateurs qu'il eut recours; il se transporta dans le camp des gardes prétoriennes pour faire autoriser son décret.

Dans un état où depuis long-temps on ne connoissoit point d'autre droit que celui de la force, et où le pouvoir arbitraire n'avoit fait de tous les citoyens que des esclaves timides, toutes les entreprises des armées devoient paroître légitimes, et rien ne pouvoit leur résister. Les gens de guerre auroient commencé à gouverner tyranniquement, dès qu'ils eurent disposé de l'empire en faveur de quelques-uns de leurs généraux, si la sagesse de Vespasien et de ses successeurs n'eût mis un frein à ce désordre naissant. Vespasien ne répandit point de sang; il

(1) *Sententiam militum secuta patrum consulta.* Tac. Ann. l. 12. *Inde raptim adpellatis militibus ad curiam delatus est.* Suet. in vit. Ner.

s'appliqua à réparer par son économie les maux qu'avoient causé les profusions et les rapines de ses prédécesseurs ; il corrigea plusieurs abus, respecta le sénat, fit revivre les lois anéanties ; et par sa vigilance et son adresse contint les armées dans le devoir. Titus son fils chassa de Rome tous les délateurs ; il ne suffit plus d'être calomnié pour être traité en coupable. Un prince qui croyoit avoir perdu les journées où il n'avoit pas fait quelque heureux, ne crut point qu'on pût se rendre criminel de lèze-majesté. Plein de respect pour ses sujets, ses vertus et le bonheur public firent sa sureté ; les légions furent dociles, parce qu'une révolte les eût rendu odieuses.

L'empire commençoit à être heureux, et Domitien le replongea dans toutes les horreurs qu'il avoit éprouvées sous Néron. On vit renaître les proscriptions, les délateurs, les concussions et les crimes de lèze-majesté. On ne put avoir la réputation de philosophe sans périr. On punit de mort une femme pour s'être déshabillée devant la statue de l'empereur. Nouveau genre de tyrannie ! Domitien, entouré d'astrologues, faisoit tirer l'horoscope de tous les grands de l'empire ; et ces charlatans ne leur sauvoient la vie, qu'en leur prédisant des humiliations et des calamités.

Ce monstre se seroit vu enfin enlever l'empire par la révolte des armées, quoiqu'en augmentant leur paye il partageât avec elles le fruit de ses violences, si ses domestiques, las de le craindre malgré les bienfaits qu'ils en reçoivent, n'en eussent purgé la terre. Nerva, qui lui succéda, gouverna avec une extrême modération; il savoit qu'un peuple libre fait la grandeur d'un prince qui s'en fait aimer. Il invita chaque citoyen à aller reprendre dans le palais ce que Domitien lui avoit volé. Il diminua le nombre des fêtes, des spectacles et des dépenses inutiles. Il ne souffrit point que la flatterie lui élevât de statue ni d'arc de triomphe; et il avoit raison de dire qu'il ne craindroit point d'abdiquer l'empire, et de rendre compte comme simple citoyen de la conduite qu'il avoit tenue comme empereur. Mais ce qui met le comble à l'éloge de Nerva, c'est qu'il adopta Trajan, prince qui doit servir de modèle à tous les rois, et tel que la providence le donne à un peuple quand elle veut le rendre heureux. Il unissoit tous les talens de l'homme d'état et du grand capitaine aux vertus du philosophe. Il se fit respecter et aimer des armées, il les occupa par des entreprises importantes; et au bruit de leurs victoires on auroit dit que les Romains se trouvoient transportés au temps des

Scipions et des Emile. Adrien profita du bon ordre que Trajan avoit établi dans les affaires ; et quoiqu'il abandonnât les conquêtes de son prédécesseur, et qu'on lui ait reproché la mort de quelques personnes considérables, son règne fut tranquille et florissant. Brave, libéral, prudent, il parcourt sans cesse les provinces de l'empire, et est présent par-tout où sa présence est utile. Il bâtit de nouvelles villes, ou répare les anciennes, met les frontières à couvert des incursions des Barbares, oblige les gouverneurs de province à réparer leurs injustices, veille à la discipline, la conserve, la fait aimer, et contient les généraux dans le devoir. Antonin, qu'il avoit adopté, fut le père de ses sujets, et méritoit d'avoir pour successeur Marc-Aurèle, qui dans le calme des passions que lui avoit procuré la philosophie stoïcienne, ne connut d'autre bonheur que le bonheur public. Nerva, Trajan, Antonin et Marc-Aurèle étoient persuadés que les lois sont au-dessus du prince, et que, qui ne sait pas leur obéir, est indigne de gouverner des hommes. Ne se proposant d'autre objet que celui même qui a formé les sociétés, ils ne se regardoient (pour me servir de l'expression de l'un d'eux) que comme les hommes d'affaires de la république. « Je vous donne cette épée, disoit Marc-Aurèle au

chef du prétoire, pour me défendre tant que je m'acquitterai fidèlement de mon devoir; mais elle doit servir à me punir, si j'oublie que ma fonction est de faire le bonheur des Romains. » On voit dans Dion que le même prince étant prêt de partir de Rome pour porter la guerre en Scythie, demanda permission au sénat de prendre de l'argent dans l'épargne : « car, disoit-il, tant s'en faut que rien m'appartienne en propre, que la maison même que j'habite est à vous. »

Ce que ces princes faisoient par principe d'équité, des ambitieux ou des hommes timides auroient dû le faire par politique. Pour étouffer l'esprit d'indépendance et de révolte répandu dans les armées, il falloit redonner au sénat cette majesté imposante qui l'avoit autrefois rendu l'ame de la république, et intéresser le peuple par sa propre liberté à respecter les lois, et à conserver les droits du chef de l'empire (1). La fortune des empereurs auroit eu alors un double rempart. Une révolte contre eux seroit devenue un attentat contre tous les Ro-

(1) *Nunc demum redit animus, et quamquam primo statim beatissimi sæculi ortu Nerva Cæsar res olim dissociabiles miscuerit, principatum ac libertatem, augeatque quotidie facilitatem imperii Nerva Trajanus.* Taç. in vit. Agric.

mains, et le prince auroit tenu dans ses mains toutes les forces des citoyens pour défendre sa dignité.

Après la mort de Trajan, qui ne s'étoit point désigné de successeur, les Romains recueillirent encore le fruit de sa sagesse; et la modération que les armées firent voir, fut l'ouvrage de la sienne. Elles n'entreprirent rien contre l'autorité publique; et le sénat, que le prince leur avoit appris à respecter, élut librement un empereur. Ce succès augmenta sa confiance; il crut pouvoir montrer impunément quelque vertu; il parla avec exécration de la tyrannie; et cette compagnie, qui avoit adoré Caligula et Néron comme des dieux, refusa d'abord l'apothéose à Adrien, et ne consentit à lui en accorder les honneurs qu'après avoir résisté plusieurs fois aux sollicitations d'Antonin.

Il s'en falloit bien cependant que le sénat reparût avec la même dignité qu'il avoit conservée sous Auguste. L'habitude de ramper étoit prise; et son courage ne partant point d'un sentiment intérieur et vif pour le bien, ne paroissoit, si je puis m'exprimer ainsi, qu'une qualité d'emprunt. Les Antonins, à l'exemple de Nerva et de Trajan, avoient beau encourager les sénateurs à être libres et oser se faire respecter, il étoit impossi-

ble de soutenir pendant long-temps dans un certain degré d'élévation (1), des ames avilies par le despotisme des prédécesseurs de Vespasien. A peine le sénat avoit-il commencé quelque action généreuse, que, fatigué par l'effort qu'il avoit fait, il retomboit dans une sorte d'anéantissement qui lui paroissoit doux, parce qu'il y étoit accoutumé, et qu'il n'en pouvoit sortir que par la pratique des vertus qui lui étoient les plus étrangères.

Les esprits n'ayant plus cette vigueur qui fait saisir et conserver avec force les impressions qu'on leur donne, les Romains sans caractère devoient cesser d'être heureux dès qu'ils cesseroient d'être gouvernés par des philosophes. Par quel moyen Trajan et Marc-Aurèle auroient-ils pu donner quelque consistance aux affaires de l'empire ? Ils auroient inutilement porté les lois les plus solennelles pour fixer les prérogatives du sénat, et établir en un mot une telle forme de gouvernement, qu'un empereur, loin

(1) *Naturâ infirmitatis humanæ, tardiora sunt remedia quam mala, et ut corpora lente augescunt, cito extinguuntur. Sic ingenia studiaque oppresseris facilius, quam revocaveris. Subit quippe etiam ipsius inertiæ dulcedo : et invisa primo desidia postremo amatur.* Tacit. in vit. Agric.

d'être tenté d'abuser de sa puissance, fût toujours retenu dans son devoir : leurs lois n'auroient pas produit un effet plus salutaire que leurs exemples. Marc-Aurèle sentit cette vérité ; et jugeant par la lâcheté des Romains des vices qu'auroient ses successeurs, et du pouvoir qu'acquerroient les armées, ce fut aux légions et non au sénat, qu'il recommanda en mourant son fils et sa fortune.

Commode eut tous les vices, parce qu'il prit tous ceux de ses favoris ; et les sénateurs ne furent que des esclaves sous ce nouveau Néron. Il n'eut d'autre art pour se soutenir pendant près de treize ans, que d'augmenter les privilèges des troupes, et de les enrichir des dépouilles de l'empire. Mais ce qui fit son salut devoit faire la perte de ses successeurs. Les soldats sentirent mieux que jamais combien ils étoient puissans, et de quel intérêt il étoit pour un prince de les ménager. Accoutumés aux profusions de Commode, s'étant faits de nouveaux besoins, et n'étant retenus par aucune crainte, il étoit naturel qu'ils vendissent l'empire après sa mort. Pertinax le mérita par ses libéralités ; mais il voulut être un empereur plutôt qu'un chef de brigands, et il fut massacré par sa garde, après trois mois de règne.

L'empire fut alors mis à l'encan. « Sul-

pitianus, disoient les soldats du prétoire à Didius Julien, nous offre tant ; que voulez-vous y ajouter ? Allant ensuite à Sulpitianus ; Julien, lui disoient-ils, est plus libéral que vous ; voilà la somme qu'il nous présente ; de combien prétendez-vous enchérir sur lui ? La couronne impériale appartiendra au plus offrant et dernier enchérisseur. » C'est ainsi que Julien parvint à l'empire ; et le chemin dès ce moment en fut ouvert à tout homme qui se flatta de pouvoir faire assez de concussion pour s'acquitter de la dette qu'il contractoit avec une armée. Othon avoit dû son élévation aux intrigues de deux soldats (1) ; les soldats travailleront actuellement pour eux-mêmes, et une émeute les portera sur le trône. La majesté en fut bientôt dégradée par l'avilissement qu'y répandirent des hommes tout à la fois les plus lâches et de la naissance la plus basse. La superstition donna une nouvelle force à ces désordres, et les rêveries des devins et des astrologues servirent de titres pour usurper l'empire. Il parut mille séditieux qui seroient morts inconnus dans leur oisive obscurité, s'ils ne s'étoient cru obligés de jus-

(1) *Suscepere duo manipulares imperium populi romani transferendum, et transtulerunt.* Tac. Hist. l. 1.

tifier par des séditions et des révoltes les vaines promesses qui leur avoient donné de l'ambition.

Comme les empereurs s'étoient emparés de toute l'autorité du sénat et du peuple opprimés, et qu'ils n'étoient cependant eux-mêmes que les esclaves des légions, depuis qu'elles disposoient à leur gré de l'empire, toute la puissance souveraine se trouva entte les mains des soldats; et l'empereur ne fut que le premier magistrat de cette démocratie monstrueuse. Si le gouvernement où le peuple est maître de tout, est sujet à tant d'abus, que les politiques les plus sages n'ont point craint de dire que la démocratie, abandonnée à elle-même, est presque toujours la plus intolérable des tyrannies, que doit-on penser d'un gouvernement militaire où le soldat plus brutal, aussi ignorant et plus inconstant que le peuple, jouit de la souveraine puissance? La milice romaine, depuis le règne de Tibère, n'étoit composée que de la portion la plus méprisable des citoyens. Encouragés au mal par les mauvais empereurs, et par le pouvoir qu'elle avoit acquis, ce ne fut plus qu'une multitude de brigands qui se crut tout permis.

La réputation que conservoit Rome fit penser que, pour être empereur, il

falloit en être le maître; ainsi une armée avoit à peine conféré à un de ses chefs la dignité impériale, qu'il marchoit en Italie dans le dessein d'y faire reconnoître son autorité, et Rome ne fut plus la capitale de l'empire que pour voir fondre sur elle tous les orages qui se formoient dans les provinces. La tyrannie d'un Caligula, d'un Néron, d'un Domitien avoit eu ses bornes; maintenant des armées entières, héritières de leur fureur et de leur pouvoir, qui ont des intérêts opposés, et qui croient avoir le même droit de faire des empereurs, ravagent toutes les provinces, et combattent entr'elles pour soutenir le maître que chacune d'elles s'est donné, et que chacune sacrifiera dans une autre occasion à son avarice ou aux murmures d'un simple tribun. Une foule de princes ne fait que paroître sur le trône; d'autres ont à peine le temps de se revêtir des ornemens impériaux; et sous le règne de Gallien on compta jusqu'à trente tyrans, qui, pendant l'espace de sept à huit ans, se disputèrent l'empire.

Il seroit inutile de donner une idée du génie et de la conduite des empereurs qui régnèrent dans ces temps orageux. Puisque Titus, Trajan, Antonin et Marc-Aurèle ne purent, malgré leurs talens et leurs bonnes intentions, purger

le gouvernement romain de ses vices; on doit juger que leurs successeurs les plus sages, toujours à la veille d'éprouver quelque violence ou quelque trahison, et qui ne jouissoient que d'une autorité précaire, n'auroient tenté qu'infructueusement de travailler au bonheur de l'empire. Occupés de leur dangers personnels, leur politique et leur courage se bornèrent à veiller à leur propre sureté.

Les gens de guerre auroient conservé l'autorité qu'ils avoient usurpée, si, ne formant dans l'empire qu'un même corps, ils n'eussent eu qu'un même intérêt; mais comme la vaste étendue de la domination des Romains ne permettoit pas de transporter les légions d'une frontière à l'autre, on les avoit rendu sédentaires dans différentes provinces, et elles formèrent ainsi des armées entre lesquelles il n'y eut aucune liaison. Dès que l'une eût fait un empereur, les autres prétendirent avoir le même droit; et leurs divisions continuelles empêchèrent qu'elles n'acquissent des priviléges fixes et certains, ou du moins qu'il ne s'établît quelque espèce de règle et d'ordre dans leur brigandage.

A force de ravager l'Italie et les provinces, les soldats n'y trouvèrent plus rien à piller; et les ambitieux, de leur côté, eurent de jour en jour plus de

peine à amasser l'argent nécessaire pour corrompre les légions. L'espérance d'un grand butin n'animant plus les uns, et les autres ne pouvant plus marchander l'empire avec la même facilité, les armées furent moins portées à troubler l'état. Les empereurs profitèrent de ces dispositions pour les accoutumer à obéir, et ils consentirent même à se dépouiller d'une partie de leur puissance, afin de mieux conserver l'autre. Marc-Aurèle, en prenant Lucius Verus pour collègue, avoit donné l'exemple des associations. Cet usage fut suivi par plusieurs de ses successeurs, et Dioclétien régla enfin qu'il y auroit désormais deux empereurs (1) qui gouverneroient l'empire en commun,

(1) Dioclétien s'associa Maximien, depuis surnommé Hercule. Ces deux empereurs partagèrent l'empire ; l'un eut l'Orient, et l'autre l'Occident ; mais ils gouvernoient ensemble, et aucun d'eux ne se regarda comme le maître particulier des provinces dont il avoit l'administration. Sentant ensuite combien il leur étoit encore difficile d'avoir l'œil sur toutes les armées, et de garantir à la fois l'empire contre les incursions des Barbares et leurs personnes, et leur personne contre les entreprises des armées, ils se créèrent chacun un César. Dioclétien choisit Maximien Galère, à qui il confia le gouvernement de la Thrace et de l'Illyrie. Maximien élut Constance Chlore, et lui abandonna l'Espagne, les Gaules et la Bretagne.

et deux Césars qui seroient leurs lieutenans et leurs héritiers présomptifs. Par-là les armées les plus considérables étoient commandées par des princes intéressés à maintenir le gouvernement, et ces armées contenoient les autres dans le devoir.

L'empire ne cessa d'être le jouet des passions de la milice, que pour se voir opprimer par celles des empereurs. Le sang, il est vrai, ne fut pas prodigué comme sous les premiers successeurs d'Auguste; mais si le despotisme parut moins terrible, parce qu'il n'osoit se servir des gens de guerre pour ses ministres, il n'en fut pas moins destructif; il portoit par-tout la misère, la faim, la honte et l'anéantissement. Les empereurs, plus affermis sur le trône, ne songèrent à réformer aucun abus, et se livrèrent tout entiers au faste, à la mollesse, à l'orgueil et au goût de tous les plaisirs. Il fallut que l'empire, épuisé par une longue suite de calamités domestiques, et dont les provinces étoient tour à tour ravagées par les courses des Barbares, rassasiât l'avidité insatiable de plusieurs princes qui régnoient à la fois. Ces empereurs ne furent bientôt que des idoles ridicules, parées des ornemens impériaux. Tout leur pouvoir passa entre les mains de leurs ministres, des femmes

de leurs palais et de leurs favoris ; et chacun d'eux en abusa pour contenter une passion différente.

Je ne sais si je dois m'étendre en réflexions sur la nouvelle forme qu'avoit pris le gouvernement sous le règne de Dioclétien. Tout le monde sait que le partage de la puissance souveraine, entre les princes égaux, n'est propre dans tous les temps et dans tous les pays qu'à causer des soupçons et des jalousies, à préparer et faire naître des révolutions, et donner, en un mot, une carrière plus libre aux passions, en relâchant les ressorts du commandement.

Dioclétien fut le premier la victime de sa politique ; Galère, dont la dignité de César n'avoit fait qu'irriter l'ambition, ne put attendre sa mort ni celle de Maximien pour régner ; il les contraignit à abdiquer l'empire, et se fit proclamer empereur avec Constance son collègue. L'injustice de ces princes les rendit suspects l'un à l'autre ; il n'y eut aucune communication entr'eux ; l'un gouverna l'Orient, et l'autre l'Occident ; et ces deux parties de l'empire commencèrent à former deux puissances, en quelque sorte, indépendantes. Si Constance eût eu autant de courage, de fermeté et d'ambition que Galère, les Romains auroient dès-lors été en proie aux guerres

civiles qui s'allumèrent immédiatement après sa mort, et qui causèrent de grands ravages sous les règnes suivans.

Les divisions des empereurs firent connoître leur foiblesse, et en donnant de la confiance aux armées, leur rendirent leur ancien génie. Elles recommencèrent à disposer de l'empire; et jusqu'au règne d'Augustule, dernier empereur d'Occident, on vit plusieurs rebelles soutenir par les armes le titre que les légions leur avoient donné. Les désordres ne se succédèrent plus dans l'empire, ils y régnèrent tous à la fois. On y éprouva en même temps les ravages du despotisme et de l'anarchie.

Ce qui met le comble aux maux que cause le despotisme, c'est que tout en annonce la durée dans une nation, dès qu'une fois elle est tombée dans l'esclavage. Plus le maître qui l'opprime sent qu'elle est en droit de réclamer contre l'autorité qu'il exerce, plus il cherche à l'humilier; et quand la crainte s'est emparée des esprits, une stupidité générale devient un obstacle insurmontable à toute réforme avantageuse. On a vu la preuve de cette triste vérité, lorsque j'ai parlé des efforts inutiles que firent Nerva, Trajan, et les deux Antonins pour diminuer leur pouvoir: le sénat et le peuple n'avoient pas le courage de conserver la

partie de l'autorité que ces princes leur remettoient. Ce n'est que dans les mouvemens convulsifs d'une révolte qu'un peuple pourroit recouvrer son courage et sa liberté; mais c'est le désespoir seul qui peut les exciter, et le désespoir est toujours une passion trop aveugle et trop passagère pour en rien espérer. Le tyran est quelquefois accablé, mais la tyrannie subsiste. C'est ainsi que les Romains ne font périr souvent un empereur que pour lui donner un successeur plus vicieux; et ce qui est arrivé dans l'empire, arrivera éternellement dans les pays qui obéissent au même gouvernement.

Le despotisme a sans doute ses révolutions, mais elles n'en changent jamais que la forme. Tout se termine à faire passer du despote aux ministres de ses volontés la puissance qu'il possédoit : l'instrument dont il se sert pour tout opprimer doit l'opprimer à son tour. Toute l'histoire des empereurs romains atteste cette vérité; et pour la démontrer, il suffiroit d'examiner quelles passions subsistent ou s'éteignent sous le pouvoir arbitraire, leur jeu, et par conséquent les effets qu'elles doivent produire.

LIVRE QUATRIÈME.

CE seroit vouloir ne connoître que bien imparfaitement un peuple établi par la force des armes, et accru par des guerres continuelles, que de s'arrêter à ce que j'ai dit jusqu'ici. Je tâcherai dans la suite de cet ouvrage de développer la politique de la république romaine, de faire connoître ses ennemis, et de démêler les causes de son agrandissement. Les Grecs avoient tort de penser que les Romains ne dussent leur élévation qu'aux caprices de la fortune. Un particulier peut tout devoir au hasard, une seule circonstance heureuse décidant quelquefois de son sort; mais dès qu'une nation a combattu pendant plusieurs siècles contre des peuples différens par leur gouvernement, leur caractère, leurs forces et leur discipline, et qu'elle les a successivement soumis, ses progrès sont nécessairement l'ouvrage de son mérite. Les Romains ont vaincu l'univers, parce qu'ils ont trouvé par-tout des hommes moins sagement gouvernés qu'eux. Qu'on suppose autant de vertus à Carthage qu'à Rome, et dans l'une et l'autre ville les mêmes ressources et la même discipline;

jamais la fortune n'auroit penché d'aucun côté ; l'univers eût été partagé entre ces deux républiques, jusqu'à ce qu'elles se fussent mutuellement ruinées : c'est le courage et la générosité des Romains qui triomphent de la timidité et de l'avarice des Carthaginois.

Rome devoit former une société guerrière, les brigands qui vinrent la peupler manquoient de tout ; et il falloit qu'ils conquissent des terres et des femmes. Plus ils étoient odieux à leurs voisins, plus ils sentirent la nécessité d'être soldats. A l'exception de Numa, tous les successeurs de Romulus aimèrent la guerre ; et bientôt l'exil de Tarquin, et les efforts que fit ce prince pour soumettre ses sujets révoltés, rendirent la république de Brutus absolument militaire. Les récompenses, les honneurs, les distinctions ne furent accordés qu'aux qualités guerrières ; et parce que, dans le danger dont Rome étoit menacée, on n'avoit besoin que de soldats, tout le reste devint méprisable.

Il n'est point de peuple, quelque modération qu'il affecte, qui ne voulût s'étendre et subjuguer ses voisins ; car rien ne flatte plus agréablement toutes les passions du cœur humain que des conquêtes : à plus forte raison une ambition agissante doit-elle accompagner un gouvernement où le citoyen est soldat et le

magistrat capitaine, à moins qu'elle n'y soit réprimée avec autant d'habileté qu'elle le fut à Lacédémone par les institutions de Lycurgue. Les Spartiates, quoique soldats, ne devoient prendre les armes que pour se défendre ; et leurs lois étoient telles, qu'il leur importoit peu de subjuguer la Grèce (1), et de se faire des sujets. Les Romains au contraire regardoient leurs voisins comme des hommes destinés à leur obéir ; et l'on se rappelle sans doute, qu'ils ne possédoient encore que quelques arpens de terre au delà de leurs murailles, et subsistoient en partie du butin pris sur leurs ennemis, qu'ils se repaissoient déjà de l'idée de parvenir à la monarchie universelle.

Le sénat s'étant défait de Romulus, craignit une révolte de la part du peuple ; et pour la prévenir, il publia que ce prince avoit été enlevé au ciel. Un témoin aposté assura même par serment que Romulus lui avoit apparu avec tous les attributs d'une divinité, et prédit que sa ville deviendroit la maîtresse du monde. Ce qui n'étoit qu'une espérance flatteuse pour les Romains devint un article fondamental de leur religion, après que Tarquin le superbe eut jeté les fondemens du capitole.

---

(1) Voyez les *Observations sur l'histoire de la Grèce.*

Il y trouva les statues de plusieurs dieux; et craignant de leur déplaire, s'il les enlevoit sans leur consentement du lieu qu'elles occupoient, il consulta les augures. Ces prêtres traitèrent cette affaire avec une extrême gravité, ils firent plusieurs cérémonies, et demandèrent enfin à ces divinités si elles trouveroient bon de céder leur demeure à Jupiter. Mars, la Jeunesse et le dieu Terme, dit-on, ne voulurent point abandonner le capitole. Ce procédé, peu respectueux de la part de ces dieux subalternes envers Jupiter, étonna, et peut-être scandalisa les Romains; il fallut l'expliquer, et les raisonnemens des augures formèrent une espèce de prédiction qui annonçoit que le peuple de Romulus, dont Mars étoit le père, ne céderoit jamais une place qu'il auroit occupée; que la jeunesse romaine seroit invincible, et que le dieu Terme, protégeant les frontières de l'état, ne permettroit jamais qu'elles fussent envahies.

C'est sur la foi de ces présages ridicules, mais respectés, que les Romains regardèrent toute la terre comme leur domaine, et se préparèrent à triompher de tous les peuples. Heureusement pour l'honneur des augures, Rome se trouva dans des circonstances toujours propres à nourrir son ambition, et qui ne lui per-

mirent

mirent pas de s'amollir par la paix. Ces dissentions de la noblesse et du peuple, qui perfectionnèrent le gouvernement de la république, ne contribuèrent pas moins à la rendre conquérante. Les peuples voisins, trompés sur la nature des querelles qui agitoient les Romains, et se flattant toujours de toucher au moment favorable à leur vengeance, se jetoient souvent sur leurs terres, et empêchoient qu'ils ne prissent l'habitude de négliger leurs ennemis pour ne s'occuper que de leurs affaires domestiques. D'ailleurs, les patriciens, presque toujours humiliés dans la place publique, et qui ne conservoient leur ancienne supériorité sur le peuple que dans les armées, s'appliquèrent à le distraire par des guerres continuelles, de l'ambition que lui inspiroient la paix et les tribuns. On se fit une habitude de ne souffrir impunément aucune injure; il fallut que le territoire des alliés fût aussi respecté que celui de la république même; et les Romains accordèrent généreusement leur protection à toutes les villes qui leur demandoient quelques secours. Le collége des prêtres Fécialiens, que Numa avoit établi pour juger de la justice de la guerre, établit un droit des gens austère et rigoureux. Si la république conserva les sages formalités que Ancus Marcius

avoit prescrites (1) pour les déclarations de guerre, elle en fit usage d'une manière si impérieuse et si arrogante, qu'elles furent plutôt un obstacle à la conciliation qu'un moyen de prévenir les ruptures. La bonne foi des Romains devint fière, et ils ne se piquèrent que d'une fermeté inébranlable.

La république, occupée par des guerres continuelles, devoit naturellement faire une étude particulière de tout ce qui pouvoit contribuer à lui former de bonnes armées. Peut-être que les querelles de la place publique et du champ de Mars furent encore aussi utiles aux progrès de la discipline militaire chez les Romains, que les méditations mêmes de leurs consuls. Pour faire sentir au peuple qu'il étoit toujours soumis en quelque chose, les patriciens rendirent la discipline plus sévère, veillèrent avec une exactitude scrupuleuse à ce qu'elle fût observée, et en punirent la moindre infraction avec d'autant plus de rigueur qu'ils se vengeoient par-là se-

(1) Voyez dans Tite-Live, l. 1. les réglemens de ce prince, au sujet des déclarations de guerre. L'esprit de ces réglemens tendoit à rendre les guerres plus rares, en les faisant précéder d'une espèce de négociation, et de certaines formalités qui empêchoient qu'on ne se livrât à ses premiers mouvemens.

crètement dans les camps de quelque injure qu'ils avoient reçue dans Rome.

C'est à l'ordre merveilleux que les Romains établirent dans leurs armées, que Vegèce attribue la conquête de l'univers. Ce n'est, dit-il, ni la multitude des soldats, ni même le courage, qui donnent la victoire, mais l'art et l'exercice : et c'est par leur discipline que les Romains dissipèrent les nombreuses armées des Gaulois, qu'ils vainquirent les Espagnols, dont le tempérament est plus propre à la guerre que celui des peuples d'Italie; soumirent les Africains, auxquels ils furent toujours inférieurs en ruses et en richesses; et les Grecs mêmes, dont les lumières étoient bien supérieures aux leurs. Vegèce auroit dû ajouter que c'est à cette même discipline que la république fut redevable de faire quelquefois des fautes impunément, parce que la victoire les réparoit toutes; et de conserver dans les revers cette confiance qui ne lui permit jamais de consentir à une paix honteuse.

La discipline militaire des Romains mérite donc toute l'attention des politiques; elle est si sage, je dis même si philosophique, qu'il suffit d'entrer dans quelque détail sur la méthode que la république romaine employoit à se former des soldats, pour voir d'un coup-d'œil tout ce qu'on peut imaginer de plus parfait sur cette matière.

Quelque pressant que fût l'intérêt qui portoit chaque citoyen à se sacrifier au bien public (1), la république ne s'en reposa point sur ces motifs généraux, qui, pour être remarqués, demandent des réflexions qu'un danger éminent peut faire perdre de vue. Elle sembla ne pas faire attention aux principes de son gouvernement, qui rendoient propres à tous les citoyens la gloire et la honte, les avantages et les pertes de l'état; il fut expressément ordonné au soldat de vaincre ou de mourir, et il lui fut impossible d'éluder la force de cette loi. Un lâche qui fuit et qui perd ses armes, ne craint que la mort; et c'est par la crainte d'une mort certaine et honteuse qu'il faut le forcer à ne pas craindre une mort glorieuse, et en le réduisant au désespoir, l'accoutumer à ne trou-

(1) Il ne suffisoit pas d'être citoyen romain pour avoir l'honneur d'être soldat. Ceux qui n'avoient pas quatre cents drachmes de bien, et que pour cette raison on nommoit *capite censi*, qui ne faisoient que nombre dans le cens, ne servoient que dans les extrêmes nécessités. On les employa sur mer l'an 489 de Rome que la république commença à avoir des flottes. Quand le luxe eut avili la profession de soldat, on remplit les armées de ces citoyens; Marius en donna l'exemple, en allant faire la guerre à Jugurtha.

ver son salut que dans les efforts d'un grand courage. Il seroit insensé de vouloir tirer des sons justes et harmonieux d'un instrument qui n'est pas accordé ; de même la république romaine n'établit cet ordre sévère dans ses armées qu'après y avoir préparé ses citoyens, et leur avoir rendu facile l'exécution de ses lois.

Etant tous destinés aux armes par leur naissance, leurs pères les formoient dès le berceau aux qualités qui font le soldat, et sans lesquelles on ne pouvoit même parvenir aux magistratures les plus subalternes (1). La frugalité, la tempérance et des travaux continuels leur formoient un tempérament sain et robuste. La dureté de la vie domestique les préparoit aux fatigues de la guerre. Les délassemens et les plaisirs de la paix étoient des jeux militaires. Tout le monde connoît les exercices du champ de Mars. On s'y exerçoit au saut, à la course, au pugilat. On s'y accoutumoit à porter des fardeaux, on s'y formoit à l'escrime et à lancer un javelot ; et les jeunes Romains, couverts de sueur, se délassoient de leur fatigue en traversant deux ou trois fois le Tibre à la

(1) On ne pouvoit demander une magistrature, qu'après avoir servi dix ans.

nage. Tout respiroit la guerre à Rome pendant la paix ; on n'y étoit citoyen que pour être soldat. On formoit les jeunes-gens à faire vingt ou vingt-quatre mille en cinq heures ; et si on mettoit une différence entre la paix et la guerre, ce n'étoit que pour faire trouver le temps de celle-ci plus doux ; aussi les Romains faisoient-ils dans la paix leurs exercices militaires avec des armes une fois plus pesantes que celles dont ils se servoient à la guerre.

Avec de pareils citoyens, il semble que la république auroit pu, sans examen, composer ses armées des premiers volontaires qui s'y seroient présentés ; mais elle voulut que l'honneur d'être choisi pour la milice fût une récompense des talens qu'on avoit montrés dans le champ de Mars ; que le soldat eût une réputation à conserver, et que l'estime qu'on lui témoignoit fût un gage de sa fidélité et de son zèle à remplir ses devoirs.

Tous les ans, dès que les consuls étoient créés, ils nommoient vingt-quatre tribuns militaires, dont les uns devoient avoir servi au moins cinq ans et les autres onze. Après qu'ils avoient partagé entr'eux le commandement des quatre légions qu'on alloit former, les consuls convoquoient au capitole ou au champ

de Mars tous les citoyens qui, par leur âge (1), étoient obligés de porter les armes. Ils se rangeoient par tribus, et on tiroit au sort l'ordre dans lequel chaque tribu présenteroit ses soldats. Celle qui se trouvoit la première en rang choisissoit elle-même les quatre citoyens quelle croyoit les plus propres à la guerre; et les six tribuns qui devoient commander la première légion, prenoient de ces quatre soldats celui qu'ils estimoient davantage. Les tribuns de la seconde et de la troisième légion faisoient successivement leur choix, et le citoyen qui n'avoit pas été préféré à ses compagnons entroit dans la quatrième légion. Une nouvelle tribu présentoit quatre soldats, la seconde légion choisissoit la première. La troisième et la quatrième légions avoient le même avantage à leur tour; et jusqu'à ce que les légions fussent complètes (2), chaque

(1) On commençoit à servir à l'âge de 17 ans jusqu'à 45. Après qu'on avoit fait quinze campagnes, on étoit vétéran, c'est-à-dire, qu'on n'étoit obligé de prendre les armes que pour la défense de la ville, et dans les occasions où la république auroit été en danger.

(2) Le nombre des soldats d'une légion a varié, même dans les temps de la république. Il a été, suivant les circonstances, de trois mille, de quatre mille, de cinq mille et même

tribu nommoit successivement quatre soldats. On procédoit ensuite à la création des officiers subalternes; et les tribuns les choisissoient eux-mêmes parmi les soldats qui avoient le plus de réputation.

Après avoir mis tant de soin à former ses armées, la république romaine fut en état d'établir la discipline la plus austère. Pour être servie, elle n'eut pas besoin d'avoir de ces lâches condescendances qui ont perdu tant d'états. Trouvant dans ses citoyens des soldats tout exercés, elle ne se relâcha sur aucune des précautions qu'elle jugeoit nécessaires à leur salut. Qu'on lise dans les historiens le détail des fonctions auxquelles le sénat romain étoit assujetti, et l'on verra que la république regarda constamment le repos et l'oisiveté comme ses plus redoutables ennemis. Les consuls ne préparoient les légions à la victoire qu'en les rendant infatigables; et plutôt que de les laisser sans agir, ils leur auroient fait entreprendre des ouvrages inutiles (1). Un exercice conti-

---

de six mille hommes. Sous les empereurs, la légion étoit composée de dix à onze mille hommes.

(1) L'histoire romaine en offre plusieurs exemples, et l'on voit entr'autres que Marius,

nuel fait les bons soldats, parce qu'il les remplit d'idées relatives à leur métier, et leur apprend à mépriser les dangers en les familiarisant avec la peine. Le

---

pour occuper son armée, détourna une rivière, et lui fit creuser un nouveau lit. Je place ici un passage remarquable des Tusculanes de Cicéron; il est très-propre à donner une idée juste des légions, et de faire connoître toute l'utilité des exercices militaires. *Nostri exercitûs primum unde nomen habeant, vides, deinde qui labor, quantus agminis : ferre plus dimidiatis mensis cibaria. Ferre si quid ad usum velint : ferre vallum. Nam scutum, gladium, galeam, in onere nostri milites non plus numerant, quam humeros, lacertos, manus; arma enim membra militis esse dicunt. Quæ quidem ita geruntur aptè, ut, si usus foret, abjectis oneribus, expeditis armis, ut membris pugnare possint. Quid exercitatio legionum? Quid ille cursus, concursus; clamor, quanti laboris est? Ex hoc ille animus in præliis paratus ad vulnera, adhùc pari animo inexercitatum militem, mulier videtur. Cur? Tantum interest inter novum et veterem exercitum, quantum experti sumus. Ætas tironum plerumque melior : sed ferre laborem, contemnere vulnus, consuetudo docet. Quin etiam videmus ex acie afferri sæpe saucios, et quidem rudem illum, et inexercitatum, quamvis levi ictu, ploratus turpissimos edere. At verò ille exercitatus et vetus, ob eamque rem fortior, Medicum modo requirens à quo obligatur.* Voyez sur le même sujet ce que dit Polybe, L. 6, ch. 4, 5, 6 et 7. Voyez aussi Vegèce, l. 2, ch. 23.

passage de la fatigue au repos les énerve; il offre des objets de comparaison qu'il est difficile de rapprocher, sans que la paresse, cette passion si commune et si puissante dans les hommes, ne s'accroisse, n'apprenne à murmurer, et n'amollisse l'ame après avoir amolli le corps.

Les hommes ne sont braves que par art; et vouloir qu'ils se fassent un jeu insensé de courir à la mort, c'est aller au-delà du but que doit se proposer la politique, ou n'exciter qu'un courage d'enthousiasme qui ne peut durer. Loin de songer à détruire cet éloignement que la nature inspire pour le danger et la douleur, la république romaine sembloit le respecter. C'est en donnant à ses soldats d'excellentes épées, et en les mettant pour ainsi dire en sureté sous leur bouclier, leur casque et leur cuirasse (1), qu'elle animoit leur confiance contre des ennemis moins précautionnés qu'eux. Dès-lors il étoit plus aisé d'unir et d'échauffer dans leur cœur les passions qui, pour me servir de ce

(1) La république fournissoit des armes aux soldats. Leur bouclier étoit haut de quatre pieds. Leur casque et leur cuirasse étoient à l'épreuve de l'épée, du javelot et de la pique. Un soldat romain se seroit déshonoré, qui sous prétexte de bravoure, eût combattu sans quelqu'une de ses armes défensives.

terme, entrent dans la composition du courage.

Les Romains y intéressoient la religion, et le serment que chaque soldat prêtoit entre les mains du consul de ne point fuir, de ne point abandonner ses armes, et d'obéir à tous les ordres de ses supérieurs (1), ajoutoit à l'infamie de la lâcheté le sceau de l'impiété. La république prodiguoit les récompenses, mais avec discernement. Elles n'étoient point arbitraires, c'eût été les rendre méprisables. La loi même récompensoit, et l'on n'avoit ni à soupçonner l'indulgence des généraux, ni à craindre leurs caprices. Ce n'étoit point par des largesses en argent, ou par une distribution plus abondante en vivres qu'on récompensoit le soldat; c'eût été exciter son avarice et son intempérance, et pour animer le courage, réveiller des passions qui doivent l'amortir. Le soldat qui sauve dans le combat un citoyen prêt à périr obtient une autre

(1) Ce serment se prêtoit avant que les légions sortissent de Rome. Quand elles étoient venues à leur premier rendez-vous, le soldat faisoit un second serment entre les mains des tribuns, par lequel il promettoit de ne rien dérober, de ne rien s'approprier du butin pris sur les ennemis, et de porter aux tribuns tout ce qu'il trouveroit.

à elle de se réhabiliter par quelque action éclatante.

Il n'est pas surprenant qu'en commandant de pareils soldats, les consuls aient fait souvent des fautes impunément : Sylla avouoit que le courage seul et l'intelligence de son armée l'avoient fait vaincre dans des occasions où il n'osoit presque espérer de n'être pas défait. Combien de fois n'est-il point arrivé parmi nous qu'un général auroit payé moins chèrement un moment de distraction, et tiré même un parti avantageux d'une méprise, s'il avoit eu sous ses ordres ces légions, que les marches les plus longues et les plus précipitées ne fatiguoient point, qui pouvoient se suffire à elles-mêmes, qu'aucun obstacle n'arrêtoit, et qui, pendant l'abondance et le calme de la paix, s'étoient endurcies contre la faim, la soif et l'intempérie des saisons ? Les vertus des soldats romains inspiroient à leurs consuls cette confiance qui étend les vues et qui fait entreprendre de grandes choses. Le génie de nos généraux modernes est au contraire rétreci par l'impuissance où sont leurs armées de rien exécuter de difficile ; notre luxe, nos mauvaises mœurs, en un mot, sont des entraves pour eux.

Aujourd'hui que les milices, par une suite nécessaire du gouvernement établi

en Europe, sont composées de la partie la plus vile des citoyens, on auroit plus besoin que jamais de l'art de la république romaine, pour donner à nos soldats les sentimens qui étoient comme naturels aux siens. Sous prétexte que depuis l'invention des armes à feu le soldat a moins besoin de force et d'agilité, les modernes ont en quelque sorte laissé dégrader la nature. On n'a pas fait attention que les qualités qui accompagnent ces dispositions du corps, et qu'on ne trouve qu'avec elles, servent de ressort à l'ame, et sont toujours également nécessaires. Comme nos soldats recrutés dans les villes, et que la débauche ou leur profession ont souvent amollis (1), ne pourroient ni porter tout l'équipage d'un soldat romain, ni faire les mêmes exercices; ils ne doivent avoir les qualités de l'ame ni celles du corps qu'exige toujours la guerre; aussi arrive-t-il tous les jours qu'une armée soit ruinée sans avoir reçu d'échec, ou si elle se comporte vaillam-

---

(1) *Piscatores, aucupes, dulciarios, linteones, omnesque qui aliquid tractasse videbuntur ad Ginecea pertinens, longe arbitror pellendos à castris, fabros ferrarios, carpentarios, macellarios, et cervorum aprorumque venatores convenit sociare militiæ.* Veg. l. 1. c. 7.

ment un jour de combat, qu'elle ne sache pas l'attendre avec patience.

C'est en ne se départant jamais des maximes que je viens d'exposer, que la république romaine assura ses triomphes. Après les pertes les plus considérables, elle redoubla de sévérité. Les soldats que Pyrrhus avoit fait prisonniers descendirent dans un ordre inférieur; les chevaliers servirent dans l'infanterie; les légionnaires passèrent au rang des Velites, et chacun d'eux n'eut d'autre voie pour remonter à son premier grade que de tuer deux ennemis, et de s'emparer de leurs dépouilles.

La république, plus épuisée encore après la journée de Cannes, exila en Sicile ceux qui avoient fui. Elle étoit obligée d'avoir sur pied vingt-trois légions; et quoiqu'elle n'eût plus de citoyens, et se vît abandonnée de presque tous ses alliés, elle ne voulut point traiter du rachat des soldats qui s'étoient rendus prisonniers. On pourroit peut-être m'objecter que les Romains n'ignoroient pas qu'Annibal en étoit embarrassé, et avoit d'ailleurs un extrême besoin d'argent; mais le reste de leur conduite démontre que c'est par un autre sentiment qu'ils furent inflexibles. Rome, dans les malheurs, n'étoit pas capable de déroger aux réglemens qu'elle avoit cru nécessai-

res pour les prévenir (1), au contraire elle en sentoit davantage l'utilité. Elle jugea avec raison qu'après cette première grâce, les prisonniers d'Annibal pourroient espérer qu'une seconde lâcheté seroit une seconde fois pardonnée. Elle aima mieux armer ses esclaves, que cet exemple de sévérité, le don de la liberté, et le décret qu'elle fit de vaincre ou de mourir, devoient rendre invincibles.

Les Romains, dit Salluste, punirent plus souvent des excès de valeur que des lâchetés, et la république pendant long-temps dût plutôt ses victoires à cette rigidité austère qu'à l'intelligence de ses consuls. Si elle y perdit quelques avantages particuliers, elle y gagna d'établir dans ses armées une subordination extrême, et plus précieuse encore par les maux qu'elle fit éviter que par les biens qu'elle produisit. La rigueur de Manlius, qui punit de mort la victoire de son propre fils, fut aussi utile à la conservation

(1) *Auro repensus scilicet acrior miles redibit. Flagitio additis damnum ; neque admissos colores lana referet medicata fuco : nec vera virtus, quum semel excidit, curat reponi deterioribus. Si pugnat extricata densis cerva plagis, erit ille fortis, qui perfidis se credidit hostibus ; et Marte pœnos proteret altero, qui lora restrictis lacertis sensit iners, timuitque mortem?* Hor. Ode 5, l. 3.

de la discipline militaire que la vertu farouche du premier Brutus l'avoit été à l'établissement du gouvernement politique.

Après plusieurs succès il se forma naturellement dans l'esprit des soldats romains une certaine confiance qui leur persuada que la victoire leur appartenoit, et que les augures et la religion ne leur promettoient pas en vain l'empire du monde. Ce sentiment élevé de l'ame est la disposition la plus favorable à la guerre; il donne l'ardeur propre à attaquer, ou la fermeté nécessaire pour soutenir un choc; et il est suivi dans la défaite d'un dépit qui rallie avec courage des soldats qu'une force supérieure avoit ébranlés.

Sans doute que si l'histoire nous instruisoit dans un certain détail des mœurs, de la discipline et du gouvernement des petits peuples que la république romaine soumit dans l'Italie, nous y découvririons les causes de leur ruine. Les Volsques, les Eques, les Fidenates, les Latins, les Sabins, les Falisques furent les premiers ennemis des Romains; c'étoient des peuples aguerris, vaillans, et qui défendirent, il est vrai, leur liberté avec une extrême opiniâtreté; mais ils n'avoient pas vraisemblablement une discipline militaire aussi sage que celle des Romains. Les

querelles qui régnoient à Rome entre la noblesse et le peuple y multiplioient, ainsi que je l'ai fait voir, les talens, et donnoient aux vertus l'activité des passions; les Romains, en un mot, se comportoient avec toute la chaleur d'un peuple qui se forme, et leurs ennemis avec le flegme d'un peuple qui suit par l'habitude une route qui lui est tracée depuis long-temps. Tandis que le gouvernement de la république romaine fait de nouveaux progrès, et devient de jour en jour plus capable de former de conduire des entreprises avec sagesse, combien de ses ennemis furent les victimes de leurs caprices, s'ils obéissoient aux lois d'une pure démocratie, ou virent sacrifier leur liberté aux passions et aux intérêts particuliers de leurs magistrats, si leur gouvernement étoit aristocratique? Ces peuples sembloient se relever pour faire la guerre à la république romaine, et c'est là une des principales causes de leur perte. Les Romains devoient être supérieurs, parce qu'ils opposoient à des armées toujours nouvelles ou énervées par la paix, des soldats qu'un exercice continuel des armes rendoit invincibles.

Au couchant, le territoire de Rome confinoit à celui des Toscans, dont la république étoit composée de plusieurs villes libres, indépendantes, qui se gou-

vernoient chacune par des lois et des magistrats particuliers, mais qui avoient un conseil commun, chargé des affaires générales de la ligue. Les Toscans avoient possédé autrefois toute l'Insubrie; mais abusant de leurs avantages, à peine furent-ils heureux que leurs mœurs s'amollirent, et leur gouvernement se relâcha. Les Gaulois, qui dans ces circonstances firent une irruption en Italie sous la conduite de Bellovèse (1), s'emparèrent de cette partie de l'Insubrie, que les Romains nommèrent depuis la Gaule Cisalpine. Les mêmes raisons qui avoient donné de la supériorité aux Gaulois sur les Toscans, devoient en donner aux Romains; c'est-à-dire, que les Toscans ne pouvoient agir avec assez de célérité pour prévenir leurs ennemis, et les faire échouer. Ils perdoient nécessairement à régler leurs intérêts et convenir de leurs opérations, un temps où il auroit fallu agir. Les Toscans délibéroient encore que les consuls avoient déjà remporté quelque avantage; étant donc toujours sur la défensive contre un peuple qui attaquoit toujours, ils devoient enfin être vaincus.

A l'exception des Samnites, les Romains ne rencontrèrent point dans l'Ita-

---

(1) Cet événement arriva sous le règne de Tarquin.

lie de plus redoutable ennemi que les Gaulois. Ce fut l'an 365 de Rome que ces barbares défirent son armée à la bataille d'Allia, ravagèrent son territoire, et réduisirent un peuple qui devoit vaincre l'univers à défendre le capitole. Ces événemens malheureux, dont Camille vengea sa patrie, avoient fait une impression si profonde dans l'esprit des Romains, que pendant long-temps ils ne firent la guerre aux Gaulois que par des dictateurs. La république, dit Tite-Live (1), eut plus de peine à les dompter qu'à subjuguer le reste de l'univers; aussi ordonna-t-elle que les pontifes, les prêtres, les vétérans et généralement tous les citoyens qui par leur âge étoient dispensés de faire la guerre, prendroient les armes quand on seroit menacé des Gaulois; et Salluste dit que les Romains combattirent contre eux pour leur salut, et non pour la gloire (2).

C'est à la bonté de leurs armes offensives, dont toutes les blessures étoient mortelles (3), à leur casque, à leur cui-

---

(1) *Plures prope de Gallis triumphi quam toto orbe terrarum acti sunt.* L. 38.

(1) *Cum Gallis pro salute, non pro gloria certare.* In Bel. Jug.

(1) La lame de l'épée romaine étoit courte et extrêmement large. Vegèce dit que les Romains ne frappoient jamais que d'estoc, parce qu'en

rasse, à leur bouclier, que les Romains revenus de la première terreur que leur avoit inspiré la bataille d'Allia, durent les avantages fréquens qu'ils remportèrent depuis sur des ennemis qui alloient nuds au combat (2), et dont les épées étoient d'une si mauvaise trempe, qu'il falloit les redresser à chaque coup qu'elles portoient. Résister au premier choc des Gaulois, dont le courage étoit aussi peu constant qu'il étoit d'abord impétueux, ou savoir se rallier après avoir été enfoncé, c'étoit les vaincre. Se débandant dans la victoire, leurs premiers avantages leur devenoient inutiles; et toutes leurs défaites devoient être des déroutes extrêmement sanglantes, parce qu'ils étoient incapables de cesser de combattre avant que d'avoir été mis entièrement en fuite.

---

frappant de taille on ne fait que des blessures légères. *Non de pugnâ, sed de fugâ cogitant, qui in acie nudi exponuntur ad vulnera..... Necesse est enim ut dimicandi acriorem sumat audaciam, qui munito capite, vel pectore non timet vulnus.* Vel. l. 1. c. 20.

(1) Les Gaulois qui combattirent à Cannes sous les ordres d'Annibal, étoient nuds. Il falloit que les Gaulois fussent des hommes bien inconsidérés, puisque leurs défaites, l'exemple des Romains et les conseils d'Annibal ne les avoient pas corrigés.

Les Samnites, fiers, opiniâtres, ambitieux, braves et même féroces, étoient vaincus, et jamais domptés. Leurs plus grandes pertes sembloient ne point diminuer leurs forces, et accroître au contraire leur courage. Ils courent toujours avec la même fureur à leurs ennemis pour leur enlever une victoire qu'ils croient toujours équivoque, et qui ne passe que rarement de leur côté. Rome avoit déjà fait des conquêtes considérables hors de l'Italie, qu'ils n'avoient pas encore désespéré de recouvrer leur liberté; mais leur gouvernement, semblable à celui des Toscans, les exposoit aux mêmes inconvéniens. D'ailleurs les Samnites employoient le temps qu'ils ne faisoient pas la guerre aux Romains à réparer simplement leurs armées, tandis que ceux-ci se faisoient de nouveaux sujets et de nouveaux alliés. La république romaine, qui reprenoit les armes avec des forces toujours plus considérables, devoit donc enfin écraser un peuple qui n'avoit tout au plus que rétabli les siennes.

Je ne dois pas parler de Tarente, de Capoue, ni des autres villes de la Campanie et de la partie orientale de l'Italie qu'on appeloit alors la Grande-Grèce. Ces peuples, d'abord recommandables par leur sagesse et leur courage, n'avoient pas conservé long-temps l'esprit

des républiques dont ils tiroient leur origine; et quand les Romains leur firent la guerre, ils les trouvèrent abandonnés à tous les vices qui avoient soumis la Grèce à Philippe, père d'Alexandre. C'étoit la même dépravation dans les mœurs, le même luxe; la même passion pour les fêtes et les spectacles, le même mépris pour les lois, la même différence pour le bien public, et les mêmes divisions domestiques.

Il ne suffisoit pas pour l'agrandissement des Romains qu'ils gagnassent des batailles, et prissent des villes; il pouvoit au contraire arriver qu'ils se ruinassent par ses succès. L'art de devenir puissant par la guerre est autre que celui de vaincre, et la république romaine, en subjuguant ses premiers ennemis, seroit tombée dans l'impuissance d'asservir des peuples plus considérables, si elle n'eût mis à profit ses victoires par une politique savante, et qui n'a presque jamais été connue des conquérans. Tacite remarque qu'Athènes et Lacédémone (1),

(1) *Quid aliud exitio Lacedemoniis et Atheniensibus fuit, quamquàm armis pollerent, nisi quod victos pro alienigenis arcebant? At conditor noster Romulus tantum sapientia valuit, ut plerosque populos eodem die hostes dein cives habuerit.* Ann. l. 2.

dont

dont les généraux étoient si savans, et les soldats si braves, si bien disciplinés et si accoutumés à vaincre, loin de se former un grand empire, ont été les victimes de leur ambition. Ces deux républiques, dit-il, ont péri, parce qu'elles ont voulu faire des sujets, et non pas des citoyens, des peuples qu'elles avoient vaincus. Mais Romulus, ajoute-t-il, n'ayant au contraire fait la guerre que pour conquérir des soldats (1), Rome devenoit la patrie des peuples qu'elle avoit soumis; chaque guerre augmentoit donc ses forces; au lieu que les Athéniens et les Spartiates, qui ne réparoient point les pertes que leur causoit la victoire, s'affoiblissoient par leurs triomphes mêmes.

Il étoit naturel que Romulus usât de

(1) Romulus porta une loi, par laquelle il étoit défendu de tuer, ou même de vendre un ennemi qui se rendoit. Les Sabins vaincus devinrent Romains, et ce prince admit dans le sénat cent des plus nobles citoyens de cette nation. Tullus Hostilius ayant ruiné la ville d'Albe, en transporta les habitans à Rome, et ils y jouirent de tous les droits des anciens Romains. Ancus Martius, après avoir détruit quelques bourgades des Latins, eut la même politique. Ainsi, il ne faut point être surpris que Rome, d'abord si foible, eût sous ces derniers rois plus de quatre-vingt mille hommes en état de porter les armes.

la victoire avec modération, la foiblesse et les besoins des Romains l'avertissoient continuellement qu'il lui étoit plus utile d'incorporer les vaincus à sa nation et d'en faire des citoyens, que de les exterminer, ou de s'en faire des ennemis secrets en leur ôtant leur liberté. Ses successeurs devoient aussi se conduire par la même politique; et soit qu'ils songeassent à se rendre plus redoutables à leurs voisins, soit qu'ils ne voulussent qu'agrandir leur pouvoir dans Rome, elle leur étoit également avantageuse. Mais, après l'exil des Tarquins, les Romains devoient voir les intérêts de Rome d'un autre œil que Romulus et ses successeurs. Aucun citoyen n'ayant dans la république la même puissance ni la même supériorité dont les rois y avoient joui, aucun citoyen ne devoit trouver un avantage personnel à communiquer aux vaincus le droit de bourgeoisie romaine. En faisant des Romains, les rois se faisoient des sujets; mais les citoyens de Rome ne pouvoient se faire que des concitoyens qui seroient entrés en partage de souveraineté même; et rien ne devoit paroître moins sage à des vainqueurs, toujours durs, fiers et impérieux, que de soutenir des guerres longues et sanglantes pour se faire des concitoyens, qui, devenant de jour en jour plus nombreux,

s'empareroient enfin de toute l'autorité.

Ces motifs, qui avoient été le principe de la dureté des Athéniens et des Spartiates envers leurs ennemis, devoient d'autant plus influer dans la conduite des Romains, que le sénat, toujours inquiété par les entreprises des plébéiens, ne devoit pas songer à augmenter leurs forces par de nouvelles incorporations.

Si les Romains, en renonçant à la politique prudente de Romulus, avoient pris le parti de traiter leurs ennemis avec rigueur, ils n'auroient acquis que des sujets inquiets, toujours prêts à se révolter; et tels, en un mot, que ceux des Athéniens et des Spartiates. Pour ne les pas craindre, il eût fallu les affoiblir, et leur foiblesse n'auroit pas aidé leurs maîtres à faire de nouvelles conquêtes. Malgré les avantages de la république sur ses voisins, malgré la sagesse de son gouvernement, de ses lois, de sa discipline et de ses mœurs, il est fort douteux qu'elle fût parvenue à régner sur l'Italie; car des peuples qui auroient senti qu'il s'agissoit de devenir esclaves n'auroit pas combattu avec courage, mais avec désespoir. Les Romains auroient-ils enfin réussi à subjuguer l'Italie? Il est vraisemblable que leur empire, toujours chancelant, y eût été borné. Pouvant à peine suffire à contenir cette

grande province dans l'obéissance, comment leur eût-il été possible de porter leurs armes au dehors? N'auroient-ils pas même dû craindre que quelque puissance voisine ne se servît pour les ruiner de la haine que les Italiens leur auroient portée?

Rome, il faut l'avouer, alloit se perdre, lorsque Camille, qui venoit de soumettre les Latins, la retint sur le bord du précipice où son orgueil et son emportement la conduisoient. « Romains, dit-il, si pour ne plus craindre les Latins, vous prenez le parti odieux de les traiter en esclaves, votre victoire vous devient inutile et même pernicieuse. Elle fera au contraire la grandeur de la république, si, à l'exemple de vos ancêtres, toujours modérés et justes dans la prospérité, vous cherchez à vous faire des amis et des alliés de vos ennemis. Ferez-vous périr un peuple, parce qu'il a défendu courageusement sa patrie? Vous ne me pardonneriez pas de vous en croire capables. Cachez sous vos bienfaits le joug que vous voulez imposer aux vaincus. Forçons-les à partager leur amour entre leur patrie et la nôtre; nous acquerrons des amis par notre clémence; laissons à leur reconnoissance le soin d'en faire nos sujets. »

La république romaine contracta l'ha-

bitude de former des alliances avec les peuples qu'elle subjugoit. Elle leur laissa leur gouvernement, leurs magistrats, leurs lois, leurs usages, s'engagea de les protéger contre leurs ennemis, et n'en exigea que quelques secours quand elle feroit la guerre. Cette modération (1), soutenue d'une politique si sage et si adroite que, dans les occasions mêmes, dit Polybe, où les Romains ne songeoient qu'à leurs intérêts, leurs alliés croyoient leur devoir quelque reconnoissance, établit entre eux une certaine confiance qui ne leur donna qu'un même intérêt. En ménageant ainsi la vanité des vaincus, la république romaine disposa de leurs forces (2), et son ambition ne causa aucun effroi. Il arriva de là que tous les

(1) *Qui beneficio quam metu obligare homines malit, exterasque gentes fide ac societate junctas habere quam tristi subjectas servitio.* Tit. Liv. l. 26. *Plus pene parcendo victis, quam vincendo imperium auxisse.* L. 30.

(2) En même-temps que les consuls formoient à Rome quatre légions pour servir pendant leur magistrature, ils mandoient aux villes alliées de la république, dont c'étoit le tour de fournir un contingent, de préparer leurs milices, et de les tenir prêtes à marcher au premier ordre. Ces auxiliaires formoient quatre légions; d'où il faut conclure que les Italiens ont contribué pour la moitié à tous les succès des Romains.

peuples d'Italie, bien loin de se liguer pour défendre leur liberté, s'effrayèrent et se vainquirent mutuellement sous les drapeaux de Rome; et que combattant toujours comme auxiliaires dans ses armées, ils ne triomphèrent en effet que pour lui faire de nouveaux alliés, et se rendre eux-mêmes plus dépendans.

Nous voyons aujourd'hui les puissances se troubler et s'agiter au moindre mouvement d'ambition qu'elles aperçoivent dans l'une d'elles. Un grand prince n'a point de voisin qu'il puisse accabler impunément, parce que la politique générale, qui lie toutes les nations entr'elles, communique aux plus petits états les forces de l'Europe entière, et les soutient malgré leur foiblesse ou les défauts de leur gouvernement. La maxime qu'il faut embrasser le parti le plus fort, est une maxime décriée; on fait des ligues, des associations; et quoique chaque puissance regarde son voisin comme son ennemi, on diroit qu'elle se réserve le droit de le subjuguer; elle le défendra s'il est foible, parce que c'est une barrière qui la couvre.

Quelque simple et naturelle que nous paroisse aujourd'hui cette politique, qu'on remarque avec quelle lenteur elle a fait ses progrès parmi nous, et on ne reprochera point aux peuples d'Italie de ne

l'avoir pas connue. Pour y parvenir, il a fallu que nos états modernes, liés pendant long-temps par un commerce de négociations continuelles, ayent eu ensemble les mêmes craintes et les mêmes espérances. Lorsque la république romaine commença à faire ses conquêtes, les Italiens n'avoient au contraire aucune liaison entr'eux. Chaque ville se bornoit à examiner ce qui se passoit dans les villes qui l'entouroient, et chaque état n'avoit pour ennemis que ses voisins. Les puissances qu'on accuse parmi nous d'avoir aspiré à la monarchie universelle ont montré leur ambition avec effronterie; à force d'insultes, de bruit, de menaces, elles ont elles-mêmes ligué et armé l'Europe contre elles; mais les Romains, éloignés de cette avidité mal-entendue, cachoient au contraire avec un soin extrême leur ambition, et sembloient faire la guerre moins pour leur propre avantage que pour celui de leurs alliés.

Il ne faut donc pas être étonné s'il ne se forma point de ligue contre eux, qu'ils ayent même toujours été les maîtres de n'avoir qu'une guerre à la fois (1).

---

(1) Les Romains soumirent successivement les Sabins, les Eques, les Volsques, les Fidenates, les Falisques, etc. Ils n'eurent jamais affaire à la

Quand leur ambition se seroit montrée avec assez d'éclat pour devoir réunir les peuples d'Italie, et ne leur donner qu'un même intérêt, peut-être même qu'on n'auroit osé prendre des mesures efficaces pour s'opposer aux progrès des Romains. Qu'il s'élève aujourd'hui en Europe une puissance dont les forces soient supérieures à celles de chaque état en particulier, et qui les surpasse tous par la bonté de sa discipline militaire et par son expérience à la guerre; que cette puissance, toujours conduite par les mêmes principes, ne se laissant éblouir par ses succès ni abattre par ses revers, ait la constance de ne jamais renoncer à ses entreprises, et la sagesse hardie de préférer une ruine entière à une paix qui ne seroit pas glorieuse; et l'on verra bientôt disparoître ces ligues, ces confédérations, ces alliances qui conservent à chaque état son indépendance. Qu'on le remarque avec soin; notre po-

fois à deux de ces peuples. Ils étoient tous subjugués et alliés des Romains, quand la première guerre contre les Samnites commença. Ceux-ci étant épuisés et contraints de demander la paix, les Latins prirent les armes et furent vaincus. Les Samnites essayèrent alors de se venger, mais leur défaite donna le temps aux Romains de soumettre les Toscans; après quoi recommença la troisième guerre contre les Samnites.

litique moderne est l'ouvrage de deux passions, l'une est la crainte qu'inspire l'inquiétude de quelque peuple qui veut dominer, l'autre est l'espérance de lui résister, parce qu'il n'a en lui-même ni les qualités ni les ressources nécessaires pour tout subjuguer. Détruisez à force de sagesse et de courage cette espérance, il ne restera que la crainte, et dès-lors l'Europe ne tardera pas à perdre sa liberté.

L'effet que produiroit parmi nous la puissance dont je parle, la république romaine le produisit autrefois dans l'Italie. Ce n'étoit qu'à la dernière extrêmité qu'on devoit se résoudre à rompre avec un peuple, dont tous les jours quelque ville éprouvoit la supériorité, qui ne recevoit un échec que pour se venger avec plus d'éclat, et qu'on auroit plutôt exterminé que contraint à faire une démarche indigne de son courage et contraire à ses principes. On voit un exemple remarquable de cette fermeté singulière des Romains, dans la guerre que leur fit Coriolan. Après plusieurs succès, ce capitaine s'étoit approché jusqu'aux portes de Rome, dont il forma le siége. Une terreur générale glace les esprits. Chaque citoyen croit que le moment fatal de la république est arrivé. On court en foule dans les temples, on fait des processions

et des sacrifices. Le sénat voit sa perte certaine, et il ne lui vient cependant pas dans la pensée de sauver Rome, en accordant à Coriolan ses demandes, c'est-à-dire, la restitution des terres conquises sur les Volsques. Il désespère de son salut, et il s'en tient fièrement à la réponse qu'il a d'abord faite : « que les Romains ne pouvoient rien accorder à la force sans violer leurs maximes et leurs usages, qu'ils ne traiteroient point avec un rebelle tant qu'il auroit les armes à la main, qu'il se retirât sur les terres des Volsques, et que la république verroit alors ce que la justice exige d'elle. »

Ce qui doit nous paroître le plus surprenant dans la fortune des Romains, c'est qu'ils aient suffi à faire une guerre continuelle depuis le règne de Numa jusqu'à la fin de la première guerre punique (1), qu'ils fermèrent pour la seconde fois le temple de Janus. C'est une espèce de prodige qu'une ville qui n'a jamais besoin de repos, tandis qu'aucune de nos nations modernes ne pourroit soutenir une guerre même heureuse pendant trente ans, sans être obligée de faire la paix pour réparer ses forces épuisées. Mais je

(1) Elle finit l'an de Rome 510. On voit par là que les Romains firent continuellement la guerre pendant près de cinq siècles.

viens de remarquer que Rome ne chercha d'abord qu'à conquérir des citoyens, et la guerre les multiplia en effet à tel point, que dans le cens de Servius Tullius on y compta plus de quatre-vingt mille hommes en état de porter les armes. Si les Romains, après l'établissement de la république, prirent l'usage de se faire des alliés, et non pas des concitoyens des peuples qu'ils soumettoient, cette nouvelle politique ne leur fit aucun tort, parce que ces alliés eux-mêmes supportoient une partie des pertes que la guerre causoit. D'ailleurs les institutions de la république étoient extrêmement favorables à la propagation, et les Romains donnèrent assez souvent à des familles étrangères le droit de bourgeoisie, pour que le nombre des citoyens augmentât à chaque cens.

La guerre exige aujourd'hui des dépenses énormes; et les conquêtes d'un peuple ne le dédommagent presque jamais de ce qu'elles lui ont coûté. La république romaine faisoit au contraire la guerre sans frais. Jusqu'au siége de Véies (1), elle ne donna point de paye à ses soldats, parce que ces expéditions étoient courtes. Il n'étoit question que de sortir de Rome, d'aller au devant de

(1) L'an de Rome 347. Ce siége dura dix ans.

l'ennemi, de le combattre, et si on prenoit une ville, c'étoit par escalade. Le citoyen portoit avec lui les vivres qui lui étoient nécessaires, et il revenoit chargé de butin. Quand les vues des Romains s'agrandirent, que leurs campagnes devinrent plus longues et plus difficiles, et qu'il fallut donner une paye au soldat qui abandonnoit la culture de ses terres et le soin de ses affaires domestiques, la guerre, pour me servir de l'expression de Caton, nourrissoit encore alors la guerre. Les armées, accoutumées à une extrême frugalité, vivoient aux dépens des ennemis; et comme les entreprises étoient plus importantes, le butin fut aussi plus considérable. La république en laissoit une assez grande partie aux soldats pour qu'ils souhaitassent toujours la guerre; elle se dédommageoit de ses avances en vendant le reste; et après avoir réparé ses fonds, il lui restoit encore beaucoup de terres conquises qu'elle partageoit entre ses plus pauvres citoyens, ou dont elle formoit le domaine d'une colonie.

La guerre tenoit donc lieu chez les Romains de cette industrie, de ce commerce, de ces arts, de cette économie qui sont les seules sources de la richesse des peuples modernes. Le citoyen trouvoit un avantage particulier à être soldat,

et les soldats seuls entretenoient l'abondance à Rome par leurs victoires; la république ne devoit donc faire la paix avec un de ses voisins, que pour tourner l'effort de ses armes contre un autre. Aujourd'hui que par une suite de l'administration établie chez les puissances de l'Europe, toutes les richesses de l'état sont entre les mains d'un petit nombre d'hommes, que le reste ne subsiste que par industrie, et que les citoyens, nobles, magistrats, soldats, commerçans, laboureurs, ou artisans, forment des classes différentes dont les intérêts sont opposés, ou du moins différens, comment seroit-il possible de leur rendre la guerre également avantageuse? Elle doit être un fléau pour toutes les nations; sans enrichir les armées mêmes, elle appauvrit tous les citoyens dont elle ruine l'industrie et suspend le commerce, tandis qu'ils sont obligés de payer des subsides plus considérables. Le gouvernement, retenu par les murmures du peuple, et qui de jour en jour perçoit les impositions avec plus de difficulté, se trouve donc enfin dans l'impuissance de poursuivre ses entreprises; et les sujets, accablés des maux de la guerre, n'aiment et ne désirent que la paix.

Après ce que j'ai dit jusqu'ici des différentes causes qui concouroient à l'agran-

dissement des Romains, si on se rappelle combien la conquête seule de l'Italie leur coûta de peines, de soins, de travaux, l'ambition de nos états modernes doit paroître une inquiétude puérile. Qu'on y réfléchisse, ce n'est qu'une nation de soldats qui peut subjuguer ses voisins; parce qu'elle seule peut avoir cette discipline excellente qui prépare les succès; cette fermeté qui rend inébranlable dans le malheur; cette avidité insatiable pour la gloire, qui ne se lasse jamais de vaincre; et sur-tout ces sages institutions qui, en proscrivant tout ce qui n'est pas utile à la guerre, ne lui laissent de passion que pour la liberté et les combats, et lui fournissent naturellement les moyens de profiter d'une première conquête pour en faire plus aisément une seconde. Quel spectacle nous présente aujourd'hui une nation! On voit quelques hommes riches, oisifs et voluptueux qui font leur bonheur aux dépens d'une multitude qui flatte leurs passions, et qui ne peut subsister qu'en leur préparant sans cesse de nouvelles voluptés. Cet assemblage d'hommes, oppresseurs et opprimés, forme ce qu'on appelle la société, et cette société rassemble ce qu'elle a de plus vil et de plus méprisable, et en fait ses soldats; ce n'est point avec de pareilles mœurs,

ni avec de pareils bras que les Romains ont vaincu l'univers.

Je ne crains point de me tromper en avançant que l'ambition parmi les Européens, loin de conduire un peuple à la monarchie universelle, doit hâter sa décadence. Quel état en effet n'est pas accablé du poids des dettes que la guerre l'a obligé de contracter? Le plus obéré, c'est celui qui a fait les plus grandes entreprises. Quelques princes ont reculé leurs frontières; mais ont-ils accru leurs forces en agrandissant leur territoire? Il n'y a point de nation en Europe qui ne trouve son véritable avantage à cultiver soigneusement la paix; si elle fait la guerre pour un autre objet que sa défense, elle va contre ses intérêts; et un peuple qui ne les consulte pas dans chacune de ses entreprises, quel bonheur peut-il se promettre?

Malgré tous les avantages que la république romaine avoit sur ses ennemis, jamais elle ne seroit parvenue à les asservir, si par la forme même de son gouvernement, elle n'eût été forcée à se conduire par des principes et des maximes invariables, qui devinrent le ressort de tous ses mouvemens, et qui la poussoient au but qu'elle ne perdit jamais de vue. Qu'on jette les yeux sur les traités, les

alliances, les ligues que nos peuples ont faits depuis le commencement de ce siècle, et l'on croira qu'aucun état n'a d'intérêt fixe et certain, que l'intrigue a pris la place de la politique, qu'au lieu de gouverner les affaires, on leur obéit, et qu'on est ami ou ennemi au hasard. Chez les Romains, le magistrat étoit obligé de prendre l'esprit de sa nation, et de la conduire selon ses intérêts. Aujourd'hui l'intérêt d'un peuple, c'est l'intérêt personnel de ceux qui le gouvernent. Lhomme timide ou modéré ne voit point les objets du même œil que l'homme courageux ou ambitieux. De-là dans tous les états, cette conduite tour à tour foible, intrépide, ambitieuse, désintéressée, parce qu'ils obéissent successivement à des maîtres qui ont des lumières, et surtout des passions différentes. Il arrive très-rarement qu'un prince suive la route que son prédécesseur lui a tracée; il change même souvent de caractère et de politique en changeant de ministres : ainsi une nation ne fait jamais qu'ébaucher des entreprises.

L'histoire de nos pères nous instruit d'avance de l'histoire de nos neveux. Comme il s'est fait jusqu'à présent, il se fera encore dans la suite un balancement de fortune entre tous les peuples de l'Europe. Un état gouverné par un prince

habile et ambitieux sera prêt à tout envahir, et il deviendra subitement le jouet de ses voisins. A un Charlemagne succédera un Louis-le-Débonnaire; l'édifice élevé par le héros s'écroulera sous le prince imbécille. L'un avoit communiqué son génie à sa nation, il voyoit tout, il remédioit à tout; l'autre ne verra que sa cour, ses favoris et ses domestiques; embarrassé de sa puissance, il ne saura pas employer ses forces, et sera humilié par un ennemi beaucoup moins puissant que lui, mais courageux, sage et éclairé. Ces jeux bisarres, mais ordinaires de la fortune, contribueront, si je ne me trompe, plus efficacement que notre politique de l'équilibre, à conserver à chaque peuple son indépendance.

Les premières guerres des Romains ne furent que des courses où la bravoure décidoit de tout. Il auroit fallu peu de science à leurs ennemis pour les vaincre, mais aussi ignorans qu'eux, ils ne leur opposoient ni ruses ni manœuvres habiles. Les consuls, toujours heureux, ne savoient pas qu'il y a des circonstances où il faut vaincre par la force, et d'autres où il faut chercher la victoire, en feignant d'y renoncer. Les Romains vouloient toujours combattre, et la confiance qu'ils avoient en leur courage exigeoit qu'on chassât l'ennemi par la force; le vaincre sans

l'accabler du poids des légions, ce n'eût été pour eux qu'une demi-victoire (1).

Ces préjugés, nés avec la république, flattoient si agréablement son orgueil, qu'ils y subsistèrent long-temps encore après que ses généraux eûrent porté la science de la guerre à son plus haut point de perfection. L'adresse que Marcius et Attilius employèrent pour tromper Persée, et l'empêcher de commencer les hostilités avant que la république eût envoyé ses légions dans la Grèce, fut condamné à Rome par une partie du sénat qui se piquoit, ainsi que le rapporte Tite-Live, de conserver les sentimens des anciens Romains. « Rome, disoient ces sénateurs, dédaigne de se servir de ruses et de tendre des piéges, le jour doit éclairer ses armes et ses exploits. Elle ne sait ce que c'est que de donner, par une suite simulée, une fausse confiance à ses ennemis pour se jeter sur eux, et les

---

(1) Voyez la différence que les Romains mettoient entre le *triomphe* et l'*ovation*. *Causa ovationis hæ traduntur, si non penitus debellati essent hostes..... si fusi essent, fugati, percussi, consternati, non tamen magnis cladibus affecti.... denique si incruento prælio pugnatum esset.* Il falloit que les ennemis eussent perdu au moins cinq mille hommes dans un combat, pour que le consul obtînt les honneurs du grand triomphe. Quelle grossièreté !

accabler dans leur sécurité. Nos pères aimoient la gloire, ils ne ternissoient point leur courage en y associant des finesses; et après avoir déclaré la guerre, ils assignoient même le jour et le lieu du combat. »

L'affront des Fourches Caudines rendit les consuls plus attentifs sur eux mêmes (1). Ils commencèrent dès-lors à se conduire avec une certaine intelligence, et à faire la guerre par principes. Craignant les embuscades et les piéges, ils apprirent à en dresser. Leurs marches devinrent plus savantes; et dès qu'ils surent qu'une armée pouvoit être coupée et comme assiégée en pleine campagne, ils voulurent connoître un pays avant que de s'y engager. Le point le plus difficile pour les Romains, c'étoit de les accoutumer à regarder la guerre comme un art qui avoit besoin d'autre chose que du courage, et d'une discipline rigide; dès qu'ils commencèrent à méditer, leurs progrès furent rapides.

Ils prirent toujours chez leurs ennemis ce qu'ils y trouvèrent d'avantageux (2).

---

(1) Une armée romaine passa sous le joug l'an de Rome 431.

(2) *Neque superbia obstabat quominus instituta aliena, si modo proba erant, imitarentur Majores nostri. Arma atque tela militaria ab*

Leurs succès, leurs défaites, ils mettoient tout à profit; et chaque peuple qu'ils vainquirent leur donna en quelque sorte une leçon de guerre. Les Samnites surtout leur firent faire des efforts extraordinaires, étendirent par-là leurs vues et leurs connoissances, et les mirent en état de repousser d'Italie un prince qui avoit fait ses premières armes sous les lieutenans d'Alexandre. Pyrrhus ne trouve rien de barbare dans leur manière d'asseoir un camp, et de disposer une armée. Avec les forces que ce prince avoit amenées au secours des Tarentins, et les alliés qu'un politique plus habile que lui se seroit faits en Italie, il devoit peut-être ruiner la république romaine, et il lui apprit seulement à vaincre les Carthaginois.

L'ambition de ce prince inquiet et avide dévançoit la rapidité de ses armes. En entrant dans l'Italie, il lui tardoit de conquérir la Sicile, et à peine a-t-il mis le pied dans cette île, qu'il dévore l'Afrique, et voudroit déjà avoir vaincu Carthage. Il savoit vaincre; mais son impatience le dégoûtoit de ses entreprises avant

---

Samnitibus, insignia magistratuum ab Tuscis pleraque sumpserunt; postremò quod utique apud socios aut hostes idoneum videbatur, cum summo studio domi exsequebantur, imitare quam invidere bonis malebant. Sall. in Bel. Cat.

que de les avoir consommées. Les Romains ne se soutinrent contre Pyrrhus que par Pyrrhus même. Leurs armées avoient été entièrement défaites près de Syris, et mises en déroute à Asculum. Une troisième action pouvoit réduire les Romains, qui n'étoient pas encore accoutumés de combattre contre des éléphans, à défendre leur propre ville ; mais au lieu de poursuivre son avantage, Pyrrhus entame une négociation mal entendue, et quand il ne devoit inspirer que de la crainte à ses ennemis, il leur redonne de la con-confiance. Etonné par le récit de Cynéas, qui, disoit-il, avoit vu dans le sénat de Rome une assemblée de rois, et déjà ennuyé de la constance que les Romains lui opposoient, il abandonne les Tarentins leurs alliés, et l'Italie, pour voler au secours de Syracuse et d'Agrigente, que les Carthaginois vouloient soumettre à leur domination. La république romaine mit à profit l'absence de ce prince ; et quand il repassa en Italie pour relever les affaires désespérées de Tarente, il fut battu à Bénévent, et forcé de chercher un asile dans ses états.

C'est peu de temps après la retraite de Pyrrhus que les Romains inventèrent cet ordre de bataille, auquel Polybe attribue les avantages qu'ils continuèrent à remporter sur leurs ennemis. Ils se rangeoient

sur trois lignes, et chaque ligne, au lieu de former une masse pesante d'infanterie qui n'auroit eu que des mouvemens lents et difficiles, étoit composée de différens corps séparés les uns des autres, et par là capables des évolutions les plus rapides. Les princes qui formoient la seconde ligne étoient placés vis-à-vis les intervalles que laissoient entr'elles les cohortes des hastaires qui formoient le premier rang; et les corps des triaires, c'est-à-dire, des soldats les plus braves et les plus expérimentés, placés en troisième ligne, répondoient aux intervalles des princes, et faisoient la réserve de l'armée.

Outre que cette disposition est plus propre que la phalange des Grecs, et l'ordonnance des Barbares, à éviter l'effort des éléphans, car il suffisoit de faire un mouvement léger pour que l'armée romaine s'ouvrît et se fermât en colonne, elle offroit un moindre front aux armes de jet des Velites. Il falloit vaincre, pour ainsi dire, trois fois les Romains dans la même action. Si les hastaires étoient enfoncés, les princes s'avançoient, les soutenoient et leur donnoient le temps de se rallier derrière eux pour fondre une seconde fois sur l'ennemi, auquel les triaires enlevoient encore quelquefois la double victoire qu'il avoit déjà remportée.

Les Grecs et les successeurs d'Alexan-

dre ne connoissoient qu'un même ordre de bataille, c'est celui de la phalange, composée de seize mille hommes, rangés sur seize de profondeur. On peut voir dans les historiens quelles étoient les armes de ces soldats, et l'on ne sera point étonné que Paul Emile en fût effrayé la première fois qu'il combattit contre Persée. La phalange paroissoit invincible, et elle l'étoit en effet, dit Polybe, tant qu'elle demeuroit unie; mais, ajoute-t-il, il étoit rare qu'occupant vingt stades, elle trouvât un terrain qui lui convînt. Une hauteur, un fossé, une fondrière, une haie, un ruisseau en rompoient l'ordonnance; et ses ennemis pouvoient alors la ruiner d'autant plus aisément, et pénétrer dans les intervalles qu'elle laissoit en se rompant, que tel est l'ordre de la phalange, continue le même historien, que le soldat ne peut faire aucune évolution ni combattre corps-à-corps, à cause de la longueur de ses armes. Sans aucun obstacle étranger, il étoit même impossible que la phalange ne souffrît pas quelque flottement dès qu'elle se mettoit en mouvement. Les cohortes romaines, aussi capables de toutes sortes d'évolutions, que la pesante ordonnance des Grecs l'étoit peu, avoient donc un avantage considérable sur la phalange. Pour la vaincre, il ne s'agissoit que de la forcer à

combattre sur un terrain inégal, ou, avant que de l'attaquer, de la rompre par le secours des Velites, ou de la forcer à marcher.

Ce que Polybe dit, en comparant l'ordonnance légère des Romains à celle des Macédoniens, il faut à plus forte raison l'appliquer à l'ordre de bataille des autres peuples, dont l'infanterie toute pressée en un corps, avoit les inconvéniens de la phalange, sans en avoir les avantages. Deux et même trois phalanges placées les unes derrière les autres ne fortifioient point une armée, parce qu'elles ne se donnoient aucun secours. Annibal en fit l'épreuve à Zama. Il composa sa première phalange de tout ce qu'il avoit de plus médiocre dans ses troupes, se flattant qu'après que les Romains se seroient fatigués à la tailler en pièces, il fondroit sur eux avec la seconde phalange, et les mettroit aisément en fuite. Ce grand homme fut trompé dans ses espérances. Sa première phalange, qui fut rompue et enfoncée, se jeta sur la seconde, y porta le désordre, et l'entraîna dans sa déroute avant même que les Romains l'eussent approchée.

LIVRE

LIVRE CINQUIÈME.

TANDIS que Rome étoit occupée à subjuguer l'Italie, Carthage, qui régnoit depuis long-temps sur l'Afrique, étendoit sa domination hors de son continent. Elle avoit fait des conquêtes considérables en Espagne; la Sardaigne étoit soumise; et la Sicile sembloit ne pouvoir éviter le même sort. Des richesses immenses, produit du commerce le plus florissant, enfloient l'orgueil des Carthaginois; et parce qu'ils étoient le peuple le plus riche du monde, ils se croyoient destinés à le gouverner. Mais les Romains pensoient que cet empire devoit être le prix de leur courage, de leur patience et de leur amour pour la gloire. Ces deux nations, à force de vaincre leurs ennemis, soumirent tous les peuples qui les séparoient; elles se firent la guerre, et peut-être que l'histoire n'offre point de spectacle plus beau, plus intéressant, et à la fois plus instructif que la rivalité de ces deux républiques.

Carthage, fondée par Didon plusieurs siècles avant Romulus, obéit d'abord à des rois, mais elle ne tarda pas à en secouer le joug pour se gouverner en ville

libre. Deux suffètes, dont la magistrature étoit annuelle, présidoient à un sénat nombreux qui les avoit élus ; ils en convoquoient les assemblées, et y proposoient les matières qui devoient être l'objet des délibérations. Tant que les avis étoient unanimes dans le sénat, ce corps régloit tout, ordonnoit tout, et le gouvernement étoit absolument aristocratique. Mais au défaut d'unanimité, les affaires étoient portées devant le peuple, que ses magistrats assembloient dans la place publique (1) ; il décidoit à la pluralité des suffrages, et le gouvernement devenoit alors purement démocratique ; ainsi la souveraineté toute entière, appartenant tour à tour à chacun des deux ordres de l'état, Carthage, alternativement gouvernée par le sénat ou par le peuple, n'avoit aucune règle constante de conduite. Aristote et Polybe, trompés par ses deux suffètes, son sénat et ses assemblées du peuple, ont donc eu tort de comparer cette république, l'un à celle des Spartiates, l'autre à celle des Romains, ou l'aristocratie, la royauté et la démocratie unies, fondues ensemble, et toujours tempérées

(1) Ces magistrats du peuple étoient au nombre de 105. Les auteurs latins les appellent *centumviri* centumvirs ; ils étoient les juges de toutes les affaires civiles.

les unes par les autres, formoient une police mixte qui rassembloit les avantages de tous les autres gouvernemens.

A peine les Carthaginois se furent-ils formés un établissement solide, qu'occupés, à l'exemple des Tyriens dont ils descendoient, de la seule passion d'étendre leur commerce, d'acquérir et d'amasser des richesses (1), ils durent avoir tous les vices que produit l'avarice. Si ces vices ruinèrent le sage gouvernement des Romains, quels ravages ne durent-ils pas causer chez les Carthaginois, dont les lois n'étoient propres ni à prévenir, ni à réprimer les abus ? La probité et les talens ne furent comptés pour rien; c'est aux seuls citoyens riches qu'on déféroit les magistratures, et il leur étoit même permis d'en posséder plusieurs à la fois. N'y ayant plus d'égalité entre les magistrats, et leurs fonctions n'étant pas séparées, les haines et les jalousies prirent la place de l'émulation; et de-là naquirent ces cabales, ces partis presque aussi anciens que la république, et auxquels ses

(1) L'avarice des Carthaginois étoit une passion basse et sordide; ils ne savoient pas jouir de leur fortune. M. Huet, dans son histoire du commerce et de la navigation des anciens, ch. 15, dit que les Romains appeloient par dérision les Carthaginois, *mangeurs de bouillie.*

intérêts furent continuellement sacrifiés. On ne concevroit point que les Carthaginois eussent conservé leur liberté jusqu'au temps où ils firent la guerre aux Romains, si on ne faisoit attention que leur esprit, plus occupé de leurs banques et de leurs comptoirs que de tout autre objet, et retréci par l'intrigue, ne s'ouvroit point aux grandes choses comme celui des Romains. Tandis que les uns, naturellement lâches et timides, s'insultoient en citoyens, et ne cherchoient à dominer que par des voies sourdes et détournées, les autres, fiers et courageux comme leur république, avoient son ambition et décidoient leurs querelles par les armes. La modération même que les Carthaginois conservoient au milieu de tous leurs vices donne une idée désavantageuse de leur caractère; et la foiblesse qui les empêche d'être aussi méchans que les Romains, ne les rend que plus méprisables.

Carthage soumit cependant ses voisins, sans doute des peuples incapables de conserver leur indépendance. Ses premiers succès, les contributions qu'elle exigea de ses ennemis, et les dépouilles des vaincus lui inspirèrent une confiance qui ne fut qu'un vice de plus dans sa constitution. Quoique marchands, les Carthaginois voulurent être conquérans; et s'ils ne continuoient pas à trouver des peuples

aussi mal gouvernés qu'eux, aussi corrompus, plus foibles et divisés d'intérêt, ils devoient nécessairement périr ; car il est impossible qu'une république telle que Carthage, qui n'a que des soldats mercenaires, et dont les magistrats ne sont pas les capitaines (1), ait le génie propre à commencer, suivre et consommer de grandes entreprises de guerre. Accoutumée à voir ses intérêts sous un autre point de vue qu'une nation militaire, et à travers d'autres préjugés, elle aime la paix qui fait fleurir son commerce, et doit par conséquent faire mal la guerre. Ses projets, toujours trop grands ou trop petits, ne seront jamais concertés avec sagesse, et elle ne les exécutera qu'en se défiant d'elle-même, ou en présumant trop de ses forces. Elle aura de l'espérance, ou la perdra mal à propos ; arrogante dans la prospérité, elle n'aura aucune fermeté dans les revers ; ne pouvant donc faire la guerre avec avantage, il faut qu'elle y trouve enfin sa perte.

Si on rapproche ces réflexions générales de ce que j'ai dit jusqu'ici des ins-

(1) Chez les Carthaginois, le commandement des armées n'étoit attaché à aucune magistrature. Le sénat ou le peuple faisoit général un officier qui s'étoit distingué, ou qui savoit mieux briguer la faveur publique.

titutions politiques des Romains, il paroîtra sans doute surprenant que la première guerre punique ait duré vingt-un ans, et n'ait pas fini par la ruine entière de Carthage. Mais il faut faire attention que la république romaine, se trouvant transportée dans un ordre de choses tout nouveau, ne put pas d'abord profiter de toute la supériorité que son gouvernement, ses mœurs et sa discipline militaire lui donnoient sur les Carthaginois. Il ne s'agissoit plus de faire la guerre comme elle l'avoit faite jusqu'alors dans l'Italie, de s'étendre de proche en proche, et d'armer seulement quatre légions; il falloit se faire de nouvelles maximes, et une politique en quelque sorte toute nouvelle; et ce moment est presque toujours fatal à un peuple, parce qu'il n'est point éclairé par l'expérience; et qu'entraîné par la force de l'habitude, il veut encore imiter quand il doit imaginer.

Les Carthaginois au contraire, qui, depuis long-temps, faisoient la guerre dans les provinces éloignées et avec des armées nombreuses, devoient encore avoir un avantage considérable sur les Romains, par l'expérience qu'ils avoient de la mer. Je sais que la navigation étoit un art aussi borné chez les anciens qu'il est étendu chez nous; que tout se réduisoit, de la

part des matelots, à connoître de certains présages (1) du beau et du mauvais temps, à manier avec adresse le gouvernail, et à ramer de concert, et que le courage du soldat décidoit du sort des batailles navales. Mais les Romains, qui n'avoient jamais vu que des barques de pêcheurs, étoient trop sages pour n'être pas intimidés par leur ignorance. Les honneurs extraordinaires qu'ils accordèrent au consul Duilius, qui défit le premier une flotte carthaginoise, prouvent combien cette victoire étoit inattendue.

Après avoir vaincu, les Romains s'essayoient encore, et ils avoient besoin de plusieurs succès consécutifs pour avoir sur mer la même confiance qu'ils avoient sur terre. D'ailleurs, l'empire des Carthaginois se soutenoit par son propre poids contre des échecs légers, et ne pouvoit être ébranlé que par de grands revers; mais la pauvreté de la république romaine ne lui permettoit pas de former de grandes entreprises. Elle ne connoissoit l'usage des monnoies d'argent que depuis peu d'années (2); et quelques secours qu'elle reçût de la générosité des citoyens,

(1) Voyez Vegèce, l. 5, ch. 10, 11 et 13.

(2) L'an de Rome 481, la république commença à avoir quelque monnoie d'argent, et la première guerre punique commença l'an 489.

ils étoient beaucoup moins considérables que les fonds ordinaires qu'une république aussi riche que Carthage destinoit à la guerre.

Ces causes particulières rendirent en quelque sorte les Romains inférieurs à eux-mêmes dans le cours de la première guerre punique. Ils n'ignoroient pas sans doute la fameuse diversion d'Agathocles (1), et ils étoient instruits de la dureté avec laquelle Carthage régnoit sur l'Afrique; et quelque avantage qu'ils dussent se promettre en y transportant le théâtre de la guerre, ils ne se déterminèrent que tard à y faire passer une armée. La bataille d'Ecnome ayant enfin mis Régulus en état d'assiéger Carthage, ce général pouvoit dès-lors exécuter ce que firent depuis les Scipions; mais sa république se défia de ses propres forces et de ses lumières; et se trouvant en quelque sorte embarrassée par la grandeur de son entreprise, rappela en Italie un consul et une partie des légions. Les Romains,

(1) Agathocles, tyran de Syracuse, étant vivement pressé par les Carthaginois qui assiégeoient sa ville, s'embarqua avec ses principales forces, et fit une descente en Afrique. Il s'approcha de Carthage même, la menaça d'en former le siége, et par cette heureuse diversion, la contraignit à rappeler les troupes qu'elle avoit en Sicile.

après la défaite de Régulus, parurent vouloir se venger avec éclat, ils remirent en mer une flotte de trois cents vaisseaux; et au lieu de porter une seconde fois la guerre en Afrique, où ils n'auroient plus trouvé un Xantippe (1), ils se contentèrent de retirer d'Aspis les soldats de Régulus qui s'y étoient réfugiés.

Depuis que la république romaine, éclairée par ses fautes même, et familiarisée avec les grandes entreprises par une guerre de vingt-un ans, étoit aussi exercée à combattre sur mer que sur terre, et s'étoit enrichie par la possession de la Sicile et des autres pays qui lui avoient été cédés; il semble que Carthage ne pourra éviter sa ruine, si elle recommence la guerre contre les Romains. Elle devroit même n'avoir aucun succès important; mais les états ne font pas toujours ce qu'ils doivent naturellement faire. La fortune se plaît quelquefois à confondre la sagesse des hommes pour leur montrer qu'ils ne sont jamais assez sages. Rome, faite pour tout conquérir, est prête à être subjuguée par les Carthagi-

(1) Xantippe, Lacédémonien, étoit venu au secours de Carthage, et ayant pris le commandement de son armée, battit Régulus. Les Carthaginois le firent périr pour s'épargner le soin de lui témoigner leur reconnoissance.

nois ; c'est-là un de ces phénomènes irréguliers que présente l'histoire, et dont la politique ne peut trop étudier les causes.

L'application successive d'Amilcar, d'Asdrubal et d'Annibal à former les armées à une excellente discipline, avoit suppléé à tout ce qui manquoit au gouvernement de Carthage pour avoir des soldats aussi braves que ceux de la république Romaine. Ces hommes rares qui devoient tout à leurs talens et rien aux institutions de leur patrie, eurent presque l'art d'inspirer à une milice mercenaire et composée de différentes nations, le même zèle, la même fidélité et la même obéissance que les consuls trouvoient naturellement dans leurs concitoyens. Tandis que Rome, qui avoit fermé le temple de Janus après la première guerre punique, se relâchoit vraisemblablement de ses exercices, et goûtoit trop les douceurs (1) d'une paix qui fut à peine troublée par quelques expéditions contre des peuples dont elle châtia trop aisément l'indocilité (2) ; les armées de Carthage s'aguer-

(1) L'intervalle de la première à la seconde guerre punique est de vingt-cinq ans : l'une finit l'an de Rome de Rome 510, et l'autre commença en 535.

(2) *Neque hostem acriorem bellicosioremque secum congressum, nec rem romanam tam desi-*

rissoient en Espagne, et y faisoient tous les jours de nouvelles conquêtes. Malgré les intrigues et les cabales, par lesquelles les Carthaginois étoient désunis, et dont le propre est de faire négliger le mérite, de le craindre même, et de l'étouffer pour substituer à sa place l'ignorance et l'incapacité, ils donnent à Annibal le commandement de leur armée. Par le caprice d'un hasard contraire, les Romains, malgré un gouvernement plus capable que tout autre de produire des talens, et où le mérite étoit sûr d'être récompensé, élèvent au consulat un Flaminius et un Varron.

Ce n'est point proprement contre la république de Carthage que Rome va faire la guerre, c'est contre Annibal seul, qui, avec les ressources que lui présente

---

dem unquam fuisse atque imbellem. Sardos, Corsosque, et Istros atque Illyrios, lacessisse magis quam exercuisse romana arma; et cum Gallis tumultuatum verius quam belligeratum, Pœnum hostem, veteranum trium et vigenti annorum, militiâ durissimâ inter Hispanas gentes semper victorem; primum Amilcare, deinde Asdrubale, nunc Annibale duce acerrimo assuetum, recentem ab excidio opulentissimæ urbis Iberum transire: trahere secum tot excitos Hispanorum populos: conciturum avidas semper amorum Gallicas gentes; cum orbe terrarum bellum gerendum in Italia, ac pro mœnibus romanis esse. Tit. Liv. l. 21.

une armée bien disciplinée, et ce qu'il avoit pu amasser de richesses en Espagne, se sentant en état de se passer des secours de sa patrie, médite tout, projette tout, exécute tout. Si le sénat de Carthage eût réglé les opérations de cette guerre, les Romains auroient pu faire des fautes impunément; mais un homme qui n'en fait point les observe, les entoure de piéges, et leur fera payer chèrement la plus petite méprise et la plus légère distraction.

1. Rome avoit fait trop de mal aux Carthaginois pendant la première guerre punique, et les avoit trop grièvement offensés depuis, en s'emparant contre la foi des traités de l'isle de Sardaigne, pour ne devoir pas être inquiète de leurs progrès en Espagne. Voir sortir son ennemi de l'humiliation où on l'a mis, et ne pas lui faire la guerre, c'est une imprudence extrême. Il falloit éclairer toutes les démarches d'Annibal et s'opposer à ses premières entreprises; dès qu'il offense Sagunte, la guerre est déclarée aux Romains, il n'est plus temps de délibérer, et il ne reste qu'à transporter promptement les légions en Afrique ou en Espagne. En laissant opprimer un allié fidèle, Rome ôtoit à tous les autres la confiance où ils étoient qu'ils n'avoient rien à craindre sous sa protection; et c'étoit ébranler les fondemens de son empire. Un peuple pacifique

attend la guerre sur ses frontières ; un peuple conquérant doit la porter dans les provinces de ses ennemis. Si les armes romaines sont heureuses en Afrique ou en Espagne, la république y fera des conquêtes ; si elle est battue, elle ne sera point accablée de ses pertes, et il lui reste des ressources pour rétablir ses affaires. Qui ne sent pas qûe, quand Annibal auroit obtenu en Espagne les mêmes avantages qu'il remporta en Italie, et qui mirent les Romains à deux doigts de leur ruine, il ne leur auroit cependant causé que de médiocres alarmes.

La lenteur et l'indécision des Romains firent concevoir à Annibal le projet de passer d'Espagne en Italie. Cette entreprise a souvent été accusée de témérité ; c'est le sort des grands hommes de paroître plus audacieux que prudens, parce qu'on les juge sans avoir leurs lumières ni leurs ressources. Jamais projet ne fut cependant formé avec plus de sagesse. Annibal connoissoit toute la supériorité de Rome sur sa patrie ; et sachant que ce n'étoit qu'à la faveur de ses talens et de quelques circonstances passagères que Carthage pouvoit se flatter d'avoir des succès, il eût été insensé de faire un plan qu'il n'eût pu lui-même exécuter. S'il eût entrepris de chasser les Romains pied à pied de leurs conquêtes, et de les détruire

par une longue suite de succès, il étoit sûr de mourir avant que d'avoir terminé cette guerre, et il auroit laissé sa patrie abandonnée à elle-même et dans l'impuissance de se défendre. En portant au contraire ses armes dans le cœur de l'Italie, il réduisoit dès la première campagne une république conquérante à combattre pour ses propres foyers, et il ne lui falloit qu'une ou deux victoires pour être en état d'assiéger Rome même, la prendre, la brûler, et vendre ses citoyens.

Ce qui acheva de déterminer Annibal, c'est qu'en faisant la guerre dans quelque province éloignée, il auroit eu à combattre les légions romaines, et ses armées toujours nouvelles d'auxiliaires que les Italiens fournissoient aux Romains et avec lesquelles ils devoient tout envahir. En se transportant dans l'Italie, il se flattoit avec raison de dissiper l'espèce de charme qui la tenoit asservie aux volontés des Romains, de l'armer même contre ses maîtres, et de ramener par conséquent la rivale de Carthage à cet état de foiblesse où elle s'étoit vue avant ses conquêtes. En effet, si quelques villes d'Italie, se souvenant encore de leur ancienne indépendance, voyoient avec jalousie l'empire de la république romaine, et n'étoient plus les dupes de cette politique adroite, par laquelle elle asservissoit les peuples en

les menaçant les uns des autres, ne devoient-elles pas regarder les Carthaginois comme des libérateurs, et sous leur protection tâcher de recouvrer la liberté ? Que ne pouvoit pas se promettre un aussi grand politique que Annibal, en remuant tour à tour les Italiens par la crainte des châtimens ou par l'espérance des bienfaits ? Les colonies mêmes de Rome ne devoient pas être fidèles à leur métropole, si les Carthaginois, après avoir obtenu quelque avantage considérable, tournoient leurs forces contre elles, et en les menaçant de les ruiner, les invitoient par des faveurs à se lier à eux. Les citoyens romains, qui avoient été transportés dans une nouvelle ville, devoient regarder, après un certain temps, l'habitation où ils étoient nés comme leur véritable patrie. C'est là qu'étoient leur famille, leurs dieux, leurs amis, leur fortune, et tout ce qui est capable d'intéresser et d'attacher le cœur humain ; étoit-il naturel que ces colonies, esclaves du respect qu'elles conservoient pour la ville à laquelle elles devoient leur origine, sacrifiassent au salut du capitole leurs femmes, leurs enfans, leur liberté, leurs temples, leurs maissons et leurs sépultures ?

Quelque sage que fût le projet d'Annibal, il falloit, pour l'exécuter, que son auteur eût à la fois tous les talens du plus

grand homme d'état et du plus grand capitaine. Quelle foule de difficultés, toujours nouvelles, ne devoit-il pas rencontrer pendant une marche de trois cents lieues dans des pays inconnus, coupés par des rivières rapides et profondes, remplis de défilés; et où il faudroit continuellement vaincre par la force des peuples barbares, ou les tromper par des artifices? Il lève d'avance tous les obstacles en les prévoyant; et tandis qu'il commence son entreprise, et la poursuit avec succès, la république romaine, toujours aveuglée sur ses intérêts, agit sans courage et sans prudence. Elle semble ne pas pénétrer le dessein de son ennemi; et au lieu de songer à défendre l'entrée de l'Italie par la force, ressource unique après ses lenteurs et ses irrésolutions, elle entame des négociations frivoles. Comme elle avoit oublié qu'on ne doit traiter de satisfaction et de paix qu'en se préparant à la guerre, les ambassadeurs qu'elle envoya à Carthage, en Espagne et dans les Gaules, ne reçurent que des réponses insultantes ou des railleries encore plus humiliantes pour leur orgueil.

Je n'oserois assurer que c'eût été vaincre Annibal que de l'empêcher de combattre quand il fut descendu en Italie. Il se trouvoit, il est vrai, dans une province pleine du nom romain, et où rien n'osoit

encore s'ébranler en sa faveur; il étoit sans alliés, sans subsistances, sans machines de guerre; et tout autre général à sa place auroit péri, s'il n'eût promptement gagné quelque bataille. Mais comme Annibal avoit sans doute pensé que les Romains pouvoient demeurer opiniâtrément sur la défensive, il avoit certainement formé un plan de guerre en conséquence, et il lui auroit vraisemblablement réussi. Quoi qu'il en soit, les Romains n'avoient point de parti plus sage à prendre, que d'éviter le combat, et sans rien hasarder, de resserrer les Carthaginois. Tout le monde sait à quelle extrémité Fabius les réduisit depuis en temporisant, quoique leurs victoires eussent déjà ébranlé la fidélité des peuples d'Italie, et que quelques-uns même leur eussent ouvert leur ville. Mais plus les Romains, irrités par la présence d'Annibal, et honteux de la conduite molle qui avoit causé la perte de Sagunte, se reprochoient de négligence et de lenteur, plus il étoit naturel qu'ils n'écoutassent que leur orgueil, et s'abandonnassent à toute l'impétuosité de leur courage. D'ailleurs leur république n'avoit aucune idée de la guerre défensive, parce qu'elle ne l'avoit jamais faite. Soit foiblesse de la part des ennemis qu'elle avoit jusqu'alors combattus; soit parce que les consuls, dont la magistra-

ture étoit annuelle, s'étoient toujours hâtés de terminer la guerre, ou du moins de remporter quelque avantage qui leur valût les honneurs du triomphe; les légions étoient accoutumées à chercher l'ennemi, et ne croyoient avoir fait une campagne heureuse que quand elles l'avoient taillé en pièces. Des succès qui avoient toujours accompagné cette méthode de faire la guerre, les Romains avoient conclu qu'elle étoit la plus sage; et c'est à ce préjugé qu'Annibal dut les avantages qu'il remporta sur les bords du Tésin, à Trébie, et près du lac de Trasimène.

Cornelius Scipion et Flaminius se seroient cru déshonorés, s'ils n'avoient pas saisi la première occasion de combattre. L'un étoit brave, mais inconsidéré; et à force de compter sur le courage et l'intelligence de ses soldats, il n'étoit pas assez attentif à remplir les devoirs de général. L'autre n'avoit qu'une témérité orgueilleuse, qui lui faisoit dédaigner toutes sortes de précautions; tous les deux furent vaincus.

Fabius, qui dans des circonstances si fâcheuses fut fait dictateur, voulut enfin accoutumer sa république à la défensive, et ruiner son ennemi en ne combattant pas. Mais annibal, qui sentoit sa supériorité sur les généraux de Rome dans un jour d'action, et d'ailleurs obligé de vain-

ere encore pour achever de déterminer en sa faveur les peuples d'Italie, déjà ébranlés et incertains sur le sort de la guerre, attaqua, non pas en capitaine, mais en politique, un général qui, promenant ses légions du sommet d'une montagne à l'autre, avoit l'art de n'occuper que des camps inaccessibles. Tantôt il cherche à le rendre suspect à ses concitoyens; il ménage ses possessions et celles de la noblesse, et ravage les terres des plébéiens; tantôt il le rend méprisable en feignant de le braver, en même temps qu'il paroît craindre Minutius, général de la cavalerie, et lui laisse même prendre quelque avantage. Les Romains ne purent éviter le piége qu'Annibal leur avoit tendu; indignés contre la circonspection de Fabius, ils donnent à Minutius un pouvoir égal à celui du dictateur.

Rien n'étoit plus imprudent que cette conduite; elle divisa les forces de la république dans les conjonctures où elles ne pouvoient être trop unies. Fabius et Minutius partagèrent les légions; et au lieu d'une armée formidable, les Romains n'eurent que deux armées incapables de résister séparément aux efforts des Carthaginois. Annibal, attentif à profiter de cette mésintelligence, fut prêt à envelopper Minutius et à le tailler en pièces. Par bonheur pour les Romains, l'amour

de la patrie étoit encore leur première vertu ; le dictateur fut plus vivement frappé de la perte qu'alloit faire la république, que touché du plaisir malheureux, mais trop naturel, de voir succomber un rival qu'on avoit l'injustice de lui préférer. Il vole à son secours, le dégage, et le force à écouter la reconnoissance qui le fit rentrer dans le degré de subordination où il devoit être.

Annibal, toujours instruit du caractère des généraux qui lui étoient opposés, et pour ainsi dire présent à leurs conseils (1), n'eut plus besoin de la même politique, quand les consuls P. Emilius et T. Varron prirent le commandement de l'armée. Le premier avoit toujours approuvé Fabius ; et fortement attaché à ses principes, il étoit capable de résister aux murmures de ses soldats et aux plaintes des citoyens renfermés dans Rome. Persuadé que la postérité les vengeroit des calomnies de ses contemporains, ou plutôt content de faire son devoir, et d'être vertueux à ses propres yeux, il avoit le courage de vouloir servir sa patrie malgré elle. Varron, le plus présomptueux de tous les hommes, et par conséquent sans talent, étoit

(1) *Nec quicquam eorum, quæ apud hostes agebantur, cum fallebat.... omnia ei hostiam haud secus quam sua nota erant.* Tit. Liv. l. 22.

emporté par cette confiance fanatique qu'un capitaine doit inspirer à ses troupes, mais qu'il se garde bien lui-même d'avoir, s'il veut assurer ses succès, ou se préparer des ressources dans un malheur. Sous deux généraux d'un caractère si opposé, qui commandoient alternativement en chef avec un pouvoir égal, et dont toutes les dispositions étoient relatives à des objets contraires; il étoit impossible que l'armée romaine pût ni rester sur la défensive, ni attaquer avec avantage; et Varron fut entièrement défait à la fameuse bataille de Cannes.

Jamais journée ne parut plus décisive; tous les anciens ont cru que Rome ne se seroit jamais relevée de la perte qu'elle venoit de faire, si Annibal se fût présenté à ses portes après sa victoire; et il semble que les paroles, si connues de Maharbal ayent fixé leur jugement. « Le sort des armes, dit ce capitaine à son général, t'a ouvert le chemin du capitole; et dans cinq jours nous y souperons, si tu veux qu'à la tête de ma cavalerie j'aille annoncer aux Romains que tu viens les assiéger dans leur ville; mais les dieux n'ont pas donné au même homme tous les talens (1); tu sais vain-

(1) *Maharval præfectus equitum minime cessandam ratus*, imo ut quid hac pugna sis actum

cre, et tu ne sais pas profiter de la victoire ». Plusieurs historiens, en effet, sont persuadés que dans la consternation où Rome étoit plongée, elle n'auroit point songé à se défendre.

Si dans la suite Annibal lui-même ne dissimuloit point qu'elle n'eût fait une faute capitale (1), en ne s'approchant pas de Rome, ce n'est pas qu'il crût que cinq jours après il s'en seroit emparé; il connoissoit trop bien le courage de ses ennemis pour se promettre un succès si facile. Il est certain, selon la remarque des écrivains qui ont cherché à le justifier, qu'en conduisant

---

scias; die quinto, *inquit*, victor in capitulio epulaberis: sequere, cum equite, ut prius venisse, quam venturum sciant, præcedam. *Annibali nimis læta res est visa, majorque, quam ut eam statim animo capere posset. Itaque voluntatem se laudare Maharvalis ait; ad consilium pensandum, temporis opus esse. Tum Maharbal*: non omnia nimirum eidem Dii dedere; vincere scis, Annibal, victoria uti nescis. *Mora ejus diei statis creditur saluti fuisse urbi atque imperio.* Tit. Liv. l. 22.

(1) *Audita vox Annibalis fertur, potiunda sibi urbis Romæ modo mentem non dari modo fortunam.* Tit. liv. l. 26. *Ferunt Annibalem respexisse sæpe Italiæ littora, deos homines accusantem in se quoque ac suum ipsius caput execratum, quod non cruentum ab Cannensi victoria militem Romam duxisse.* L. 30.

son armée des champs de Cannes sous les murailles de Rome, il n'auroit pas eu le même bonheur que les Gaulois après la bataille d'Allia (1). Les disgrâces consécutives que les Romains avoient éprouvées n'étoient point produites par un commencement de corruption dans leur gouvernement ou dans leurs mœurs, mais par la supériorité d'Annibal sur leurs généraux, et par l'activité d'un courage trop ardent qui les empêchoit de connoître leur situation, et de se conduire suivant leurs vrais intérêts. Leurs malheurs, loin de les accabler ou de les engourdir, ne devoient donc au contraire que donner plus de force aux ressorts du gouvernement, et changer leur crainte en désespoir. Le sénat, qui félicite Varron de n'avoir pas désespéré du salut de la république, n'a pas lui-même perdu toute espérance. Rome enfin étoit une place forte, dont l'armée carthaginoise auroit à peine formé l'enceinte. Elle n'étoit point vide d'habitans, ni par conséquent de soldats; et Annibal, manquant de

(1) La terreur des Romains fut si grande en apprenant cette déroute, qu'ils abandonnèrent leur ville. Les Gaulois y entrèrent sans trouver aucune résistance, et toute l'espérance des Romains fut réduite à défendre le capitole.

toutes les machines nécessaires à un siége, avoit échoué devant une place de peu d'importance après la bataille de Trasimène.

Je ne puis cependant m'empêcher de blâmer ce capitaine, de n'avoir pas découvert, à travers les expressions exagérée de Maharbal, la sagesse que renfermoit son conseil. Il n'est pas douteux que le siége de Rome n'eût été long et laborieux; mais une entreprise de cet éclat auroit surement attiré tous les Italiens dans l'alliance de Carthage. Ces peuples, aussi consternés par la défensive à laquelle la république romaine avoit été réduite, que par ses défaites quand elle avoit voulu combattre, croyoient tout possible à Annibal. Soit crainte ou mauvaise volonté dans les uns, espérance de recouvrer leur liberté ou envie de se ménager la protection du vainqueur dans les autres, ils se seroient tous hâtés d'aller dans son camp, de lui rendre hommage, et de lui offrir les secours dont il avoit besoin pour consommer son ouvrage.

Dans cette défection générale des peuples d'Italie, il n'étoit plus libre aux Romains de s'élever au-dessus de leurs malheurs, d'étonner leurs ennemis par leur fermeté, d'inspirer leur confiance à leurs alliés, ni de trouver en un mot

leur

leur salut dans cet esprit de ressource qui embrasse à la fois la Sicile, la Sardaigne, l'Espagne, la Mer, l'Afrique et la Macédoine, tandis qu'on leur arrachoit l'Italie même. Qu'importoit-il aux Romains de se roidir contre la fortune, et d'avoir des succès dans les provinces étrangères, si leur ville, assiégée par une armée toujours victorieuse, étoit détruite, ses habitans passés au fil de l'épée, ou vendus comme des esclaves? Quelque intrépidité que la défense de Rome eût inspirée à ses citoyens, ils n'auroient pas été plus braves que les Saguntins, qui, ne pouvant survivre à leur patrie, s'ensevelirent avec elle, et ne laissèrent au vainqueur qu'un amas de cendres et de ruines. Il falloit craindre la famine avec une si grande multitude d'habitans; il falloit craindre à la fois les surprises, la ruse et la force. Une ville assiégée par Annibal, et qui ne reçoit point de secours, succombe nécessairement. Les Romains, pour éviter leur ruine, auroient donc été forcés de rappeler toutes leurs forces en Italie, au-lieu de recruter les armées qui étoient en Espagne et en Sicile, d'équiper des flottes, et de songer à punir la Macédoine de son alliance avec les Carthaginois.

J'ose cependant le dire, cette con-

duite la plus sage, ou plutôt la seule raisonnable que pût tenir la république romaine, n'auroit que retardé sa chûte. C'est sans doute en pensant aux suites nécessaires du siége de Rome, et que je viens de détailler, qu'Annibal se repentoit de ne s'être pas approché de de cette place immédiatement après la journée de Cannes. Le salut des Romains eût alors dépendu d'une ou de deux batailles; si les Carthaginois les avoient gagnées, Rome étoit absolument perdue: et il est encore certain que dans ces circonstances tout paroissoit plus favorable aux Carthaginois qu'aux Romains.

Ceux-ci auroient eu, il est vrai, l'avantage de sentir animer leur valeur par le grand intérêt de leur propre conservation, de leur fortune domestique, de leur patrie, de leurs dieux, de leurs femmes, de leurs enfans, pour lesquels ils auroient combattu; mais ces armées, rappelées des provinces, se seroient trouvées en quelque sorte étrangères dans le milieu même de l'Italie; et Annibal, maître des principales villes, leur auroit fait, en temporisant à son tour, plus de mal que Fabius ne lui en avoit causé. Si on suppose qu'on en fût venu aux mains, les Carthaginois, dont l'infanterie armée à la romaine obéissoit en-

core à la discipline la plus rigide, et dont la cavalerie numide étoit invincible, auroient porté au combat la confiance que donnent le gain de quatre batailles et l'espérance de détruire Rome par un dernier effort. Cet intérêt, moins puissant par lui-même que celui des Romains, auroit été amplement compensé par la supériorité d'Annibal sur les généraux de la république romaine.

Scipion, Marcellus, et les autres grands hommes qui se distinguèrent dans la suite de cette guerre, n'étoient point encore parvenus aux magistratures, ou du moins une assez longue expérience n'avoit pas développé leurs talens. Fabius même, à qui les Romains devoient tant les eût alors mal servis. La prudence si vantée de ce général étoit plutôt le fruit d'un caractère timide et défiant que d'un génie supérieur, qui, empruntant tour-à-tour différentes formes, sut se prêter aux différens besoins de la république. Il falloit qu'il y eût un Annibal dans le sein de l'Italie pour établir la réputation de Fabius. Plus frappé des suites funestes d'une défaite que des avantages de la victoire, ce fut un politique et un guerrier ordinaire, mais assez heureux pour rencontrer des circonstances, où une irrésolution par elle-même blâmable servit l'état et devint un talent.

N'étant plus question de temporiser, mais de faire des entreprises vigoureuses, hardies, fréquentes, réitérées, et de forcer les Carthaginois à lever le siége de Rome, il est vraisemblable que Fabius eût avancé la ruine de sa patrie. Dans un temps où il fut depuis permis à la république d'agir offensivement, ce général continua à se conduire par ses anciens principes. Tite-Live nous le représente toujours campé sur des hauteurs, toujours pressé de se retirer à l'approche de l'ennemi, et cantonné au-delà du Vultur avec une attention extrême à consulter les devins, les augures, les poulets sacrés, les entrailles des victimes, et à faire autant de sacrifices expiatoires qu'on lui rapporte de contes puérils et ridicules. Plutarque nous apprend même qu'étant prêt à donner dans un piége d'Annibal, lui et son armée ne durent leur salut qu'aux aruspices qui lui annoncèrent à propos que son entreprise seroit malheureuse. Les circonstances eurent beau changer, il les vit toujours les mêmes. Il s'opposa constamment à la sage diversion que les Romains firent en Afrique, et qui arracha Annibal d'Italie. Accoutumé à tout craindre, il n'eût jamais osé combattre à Zama; et malgré les règles de cette prudence éclairée, qui défendit à

Scipion d'écouter les propositions de paix que son ennemi lui offroit, il auroit fait un traité, et exposé les Romains à avoir contre Carthage une troisième guerre peut-être aussi dangereuse que la seconde, ou du moins aussi pénible que la première.

Autant que le siége de Rome, après la bataille de Cannes, eût été avantageux aux Carthaginois, autant l'inaction d'Annibal leur devint-elle fatale. Dès ce moment il se forma une chaîne de circonstances et d'événemens sinistres qui suspendirent le cours des prospérités de ce grand homme. Je ne sais si je dois parler ici des fameuses délices de Capoue, peut-être contribuèrent-elles à altérer la vigueur de la discipline dans l'armée carthaginoise ; à peine cependant doit-on y faire attention, tant il y eut d'autres causes qui contribuèrent plus efficacement à relever les espérances et la fortune des Romains !

Tandis qu'Annibal prend ses quartiers à Capoue, la république romaine fit des efforts d'autant plus grands pour se venger, qu'elle avoit été plus humiliée, et elle trouva en elle-même des forces et des ressources qui lui auroient été inconnues dans un danger moins pressant. Chaque citoyen veut se sacrifier

au bien public ; chaque soldat est un héros ; l'esclave élevé à la dignité de citoyen est digne de cet honneur et veut vaincre ou mourir pour sa nouvelle patrie. Rome, animée par un même esprit de vengeance, ne fait plus aucune de ces fautes qui avoient contribué aux premiers succès d'Annibal. Sa sagesse est égale à son courage ; non-seulement elle est en état d'avoir une armée considérable en Italie, mais sa politique s'agrandit avec sa confiance ; elle équipe des flottes nombreuses, recrute les légions qui sont dans les provinces étrangères, et semble à son tour méditer la ruine de Carthage.

A cette peinture légère des grandes choses que les Romains exécutèrent, et qui paroissoient en quelque sorte incroyables, on commence sans doute à s'apercevoir qu'Annibal ne conservoit plus cette supériorité d'intelligence, de politique et de génie qu'il avoit eue jusque-là sur eux. Ces qualités sont déjà égales entre Rome et son ennemi, mais leurs ressouces ne le sont plus. Qu'on fasse attention qu'une armée s'affoiblit par la prospérité même ; et que si le vainqueur ne répare continuellement les pertes que lui cause la victoire, il lui est bientôt impossible de poursuivre ses avantages. Annibal, qui venoit de for-

cer les Romains d'armer jusqu'à leurs esclaves, avoit lui-même besoin de recruter son armée. Mais il n'ose recourir aux Italiens, parce que ces peuples, étonnés de la fierté de la république romaine, commencent à craindre d'avoir trop trahi leur devoir, et songent déjà à mériter leur grâce. Bien loin de les armer, le général Carthaginois est obligé de mettre des garnisons dans leurs principales villes pour s'assurer de leur fidélité. Il s'affoiblit donc de jour en jour, et n'est plus en état de tenir la campagne avec le même avantage.

Si Annibal remplit son armée d'Espagnols, de Gaulois, de Barbares et d'aventuriers pris au hasard, ce sont des soldats sans discipline, qui combattent sans règle, qu'il faudra ménager, et qui par conséquent ne le laisseront plus le maître d'exécuter ce qui lui étoit facile avec les soldats qu'il avoit amenés d'Espagne. S'il est obligé de demander des recrues et des subsistances à Carthage, il n'est plus indépendant de cette république, comme il l'avoit été jusqu'à la bataille de Cannes. Tantôt les secours seront refusés, tantôt ils arriveront trop tard, et seront toujours insuffisans. Annibal n'est plus que le général d'une république corrompue; il a les mains liées par les vices de sa patrie, et il doit

être vaincu par les Romains, parce qu'ils combattent dès-lors autant contre Carthage que contre lui.

Qu'on se rappelle la conduite des Carthaginois quand Annibal leur exposa ses besoins; tandis que Magon et les chefs de la faction Barcine exhortoient le peuple à faire un effort, Hannon et ses partisans s'y opposoient. « Ne vous livrez point, disoient ces derniers, à une joie insensée; on vous trompe. Magon ne nous annonce avec tant de faste que des triomphes imaginaires. S'il faut l'en croire, Annibal a taillé en pièce les armées romaines; pourquoi nous demande-t-il donc des soldats? Il a pris et pillé deux fois le camp des Romains, il est chargé de butin; pourquoi donc lui enverrions-nous des subsistances et de l'argent? Qu'on cesse de faire valoir Trebie, Trasimène et Cannes, puisque nos affaires ne sont pas plus avancées aujourd'hui qu'elles l'étoient quand Annibal entra en Italie. Les Romains ne recherchent pas la paix; ils ne sont donc point aussi humiliés qu'on veut nous le persuader. Il n'y a qu'un parti sage pour nous, faisons la paix, puisque la guerre nous ruine malgré nos avantages; mais ne nous épuisons pas pour satisfaire l'orgueil d'Annibal. Des secours seroient inutiles à ce conquérant

redoutable qui a su exécuter de si grandes choses; et il ne les mérite pas, s'il nous trompe par de fausses relations de ses succès. » C'est ainsi qu'à Carthage on trompoit le peuple ignorant, et porté à juger des produits et des succès de la guerre par ceux de son commerce. Tous les citoyens, opposés à la faction Barcine, souhaitoient qu'Annibal fût vaincu; tous travailloient à le faire échouer, tant ils craignoient qu'il ne se servît de la considération que lui vaudroient ses victoires pour ruiner leur crédit !

Annibal, entouré d'alliés qui le trahissent, sans secours du côté de sa patrie, et à la tête d'une armée qui se lasse d'une guerre qui ne lui offre plus de butin, et dont la cavalerie d'abord si redoutable aux Romains déserte continuellement chez eux, se surpasse inutilement lui-même. Quoique les généraux de Rome ne puissent encore le vaincre, on voit cependant que l'Italie doit lui échapper des mains. Il sent le contre-coup de toutes les pertes que sa patrie fait en Espagne, en Sicile, etc. Et les Romais doivent tous les jours remporter quelque nouvel avantage dans les provinces, parce qu'ils n'y font en effet la guerre que contre Carthage, et qu'elle ne leur oppose que des armées

sans discipline, qui manquent de tout, et des généraux incapables de réparer ses fautes, et de se suffire à eux-mêmes. Ces avantages réitérés décideront enfin du sort d'Annibal ; car la république romaine, instruite par les événemens même de la première guerre punique, de la foiblesse des Carthaginois en Afrique (1), ne manquera point d'y porter ses armes, dès qu'elle aura réuni ses forces en pacifiant les provinces. En effet, Scipion y passa ; et tout le monde sait que par la défaite d'Asdrubal et de Siphax, les Carthaginois ayant éprouvé à leur tour une journée de Cannes, Annibal fut rappelé au secours de sa patrie. Il en frémit d'indignation ; et c'est, vaincu par l'avarice, la lâcheté, les partis, les cabales, les divisions de Carthage, et non par les armes de Rome, qu'il abandonna l'Italie.

Scipion battit Annibal à Zama, et cette bataille célèbre ne fut pas seulement le terme de la grandeur des Carthaginois (2) ; on diroit que toutes les

(1) Ils exerçoient sur leurs sujets un empire très-dur, et en tiroient des contributions très-considérables ; aussi les villes soumises aux Carthaginois étoient-elles toujours prêtes à se révolter.

(2) Ils s'engagèrent à payer aux Romains dix mille talens dans l'espace de cinquante années,

nations y furent vaincues, tant elle rendit facile aux Romains la conquête du monde entier. Leur république, qui voyoit dans son alliance tous les pays qui avoient obéi à Carthage, et qui s'étoit emparé de toutes ses richesses, devint une puissance énorme dont le poids devoit tout écraser. Elle n'avoit fait jusque-là que des guerres laborieuses, à présent toutes ses entreprises seront au dessous de ses forces.

Les états, formés des débris de l'empire d'Alexandre, devoient être le principal objet de l'ambition des Romains, et aucune de ces puissances n'étoit en état de se faire respecter. La Grèce n'étoit plus ce qu'elle avoit été autrefois sous la conduite de Miltiade (1), de Thémistocle, de Pausanias, etc. La

---

somme immense! car le talent pesoit 90 marcs de notre poids. Ils livrèrent leurs vaisseaux, et renoncèrent au droit de faire la guerre, en consentant de n'armer qu'avec la permission de la république romaine.

(1) Je passe légèrement sur la situation où se trouvoit la Grèce, quand la seconde guerre punique fut terminée. Je ne pourrois que répéter ici ce que j'ai exposé avec beaucoup de détail dans mes *Observations sur l'histoire de la Grèce.* On y verra aussi ce qui regarde les intérêts des successeurs d'Alexandre, les uns à l'égard des autres.

jalousie de Sparte, l'ambition d'Athènes, la guerre funeste du Péloponèse avoient rompu tous les liens qui unissoient les Grecs. Leurs villes étoient pleines de partis, de cabales et de factions. En un mot, la Grèce sans liberté, sans amour de la patrie, sans confiance en ses forces, ne pouvoient plus être le boulevard de l'Asie contre les Romains, comme elle l'avoit été de l'Europe contre les Perses. La Macédoine étoit presque retombée, depuis la mort d'Alexandre, dans le même état de foiblesse d'où la politique de Philippe l'avoit tirée. Le souvenir de son ancienne grandeur lui donnoit de l'ambition; elle se flattoit toujours de reconquérir l'Asie avec le secours des Grecs; mais au-lieu de les assujettir, elle ne savoit que les inquiéter et les tyranniser. Les rois de Syrie, qui possédoient la plus grande partie des conquêtes d'Alexandre, auroient pu se défendre contre les Romains, s'ils avoient connu leur forces et su s'en servir: mais mais ce vaste empire ressembloit à ces géans énormes qui sont plus foibles que les autres hommes, parce que le cœur ne peut envoyer avec assez d'impétuosité le sang et les esprits jusqu'aux extrémités de leur corps pour y entretenir la vie. On retrouvoit dans les suc-

cesseurs d'Alexandre tous les vices qui avoient rendu si facile la ruine des successeurs de Cyrus. L'Asie, éternellement livrée à l'oisiveté, au luxe et à la mollesse, n'avoit point de soldats. Les Grecs qui s'y étoient établis avoit perdu leur courage; et le despotisme le plus pesant y accabloit des esclaves, auxquels il avoit ôté tout sentiment de crainte, d'espérance et d'émulation. L'Egypte, aussi démembrée que l'empire de Macédoine, ne se trouvoit pas dans une situation moins déplorable. Jamais princes ne furent moins dignes de régner que les successeurs de Ptolomée. Loin de concevoir le projet de s'opposer aux entreprises des Romains, ils en achetèrent au contraire par des complaisances serviles le privilége de vivre dans la mollesse la plus honteuse, et de fouler des sujets qui, malgré leur lâcheté naturelle, étoient toujours prêts à se révolter. Pour mieux juger de la foiblesse de leur gouvernement, il suffit de remarquer l'ascendant que les rois de Syrie avoient pris sur eux; et que, se laissant entraîner par une habitude d'obéir et de ramper, ils devinrent sujets des Romains avant même que d'avoir été vaincus par les armes comme Philippe, ou par les bienfaits comme Massinissa.

Quelque rare qu'il soit de voir un état changer de politique quand ses intérêts commencent à changer, peut-être que la puissance des Romains auroient inspiré assez de défiance à la Grèce, à la Macédoine, et aux cours de Syrie et d'Egypte pour les forcer à sacrifier leurs anciennes haines à leur sureté commune, et à se réunir, si elles n'avoient point été rassurées par cette politique savante et pleine de modération qui avoit déjà trompé et asservi les Italiens. Les Grecs et les successeurs d'Alexandre ne connoissoient qu'une manière de s'agrandir, c'étoit d'établir une domination directe sur les vaincus; mais voyant que la république romaine ne conquéroit que des alliés, et ne mettoit point de garnison ni de préteur dans les villes de ses ennemis humiliés, ils crurent qu'elle étoit sans ambition, et qu'au lieu de songer à se défendre contre elle, il suffisoit, pour ne la pas craindre, de ne pas l'offenser. Cette sécurité laissa subsister leurs divisions, et les Romains en profitèrent pour les vaincre successivement, et même les uns par les autres.

Il faut cependant le remarquer, peu s'en fallut que la prospérité de la république romaine ne la fît renoncer à cette modération qui avoit préparé sa grandeur, et qui pouvoit seule étendre encore

et affermir son empire. Depuis qu'elle avoit porté ses armes hors de l'Italie, elle paroissoit moins attachée à ses principes; et l'on peut voir dans Polybe comment les Romains, jusque-là si religieux observateurs des règles de l'équité, s'emparèrent de l'île de Sardaigne peu de temps après la première guerre punique, et par la seule raison que Carthage, occupée à réduire ses armées révoltées, n'étoit pas en état de se défendre contre les étrangers. Une sorte de présomption qui accompagne toujours de longs succès, commençoit à persuader aux Romains qu'ils n'avoient plus besoin des mêmes ménagemens que leurs pères, et qu'il étoit temps de profiter de tous les droits que donne la guerre, et de se faire des sujets. Pour satisfaire leur vengeance et l'orgueil que leur inspiroit la défaite d'Annibal, il auroit fallu ruiner entièrement la ville de Carthage, et établir une domination directe sur l'Afrique. Certainement les nouvelles passions des Romains auroient fait tenter cette entreprise pernicieuse, si l'intérêt personnel du général qui commandoit leur armée en Afrique ne s'y fût opposé. Scipion savoit que rien n'est plus difficile que de porter le dernier coup à une nation (1). Quelque

(1) *Sciat regum majestatem difficilius ab summo fastigio ad medium detrahi, quam à*

humiliée qu'elle soit, elle trouve en elle-même, dès qu'elle est prête à périr, des ressources qu'elle ne connoissoit pas. Le vainqueur d'Annibal ne devoit pas hasarder de ternir sa gloire ; il craignoit d'ailleurs que le peuple ne se lassât de prolonger le temps de sa magistrature, et il avoua depuis lui-même que les Carthaginois n'avoient dû le salut de leur ville qu'aux efforts des consuls. T. Claudius et Cn. Cornelius (1), pour lui enlever le commandement de l'armée et la gloire de terminer la guerre.

Les mêmes motifs qui portèrent Scipion à ne pas détruire les Carthaginois vaincus, déterminèrent dans la suite les

---

mediis ad ima præcipitari. Tit. Liv. l. 37. Si Scipion l'Africain tint en effet ce discours aux ambassadeurs d'Antiochus, il ne le donnoit sans doute que pour un sophisme. Ce grand homme savoit que le désespoir d'un peuple qu'on veut ensevelir sous ses ruines, renferme tout ce que les vertus ont de plus sublime. En se rappelant la situation malheureuse des Carthaginois pendant la troisième guerre punique, et tout ce qu'ils firent d'héroïque et de merveilleux pour échapper à leur perte, qu'on juge s'il eût été aisé à Scipion de les détruire dans le temps qu'ils avoient encore Annibal parmi eux.

(1) *Sæpe postea ferunt Scipionem dixisse, Tit. Claudii primum cupiditatem, deinde Cn. Cornelii fuisse in mora, quo minus id bellum exitio Carthaginis finiret.* Tit. Liv. l. 30.

autres généraux à suivre son exemple. Flaminius refusa de se rendre aux désirs de la Grèce, qui demandoit qu'on traitât la Macédoine avec la dernière rigueur. Il laissa subsister Philippe et son royaume; et les Romains, dont l'avidité fut ainsi réprimée, non seulement continuèrent à user de la victoire dans les provinces éloignées, de la même manière qu'ils avoient fait en Italie, mais donnèrent même de nouvelles preuves de modération. S'ils se virent contraints d'affoiblir extrêmement leurs ennemis pour n'en rien craindre, cette dureté ne les rendit point odieux, parce qu'ils ne faisoient jamais tout le mal qu'ils étoient les maîtres de faire, qu'ils laissoient aux vaincus leurs usages, leurs lois, leurs magistrats, leur gouvernement, et qu'ils sembloient ne faire la guerre que pour l'avantage seul de leurs alliés. La république en effet prit l'habitude de ne rien retenir de ses conquêtes; elle les partageoit entre ceux qui l'avoient aidée à vaincre; et cette nouvelle politique fut encore l'ouvrage de l'intérêt personnel de ses généraux. Ne songeant qu'à ce qui pouvoit assurer le succès de leurs entreprises, à peine avoient-ils commencé la guerre contre quelque puissance, que pour la réduire à ne se défendre qu'avec ses seules forces, et pour augmenter les

leurs, ils recherchoient l'alliance de tous ses voisins, et leur offroient pour prix de leur amitié et de leurs secours les provinces qu'ils alloient conquérir.

Un peuple qui se conduisoit par des principes en apparence si contraires à ceux de l'ambition, vit tous les princes avares, timides ou ambitieux, lui demander avec empressement son amitié pour avoir part à ses bienfaits. A peine la république avoit-elle déclaré la guerre, qu'elle avoit pour alliés la plupart des voisins de son ennemi. Cette méthode d'enrichir les alliés aux dépens des vaincus, multiplia les jalousies qui divisoient les peuples, et fit naître des haines irréconciliables entr'eux. Nous ne devrions haïr que ceux qui nous dépouillent; nous haïssons encore par foiblesse ceux qu'on élève sur nos ruines. Cette lâcheté injuste du cœur humain servit plus utilement les Romains que n'auroit fait la politique la plus adroite de leur sénat; la république n'avoit qu'à s'abandonner aux passions mêmes de ses alliés et de ses ennemis pour étendre et voir affermir de jour en jour son empire. Toutes les puissances s'observoient réciproquement; elles désiroient toutes de trouver leurs voisins coupables de quelque faute, et par-là se tenoient toutes également asservies. Les princes, enrichis des conquêtes des

Romains, étoient étonnés de se trouver aussi humiliés que l'état même à l'abaissement duquel ils avoient contribué; plus ils furent puissans, plus ils furent soumis, parce que limportance de leurs dépouilles n'auroit rendu leur perte que plus certaine. Ils s'accoutumèrent à ne se regarder dans leurs propres royaumes que comme des officiers des Romains; les sujets de ces rois esclaves virent sans étonnement disparoître ces fantômes de la royauté, et occuper leur place par un préteur; leur chûte ne fut pas une révolution.

Il faut m'arrêter un moment à faire connoître d'une manière plus détaillée la conduite que tinrent les alliés et les voisins de la république romaine. Massinissa n'entra dans son alliance qu'après que Scipion eut chassé d'Espagne les Carthaginois; mais ce n'étoit pas alors qu'il devoit prendre ce parti. Il auroit agi en grand politique, s'il eût d'abord contre-balancé la fortune de Carthage, et fait une diversion en faveur de la république romaine dans le temps qu'Annibal paroissoit prêt à l'accabler; car les Carthaginois ne pouvoient triompher de Rome sans devenir beaucoup plus puissans qu'ils ne l'étoient en Afrique, et causer par conséquent de justes alarmes en Numidie. Mais comme Massinissa

s'étoit ligué avec eux lorsqu'il auroit dû secourir les Romains, il devint l'ami de ces derniers quand il auroit dû renoncer à leur alliance, soutenir les Carthaginois, et assurer sa propre liberté en défendant la leur.

Siphax suivit cet exemple; d'abord uni aux Carthaginois, il s'allia ensuite avec les Romains dans le temps qu'ils commençoient à n'avoir plus besoin d'alliance. Ce n'est pas par politique qu'il les abandonna; il ne sentit point qu'il étoit de son intérêt de ne pas laisser accabler les Carthaginois; son amour pour Sophonisbe lui fit faire trop tard une démarche qui étoit sage dans ses principes, mais qui n'étoit plus qu'une imprudence depuis que Carthage, à moitié vaincue, devoit nécessairement succomber, malgré les secours qu'il lui donnoit.

Philippe se comporta avec sagesse, si l'alliance qu'il fit avec Annibal, après la bataille de Cannes, fut le fruit de ses méditations sur le gouvernement, le génie et la politique de Rome et de Carthage. Il lui importoit de détruire la république romaine, parce que c'étoit une nation guerrière, conquérante, et dont il étoit impossible d'être le voisin sans en devenir l'ennemi. Les Carthaginois au contraire étoient un peuple beaucoup moins entreprenant; et dès

qu'ils n'auroient plus un Annibal à leur tête, ils cesseroient de se faire craindre. Philippe ne soutint point sa démarche ; il trembla en voyant ce que les Romains firent pour réparer leurs pertes ; leurs menaces le consternèrent, et elles n'auroient dû que lui faire mieux sentir la nécessité où il étoit d'aider Annibal, et de faire tout ce que Carthage elle-même auroit dû faire. Dès-lors toute la conduite de ce prince ne fut qu'un tissu de fautes grossières (1).

Il semble que la mauvaise politique qu'on avoit eu à l'égard de la république romaine pendant la seconde guerre punique, fut le modèle que proposèrent tous les états quand elle entreprit de nouvelles conquêtes. A peine les Grecs, assez aveugles sur leurs intérêts pour préférer le voisinage des Romains à celui de Philippe, les eurent-ils engagés à faire la guerre à la Macédoine (1), que ce royaume vit armer contre lui tous ses voisins. Attale devoit le secourir, sa situation étoit la même pendant cette guerre que celle de Massinissa pendant

---

(1) Voyez mes *Observations sur l'histoire de la Grèce.*

(2) Cette guerre commença l'an de Rome 553, deux ans après que celle d'Annibal eut été terminée.

la guerre d'Annibal, et il ne fut pas plus prudent. Philippe ne trouva qu'un seul allié, ce fut Antiochus. Mais soit que ce prince ne sût prendre aucune résolution, ou ne persister dans aucun parti, soit qu'entrainé par cette ancienne jalousie qui divisoit les successeurs d'Alexandre, il ne put s'empêcher de voir avec quelque plaisir l'humiliation de Philippe; il avoit à peine commencé une foible diversion en attaquant Attale, qu'il fit sa paix aux premiers ordres des Romains.

Les Macédoniens, vaincus à Cynocéphale, ne se furent pas plutôt soumis aux conditions humiliantes que Flaminius leur imposa, que les Romains, toujours impatiens de s'agrandir, songèrent à se venger des hostilités qu'Antiochus avoit commises sur les terres d'Attale. Ils lui ordonnèrent d'évacuer les villes d'Asie qui avoient appartenu aux rois de Macédoine, et de se garder de troubler le repos des Grecs en faisant passer des troupes en Europe. Antiochus, encouragé par les Etoliens à prendre les armes, commença la guerre, et eut le même sort que Philippe. Personne ne le secourut dans ses disgrâces; et, pour me servir de l'expression de Tite-Live, il fut accablé du poids du monde entier.

Cette guerre mérite une attention par-

ticulière (1), non pas par les événemens qu'elle produisit, mais par ceux qu'elle auroit pu produire, si Antiochus eût eu le courage de s'élever au dessus des préjugés de son temps, et de suivre les conseils d'Annibal. Ce grand-homme, obligé d'abandonner sa patrie, et de chercher un asile chez les ennemis des Romains, s'étoit retiré à la cour de Syrie. C'est un spectacle bien singulier, que le simple citoyen d'une république presque détruite, et lui-même fugitif, proscrit, sans fortune, sans soldats, dont le génie impose à celui de Rome, et qui tente de soulever toute la terre contre une puissance que les plus grands rois ne pourroient regarder sans frayeur.

« Que les princes, disoit-il à Antiochus, oublient leurs différens particuliers, qu'ils sachent qu'il est une grandeur pour eux préférable à l'augmentation de leur territoire ; et Rome, qui n'est puissante que par leurs divisions et leur avarice, cessera de triompher. Grâces aux haines aveugles et invétérées de tous les peuples les uns contre les autres, les Romains trouvent plus d'alliés qu'ils n'en souhaitent, et toutes les forces de la terre sont à leur disposition. Ils ne veulent vaincre, dit-on, que pour l'avantage de

(1) Elle commença l'an de Rome 563.

leurs alliés ; c'est une erreur grossière. On ne supporte point les maux, les fatigues, les dangers de la guerre sans avoir la passion de dominer ; et si les Romains comblent de bienfaits leurs alliés, ce n'est que par intérêt. Ils sentent combien il leur importe d avoir des amis, et pour ne pas soulever à la fois contre eux l'orgueil de toutes les nations, de déguiser, de cacher la tyrannie à laquelle ils aspirent. Mais ces alliés, dont ils exigent les complaisances les plus serviles, sont déjà des sujets qui seront bientôt des esclaves. J'en réponds, toutes ces fortunes de Massinissa, d'Attale, d'Eumènes seront renversées à leur tour. Les Romains regardent déjà l'Asie comme une proie qui les attend ; vous ne ferez que de vains efforts pour éviter une rupture avec eux, ils sauroient se faire un prétexte honnête de guerre. Dans ce danger nouveau pour le trône de Syrie, il faut renoncer aux desseins de vos prédécesseurs, et vous faire une nouvelle politique. Il n'est plus question de vous regarder comme le légitime et le seul successeur d'Alexandre, ni de vouloir recouvrer les parties démembrées de sa monarchie. Ne songez aujourd'hui qu'à soutenir vos anciens ennemis ; vous les accablerez, si vous voulez, après vous être aidé de leurs forces pour affoiblir

la

la république romaine qui vous menace. Quand Philippe, irrité de l'orgueil de ses vainqueurs, frémit secrètement d'indignation, n'attend qu'une conjoncture favorable de secouer le joug, et n'a avec vous qu'une même cause à défendre, pourquoi le négligez-vous? Vous-même, vous avez en quelque sorte été vaincu à Cynocéphale; la Macédoine n'est plus le rempart de l'Asie. Philippe, de son côté, va voir confirmer tous ses malheurs, et il sera enveloppé de toutes parts de la puissance des Romains, s'ils pénètrent dans vos états. Malgré la haine qui vous divise, Philippe est moins votre ennemi que la république romaine; relevez-le pour affermir votre trône, et que le plus grand roi de l'Europe s'unisse au plus grand monarque de l'Asie.

« Mais, continuoit Annibal, les ennemis de Rome n'ont trouvé jusqu'à présent aucun allié, parce qu'ils ont paru effrayés de la guerre en la commençant; leur timidité a détourné tout le monde de s'associer à leurs périls. N'attendez pas que les Romains établissent le théâtre de la guerre dans le sein de vos états; leur république, qui chancelle dans l'Italie, vous accableroit ici sans peine avec les forces de toutes les nations qu'ils ont vaincues, qui craignent de l'être, ou qui espéreroient de s'enrichir de vos dépouilles;

Espagnols, Africains, Italiens, Grecs, Macédoniens, tout contribueroit à vous accabler. Quand la fortune d'ailleurs vous réserveroit les succès les plus complets et les plus constans, combien ne vous faudroit-il pas de batailles pour chasser les Romains de vos domaines? Il faudra les poursuivre dans la Grèce et la Macédoine, et conquérir sur eux ces provinces, avant que de les repousser dans leur pays, et de pouvoir les entamer. Deux victoires, au contraire, remportées en Italie, réduiront ces hommes si fiers à trembler pour le capitole. Confiez à la haine que je leur porte des vaisseaux et des soldats; je reverrai une seconde fois l'Italie, j'y trouverai des peuples lassés de la grandeur de leurs maîtres, et auxquels j'ai appris à désirer d'être libres. Si je trouve Trasimène ou Cannes, Rome succombera sous vos armes. Je vous ferai des alliés et des amis de tous les états qui sont jaloux de la puissance romaine, ou qui n'ont d'autre politique que de s'attacher au parti le plus fort; ils vous craindront comme ils craignent les Romains; ils seront attachés à vos intérêts comme ils sont attachés aux intérêts des Romains, si vous osez faire trembler ces tyrans des nations. »

Malgré la servitude où tous les peuples se précipitoient, jamais conjoncture ne

fut plus favorable pour faire craindre une seconde fois aux Romains tous les dangers qu'ils coururent pendant la seconde guerre punique. Si quelques-uns de leurs alliés leur étoient sincèrement attachés, la plupart commençoient à s'apercevoir qu'ils avoient acheté trop chèrement leur fortune. Accablés de la protection de la république romaine par l'excessive reconnoissance qu'elle exigeoit, ils ne lui donnoient des secours pour faire de nouvelles conquêtes, qu'en lui souhaitant des disgrâces. Les Italiens mêmes ne confondoient plus leurs intérêts avec ceux des Romains, ils sentoient qu'ils étoient sujets; ils murmuroient, ils se plaignoient, et n'attendoient qu'un nouvel Annibal pour oser se révolter. Ces dispositions étoient si peu cachées, que le consul Sulpicius reprochoit avec chagrin au sénat la lenteur avec laquelle on faisoit passer les légions dans la Grèce après avoir déclaré la guerre à Philippe. « Hâtons-nous, disoit-il, si Philippe nous prévient, et porte la guerre en Italie, tandis que nous le menaçons imprudemment avant que de le frapper, nous courons risque d'éprouver de plus grands malheurs que pendant la seconde guerre punique, et de voir anéantir notre puissance, car nos voisins ne nous sont attachés qu'autant qu'ils ne se présentera aucun de nos en-

M ij

nemis (1), dont ils puissent avec sureté embrasser et défendre les intérêts. »

Les Étoliens, qui s'étoient flattés que l'empire de la Grèce seroit la récompense des efforts qu'ils avoient faits en faveur des Romains contre la Macédoine, ne se voyoient frustrés de leurs espérances qu'avec un dépit extrême. Leur politique agissante remuoit toutes les puissances voisines et vouloit les associer à leur vengeance. Les autres peuples de la Grèce n'étoient plus la dupe des bienfaits de la république romaine, le charme commen-

(1) *Nunquam isti populi, nisi cum deerit ad quem deciscant, è nobis non deficient.* Tit. Liv. l. 31. Il est bien surprenant que les Romains, instruits du changement que la seconde guerre punique avoit produit dans la manière de penser des Italiens, n'aient pas songé à y remédier, rien n'étoit plus facile après qu'Annibal eut abandonné l'Italie, il ne s'agissoit que d'imaginer en leur faveur quelque titre et quelque distinction particulière. J'ajoute même que rien n'étoit plus important, et on n'en doutera pas après avoir lu l'entreprise qu'Annibal proposoit à Antiochus, et dont les suites pouvoient êrre si dangereuses. Il faut encore se rappeler ce que j'ai dit au commencement de cet ouvrage, au sujet des désordres que causa dans la république romaine l'ambition qu'eurent les peuples d'Italie, de se faire donner le titre de citoyens Romains. Tout cela devoit se prévoir, et c'est une faute que de ne l'avoir pas fait.

çoit à se dissiper, et ils sentoient que Flaminius avoit empoisonné le don qu'il leur avoit fait de la liberté, en défendant à leurs villes toute association. La Gaule cisalpine n'étoit pas entièrement soumise; quelques contrées de l'Espagne défendoient encore leur liberté avec un extrême courage. Annibal, en un mot, dont le nom seul inspiroit de l'effroi aux Romains (1), et étoit capable de faire renaître la confiance chez tous les peuples, entretenoit des relations en Afrique, dans la Grèce, et dans les Gaules mêmes. Si on l'eût vu descendre une seconde fois en Italie, à la tête de toutes

(1) Les Romains se servoient dans leur discours familier du nom d'Annibal, comme d'un mot proverbial, pour exprimer un homme méchant, dangereux et terrible; il est employé de la sorte dans Plaute et dans quelques autres auteurs anciens. Voyez chez les historiens avec quelle lâcheté les Romains poursuivirent la perte d'Annibal. Ce grand-homme voyant que Prusias, chez qui il s'étoit retiré en abandonnant la cour d'Antiochus, ne pouvoit se dispenser de le livrer à ses ennemis, prit le parti de s'empoisonner lui-même. *Délivrons*, dit-il, *les Romains de la terreur que je leur inspire; ils eurent autrefois la générosité d'avertir Pyrrhus de se précautionner contre un traître qui vouloit l'empoisonner; et les lâches sollicitent aujourd'hui Prusias à trahir les droits de l'hospitalité, et à me faire périr.*

les forces de l'Asie, Rome auroit perdu en un jour l'empire qu'elle exerçoit sur ses alliés. On lui auroit désobéi, parce qu'on l'auroit pu faire impunément, et elle se seroit vue abandonnée à ses seules forces.

Antiochus, à qui il appartenoit de décider du sort de la terre, pensoit trop bassement pour goûter la sagesse hardie des conseils d'Annibal. Les promesses de ce grand homme lui parurent vagues et confuses, parce qu'il ne pouvoit en comprendre la justesse; et ce qui n'étoit que grand et courageux, il le crut téméraire. De petites passions le décidèrent, il se livra à la jalousie de ses courtisans et à l'imbécillité de ses ministres. Ivre de sa grandeur, comme tous les princes d'Orient, et rabaissé par sa timidité naturelle, il ne put ni croire qu'il s'agissoit de sa ruine entière en faisant la guerre contre les Romains, ni se persuader qu'il lui seroit possible de renverser cette puissance énorme, devant laquelle tout étoit humilié. Jamais prince ne fit mieux voir tout ce que l'orgueil et la lâcheté peuvent rassembler de foiblesse et de contradiction dans un même caractère. Toujours plein des projets de ses prédécesseurs sur la Grèce et la Macédoine, ses anciennes ennemies, il ne peut se résoudre à les

relever pour s'aider de leurs forces contre la république romaine. Il commence au contraire la guerre par insulter Philippe; et tandis qu'il oblige ce prince à se déclarer contre lui en faveur des Romains, il est saisi de crainte, se repent déjà de son entreprise, et consent à céder une partie de ses états pour conserver l'autre.

Que Mithridate eût occupé le trône d'Antiochus, et les Romains étoient ruinés. Qu'il eût été beau de voir ce prince et Annibal unis d'intérêt déployer de concert toutes les ressources de leur génie contre un peuple puissant qu'il falloit détruire ou reconnoître pour son maître ! La république romaine ne craignit jamais que ces deux hommes; mais l'un naquit simple citoyen d'une république qui trahit ses espérances, et il ne trouva dans la suite aucun prince qui osât le seconder. L'autre étoit roi, mais il ne régna que dans un temps où toutes les provinces, gouvernées par des officiers romains, étoient déjà accoutumées à obéir. Il concevoit dans sa colère les plus vastes desseins; ses espérances et ses ressources étoient toujours plus grandes que ses malheurs. Il combattit pendant quarante ans contre Sylla, Cotta, Lucullus et Pompée; mais il épuisa sa fortune dans la Grèce et dans l'Asie. Quelle

qu'en soit la cause, il ne profita point de la circonstance favorable que la révolte des Samnites et de leurs alliés lui offroit de porter ses armes dans le cœur de l'Italie; et il ne songea véritablement à marcher sur les traces d'Annibal, que quand il lui fut impossible d'exécuter les mêmes desseins.

La défaite d'Antiochus confirma toutes les nations dans la foible politique qui hâtoit la perte de leur liberté. C'est dans ces circonstances que Persée entreprit follement de relever la Macédoine; et toute la terre se souléva contre lui. Prusias ne voulut être que spectateur de cette guerre. S'il craignit d'offenser également les deux partis par sa neutralité, il espéra de fléchir les Romains vainqueurs à force de bassesses et en se disant leur affranchi, ou de trouver grâce auprès de Persée, dont il avoit épousé la sœur.

Gentius, roi d'Illyrie, et les Rhodiens, embrassèrent un parti équivoque et mitoyen, qui ne fait que des ennemis, que la politique condamnera éternellement, et que des hommes timides regarderont toujours comme le comble de la sagesse et de l'art de gouverner. Sans aider efficacement Persée, qu'il étoit de leur intérêt de favoriser de toutes leurs forces ou de négliger entièrement, ils firent seulement

tout ce qu'il falloit pour irriter les Romains contre eux. On retrouve constamment cette même conduite dans tous les ennemis de la république. Bocchus secourut Jugurtha après que ce prince eut perdu ses états; Tigranes ce comporta de même à l'égard de Mithridate; et l'un et l'autre, disent bien sensément tous les historiens, devoient prendre plutôt ce parti, ou ne le prendre jamais.



LIVRE SIXIÈME.

DANS cette espèce de stupidité où j'ai représenté tous les peuples, la république romaine auroit manqué d'ennemis, et cessé de faire la guerre, si elle eût attendu, pour prendre les armes, qu'on eût osé l'offenser. De tout temps elle s'étoit faite une loi d'accorder sa protection ou sa médiation à tous ceux qui l'imploroient; mais quand elle fut parvenue à ce degré de puissance qui imposoit à tous ses voisins, leur docilité à obéir lui persuada qu'elle étoit dépositaire de tous les droits des hommes, et qu'il étoit de sa dignité de former une sorte de tribunal qui jugeroit des querelles des nations. Ce n'est plus comme ennemis, mais comme arbitres, que les Romains firent la guerre. S'élevoit-il un différend entre deux peuples encore libres ? Le sênat prononçoit quelquefois un jugement sans les consulter; et son ambassadeur, suivi des légions et chargé d'exécuter son décret, arrachoit au vainqueur sa proie, rétablissoit le vaincu dans ses possessions, et apprenoit à l'un et à l'autre qu'ils avoient un maître. Rome décida du sort de toute la terre; les rois, les princes, les ambas-

sadeurs de toutes les nations y parurent en supplians, tantôt pour se justifier, tantôt pour mendier des grâces.

Les Romains se seroient contentés de cet empire, et n'en auroient pas abusé, s'ils eussent conservé leurs anciennes mœurs; mais leurs conquêtes, ainsi que je l'ai dit, les enrichirent; et dès que les richesses leur eurent donné du goût pour les voluptés, l'or du monde entier ne leur suffit plus. L'avarice ayant pris dans le cœur du citoyen la place de l'amour de la gloire, l'ambition de la république devint une avidité insatiable de tout piller et de tout opprimer; et sa politique, destinée à sentir de nouvelles passions, dut agir par des principes nouveaux. Les Romains, jaloux de la fortune de leurs alliés, la regardèrent comme un vol fait à la leur. Il fallut établir une domination directe sur les provinces pour les piller plus commodément. Les royaumes de Numidie, de Pergame, de Cappadoce, de Bithinie, dont la faveur de la république avoit fait des puissances considérables, furent détruits. Le sénat fit une espèce de trafic des trônes qui subsistoient encore, créant ou déposant les rois à son gré : les états n'eurent plus de règle fixe de succession. Cette politique abominable, qui détruit pour conserver, fut seule mise en usage. On peut se rappeler

dans quelle situation la défaite de Persée fit tomber la Macédoine. Les citoyens les plus distingués en furent exilés ; et on la partagea en quatre provinces, entre lesquelles toute sorte de communication fut interdite. Le sort qu'éprouva la Grèce après la prise de Corinthe par Mummius, fut le sort général des alliés. On établit dans les provinces des préteurs qui se crurent tout permis, parce que rien ne pouvoit leur résister ; et Rome ne retentit plus que du bruit des concussions que ses officiers exerçoient de toute part.

Tout pays qui offrit quelque butin à l'avidité des Romains, devint un pays ennemi. Quelques princes assurèrent la tranquillité de leurs sujets, et leur épargnèrent les soins et les fatigues d'une défense inutile, en appelant à la succession de leurs états une république assez puissante et assez corrompue pour faire des injustices sans crainte et sans remords. Florus rapporte que sur le bruit des richesses de Ptolemée, roi de Chypre, les Romains portèrent un décret par lequel ils s'attribuoient sa succession (1). « N'importe de vos droits, disoit Sylla à Mithri-

(1) *Divitiarum tanta fama erat, ut victor gentium populus, et donare regna consuetus, socii vivique regis confiscationem mandaverit.* L. 3. c. 9.

date, obéissez sans résistance aux lois qu'on vous impose, ou rendez-vous plus fort que nous. » Brennus, qui avoit paru autrefois si barbare aux Romains, en disant que tout appartient aux vainqueurs, auroit-il tenu un autre langage ?

Aucun peuple ne peut se mettre à couvert des entreprises et des vexations de la république. Quelque attentif qu'il fût à ne fournir aucun prétexte de rupture, on lui trouvoit quelque crime dont il falloit le châtier.

Qu'on lise dans Tite-Live la harangue que prononça Manlius au retour de son expédition contre les Gallo-Grecs. Furius et Emilius, ses ennemis, vouloient lui faire refuser le triomphe, sous prétexte que la guerre qu'il avoit faite étoit injuste ; mais Manlius le confondit aisément, en représentant que les Gaulois avoient autrefois pillé le temple de Delphes, et que cette impiété n'avoit point encore été punie (1). Si ce trait seul ne peignoit pas assez naïvement le caractère des Romains, on pourroit voir dans Justin qu'ils n'eurent point de honte d'alléguer, comme une raison sérieuse de ce qu'ils prenoient

(1) *Delphos, quondam commune humani generis oraculum, umbilicum orbis terrarum, Galli spoliaverunt; nec ideo populus romanus his bellum indixit aut intulit.* Tit. Liv. l. 38.

la défense des Acarnaniens contre les Etoliens, que les ancêtres des premiers étoient les seuls peuples de la Grèce qui n'eussent point envoyé de troupes au siége de Troye (1) : c'étoit joindre la raillerie à la violence.

On peut être injuste, odieux même à toute la terre par sa tyrannie, et cependant continuer d'être heureux dans ses entreprises quand on peut accabler ses ennemis par des forces supérieures : l'histoire n'est que trop souvent une preuve de cette triste vérité. Après avoir fait des conquêtes par ses vertus, la république romaine s'agrandit encore malgré ses vices. C'est dans le temps même qu'elle ne pouvoit défendre ses lois contre l'ambition des citoyens, et que son avarice étoit redoutée de tous ses voisins, qu'elle repoussa les efforts de Mithridate et le vainquit; qu'elle fit sa conquête la plus difficile, c'est-à-dire, qu'elle soumit les Gaules, imposa aux Germains, et pénétra jusque dans la Bretagne. Rome ne cessa point de triompher, parce que ses lé-

(1) *Acarnanes adversùs Ætolos auxilium Romanorum implorantes, obtinuerunt à romano senatu, ut legati mitterentur, qui denunciarent Ætolis, præsidia ab urbibus Acarnaniæ deducerent, paterenturque esse liberos, qui soli quondam adversùs Trojanos, auctores originis suæ, auxilia Græcis non miserint.* L. 28.

gions étoient toujours mieux disciplinées et plus aguerries que les armées de ses ennemis; et si ses généraux n'avoient plus de vertus, ils avoient de grands talens. Les factieux, qui aspiroient à la tyrannie, ayant besoin de se faire de la réputation dans la république, et de l'éblouir par des succès pour l'opprimer, ne souffroient point qu'elle fût avilie dans leurs gouvernemens, et la faisoient respecter chez les étrangers.

Les Romains, en effet, pleins des passions orgueilleuses que leur donnoient la liberté et leurs conquêtes, conservoient, au milieu de leurs vices, assez de fierté pour vouloir estimer le maître qui les domineroit, et ils ne savoient plus estimer que les talens et les succès militaires. Qu'un magistrat, par les voies sourdes de l'intrigue, eût voulu s'emparer du gouvernement, ce n'eût été qu'un conjuré qu'il étoit aisé de perdre : Tels furent les Gracques et Catilina. Que Sylla, afin de se rendre plutôt en Italie, et de se venger du parti de Marius, eût fait un traité honteux avec Mithidate, ses soldats auroient vraisemblablement refusé de le suivre, et il n'auroit trouvé à Rome et dans l'Italie que des ennemis qui l'auroient méprisé. César avoit besoin de conquérir les Gaules pour s'ouvrir le chemin de l'empire.

Cette sorte de besoin qu'avoient les généraux de faire de grandes choses, et qui soutint la réputation des armées pendant les troubles de la république, disparut entièrement quand Auguste établit enfin la monarchie. J'ai rendu compte ailleurs pourquoi l'empire n'avoit pas été detruit par la tyrannie de Tibère (1), de Claudius, de Caligula et de Néron : je prie maintenant de remarquer que si la servitude où ces monstres précipitèrent le sénat et le peuple romain s'étoit étendue jusque sur les légions, l'empire, qui n'auroit plus rien conservé de ce qui avoit fait la supériorité de la république sur ses ennemis, seroit allé à sa ruine sans avoir jamais de ces momens heureux, où il parut encore animé par le génie des Scipions et des Emiles.

Les armées se firent craindre des premiers successeurs d'Auguste ; et les ménagemens auxquels ces princes se virent contraints à leur égard, laissèrent subsister dans les camps un reste de l'ancien esprit républicain. Le soldat qui n'étoit pas opprimé se crut citoyen ; et c'étoit là le seul boulevard de l'empire contre les étrangers. Comme les légions, toujours placées sur les frontières, conservoient l'habitude de la guerre, malgré le relâ-

(1) Dans le troisième livre.

chement de la discipline, et en venoient souvent aux mains contre les Barbares, elles cultivoient encore plusieurs vertus militaires. Le luxe et le repos ne les énervoient point. Les soldats, en un mot, attachés à leurs exercices, n'avoient besoin que d'obéir à un général habile pour faire encore de grandes choses. Aussi Agricola réduisit-il la Bretagne en province romaine; et Trajan, vainqueur des Daces, de l'Arménie et des Parthes, porta ses armes jusque sur les frontières des Indes, après avoir subjugué les royaumes d'Assyrie et de Caldée.

Les conquêtes mêmes de Trajan dévoilèrent la foiblesse de l'empire; il eût fallu, pour les conserver, plus de talens que pour les faire; et quelque capacité qu'eût Adrien, il les abandonna, pouvant à peine suffire à la multitude d'affaires, dont les vices et la vaste étendue de son empire l'accabloient. Tandis que les peuples du Danube et du Rhin devenoient de jour en jour plus redoutables, comment eût-il été possible de contenir dans le devoir des nations éloignées et puissantes, qui, n'ayant été vaincues qu'une fois conservoient le désir et l'espérance de secouer le joug ? Les Romains regardèrent la nécessité où se trouvoit Adrien, comme l'époque fatale de leur décadence, et crurent que le dieu Terme,

qui veilloit sur leurs frontières, retiroit enfin la protection qu'il leur avoit accordée jusque-là.

L'empire ne jouit pas long-temps du bonheur de voir régner dans ses armées l'ordre, le courage et la discipline qu'elles devoient à la sagesse de Trajan, d'Adrien et de Marc-Aurèle. A peine les légions disposèrent-elles du trône impérial, que les empereurs, qui ne furent plus que leurs esclaves, ne songèrent qu'à flatter leurs caprices. Les soldats consumèrent en débauches le fruit de leurs rapines et les gratifications abondantes qu'on étoit obligé de leur faire. Amollis par les plaisirs ou devenus insolens par l'habitude de cabaler et de former des séditions, il ne fut plus possible de les assujettir aux exercices anciens, ni aux travaux de la milice (1). Les camps qui étoient autrefois des places fortes, ne furent plus entourés de fossés ni de retranchemens. Les armes parurent trop pesantes, et il fallut permettre de quitter la cuirasse et le casque. Dans ce relâchement général de la discipline, les vertus militaires ne furent

(1) Caracalla recherchoit l'amitié des soldats par les flatteries les plus basses. Ce fut le premier des empereurs qui autorisa par des lois expresses le relâchement de la discipline.

comptées pour rien. Les soldats les plus portés à la mutinerie et les plus propres à cabaler, obtinrent les récompenses destinées au seul mérite; et dès que l'intrigue tint lieu de courage, la lâcheté fut impunie.

C'est alors qu'il se fit une révolution dans la Scandinavie, la Scytie européenne et la Sarmatie. La terre sembla y enfanter des hommes. Soit que les Barbares, qui habitoient ces vastes régions, eussent appris qu'il y avoit dans le midi des terres plus fertiles et un ciel moins sauvage, soit que ce caractère inquiet et martial, qui dans tous les temps avoit transporté leurs colonies dans les pays les plus éloignés, eût fait des progrès et fût devenu l'esprit dominant et général de leurs nations; tous les jours il sortoit de ces climats de nouveaux peuples, qui, ravageant tout sur leur passage, vinrent fondre sur les terres de l'empire. Goths, Gepides, Alains, Messagettes, Vandales, Sarmates, Scytes, etc. rien ne pouvoit résister à ces Barbares qu'aucun péril n'étonnoit, et qui sembloient se reproduire après leurs défaites. La gloire à laquelle ils aspiroient, c'étoit de se charger de butin. Ce qu'ils rapportoient chez eux, y excitoit une émulation générale; ainsi, les ravages qu'une province romaine avoit soufferts

n'en annonçoient que de plus grands encore.

Domitien avoit acheté honteusement la paix des Daces. Adrien, déjà vieux quand les Alains et les Messagettes firent une irruption dans la Médie, l'Arménie et la Capadoce, et n'osant peut-être confier à aucun de ses généraux les forces nécessaires pour chasser ces Barbares, les engagea par des présens à sortir des provinces qu'ils avoient pillées. Ces exemples pernicieux ne furent que trop suivis par des princes, plus occupés à perdre un révolté qui leur disputoit la couronne, que de la gloire et du salut de l'empire. Dès que les peuples du nord virent qu'il suffisoit de menacer les Romains pour s'enrichir, ils firent tous les jours de nouvelles entreprises. Tous les jours on apprenoit qu'ils étoient entrés dans quelques provinces de l'empire, et tous les jours il falloit traiter avec eux pour les renvoyer. A ces Barbares, appaisés par des présens, il succédoit d'autres Barbares aussi avides que les premiers; et on ne pouvoit compter sur la foi des traités, parce que ces peuples formoient des nations ou des tribus indépendantes. Ce qu'on traitoit avec les unes n'engageoit point les autres; et puisque toutes les richesses de l'empire n'auroient pas suffi à en contenter une par-

tie, et qu'il étoit impossible de faire des conventions avec toutes, il falloit faire un effort, et s'il se pouvoit, les intimider en exterminant la première qui auroit ravagé une province.

Les Romains auroient transporté leurs principales forces sur le Danube et le Rhin, et mis à couvert les pays exposés aux insultes des Barbares, si dans le même temps il ne s'étoit élevé en Asie un ennemi assez puissant pour empêcher de dégarnir ses frontières de ce côté-là. Le royaume des Parthes, autrefois si redoutable, même pour les armées romaines (1), avoit commencé à décheoir de sa réputation depuis la bataille célèbre, ou les troupes d'Orodes, sous le commandement de Parcorus, furent entièrement défaites par Ventidius. Phrahate, qui peu de temps après monta sur le trône, n'étoit pas propre à relever le courage de ses sujets; ce prince, timide et cruel, vit ses états se partager en différens partis; et les révolutions qu'il éprouva l'avoient tellement accoutumé à se défier de sa fortune, qu'Auguste, s'étant transporté en Asie pour

(1) *A Romanis quoque, trinis bellis, per maximos duces, florentissimis temporibus, soli ex omnibus gentibus non pares olum, verum etiam victores fuere.* Just. l. 41.

en régler le sort, le contraignit par de simples menaces à lui rendre les enseignes romaines prises sur Crassus et sur Antoine (1), et à lui donner ses propres fils pour ôtages de la paix.

Un peuple tel que les Parthes, qui doit moins son courage à la sagesse de ses institutions politiques qu'à la barbarie de ses mœurs (2), ne pouvoit commencer à décheoir sans se ruiner entièrement. Passant des vices qui rendent féroces à ceux qui amollissent, les Parthes furent vaincus par Trajan; ils ne

---

(1) *Finitio Hispaniensi bello, cum in Syriam ad componendum Orientis statum venisset* (Augustus) *metum Phrahati incussit, ne bellum Parthiæ vellet inferre. Itaque tota Parthia captivi ex Crassiano, sive Antonii exercitu recollecto, signaque cum his militaria Augusto remissa. Sed et filii nepotesque Phrahatis obsides Augusto dati: plusque Cæsar magnitudine nominis sui fecit, quam armis alius imperator facere potuisset.* Just. l. 42.

(2) *Exercitum non ut aliæ gentes liberorum, sed majorem partem servorum habent..... Hos equitare et sagittare magna industria docent..... nec pugnare diù possunt : cæterum intolerandi forent, si quantus his impetus est, vis tanta et perseverantia esset.... carne non nisi Venatibus quæsita vescuntur.... ingenia genti tumida, seditiosa, fraudulenta, procacia..... semper aut in externos, aut in domesticos motus inquieti. Principibus metu non pudore parent.* Just. l. 41.

reconquirent point leur indépendance, elle leur fut rendue par Adrien, et leur monarchie se trouva enfin réduite à un tel point de foiblesse, qu'il suffit d'une émeute pour la renverser. Un Perse, nommé Artaxerce, qui jouissoit dans sa nation d'un grand crédit, excita quelques mouvemens de révolte, qui, n'étant pas réprimés assez promptement (1), donnèrent l'espérance aux séditieux de secouer le joug des Parthes. Artaban fut vaincu et tué dans une bataille qu'il livra aux rebelles, et cet événement produisit une révolution singulière dans l'esprit des Perses. Leur victoire éleva leur courage, ils se crurent destinés à faire de grandes choses; et leur nouvelle monarchie, aussi redoutable que celle des Parthes l'étoit peu, reprit sous ses nouveaux rois la même ambition qu'avoient eu les successeurs de Cyrus. Elle regarda l'Asie comme son ancien domaine; et traitant les Romains d'usurpateurs, forma le plan de les repousser en Europe.

Si l'empire, après avoir été gouverné par des hommes aussi méprisables que Caracalla, Macrin, Héliogabale, Maximin, Pupien, Balbin, Gallus, etc. ne succomba pas sous Gallien, prince imbé-

(1) Cette révolution arriva sous le règne de l'empereur Alexandre Sévère, l'an de J. C. 226.

cille et voluptueux, dont le règne fut troublé par la révolte de toutes les armées; c'est que les Perses voulant conserver les pays dont ils s'empareroient, ne s'étendoient que de proche en proche, et que les peuples du nord, sans idée de conquêtes et d'établissemens, ne songeoient encore, en faisant la guerre, qu'à rapporter dans leurs forêts les dépouilles des provinces romaines.

Sous la conduite des empereurs Claude, Aurélien et Probus, l'empire sembla reprendre quelque vigueur. Le premier remporta de grands avantages sur les Goths et les Germains. Le second se transporta par tout où les besoins de l'empire demandoient sa présence; vainqueur sur les bords du Danube et du Rhin, la fortune l'accompagna en Asie et en Egypte. Probus triompha des Barbares en Dalmatie et dans la Thrace, les força à se retirer au delà du Neker et de l'Elbe, et contraignit les Perses à ne pas troubler le repos de l'orient.

Deux causes contribuèrent aux succès de ces empereurs; l'une que l'empire, quelque épuisé qu'il fût par les désastres qu'il avoit éprouvés, pouvoit cependant encore fournir aux frais de la guerre; et l'autre, qu'il étoit aisé à ces princes de lever des armées nombreuses. Comme la condition des soldats étoit la seule heu-

reuse

reuse depuis que les armées disposoient de la dignité impériale, et que prendre le parti des armes c'étoit changer sa qualité d'esclave en celle d'oppresseur et de tyran, l'empire trouvoit toujours à sa disposition plus de milice qu'il n'en avoit besoin. Mais tout devoit bientôt changer de face, et quand l'empire auroit continué d'obéir à des princes aussi habiles que ceux dont je viens de parler, la chûte n'auroit pas été moins inévitable. Ce que firent ces empereurs, ils n'auroient pu l'exécuter s'ils fussent montés sur le trône un siècle plus tard, c'est-à-dire, après que Dioclétien, en réglant que l'empire seroit désormais gouverné par deux empereurs et deux Césars, eût accoutumé les légions à obéir. Les armées n'étant plus en état de déposer les empereurs, de piller les peuples, et de se faire donner arbitrairement des gratifications, le sort des soldats ne fut plus envié, et personne ne voulut porter les armes. Les citoyens les plus distingués par leur naissance n'ambitionnèrent que les magistratures, ou ne voulurent être que courtisans sous des empereurs qui s'amollirent sur le trône dès qu'ils ne craignirent plus de le perdre, et qui consommèrent en peu de temps les richesses échappées à l'avidité des Barbares. A l'égard du peuple, quoique accablé sous le poids des impositions et des char-

ges publiques, il préféroit l'oisiveté et la pauvreté de ses maisons aux périls laborieux de la guerre. Les légions n'étoient plus composées que d'hommes enlevés avec violence de leur famille; et, sans que j'en avertisse, on doit sentir que les armées perdirent ce reste de courage qu'elles avoient conservé jusque-là.

Dans cette extrémité, les empereurs, pour ne pas laisser l'empire ouvert aux incursions de ses ennemis, traitèrent avec quelques tribus de Barbares, qui de leur côté ne subsistoient qu'avec peine depuis que les provinces romaines, épuisées et presque désertes, n'offroient plus qu'un butin médiocre à leur avarice. Ces princes les prirent d'abord à leur solde pour quelque expédition particulière, et les reçurent ensuite sur les terres de leur domination comme auxiliaires, et s'en firent un boulevard contre les autres Barbares. Ce n'est qu'avec le secours des Goths que Dioclétien même pacifia l'Egypte, et que Maximien battit les Perses, pénétra dans les états de Sapor, et réduisit ce prince à demander la paix. Il est certain, dit Jornandès, que sans les Barbares, qui combattirent pour les Romains, jamais les empereurs n'auroient, depuis Dioclétien, pu former d'entreprises considérables; mais il est encore plus certain que cette ressource devoit enfin être fatale à

l'empire. Ces auxiliaires conservoient leurs coutumes, leurs lois, leur indépendance; et plus ils sentirent de quelle importance étoient leurs services, plus ils durent mépriser les empereurs. L'indocilité des uns, la fierté des autres nourrissoient entr'eux, des défiances continuelles. Les différends étoient fréquens, et si l'on en venoit à une rupture, quels redoutables ennemis ne devoient-ce pas être pour l'empire, que ces Barbares dégoûtés de la vie errante, qui connoissoient l'avantage d'un établissement solide, et qui, ne faisant plus la guerre comme leurs pères, avoient appris des généraux romains mêmes l'art de les vaincre?

Telle étoit la situation de l'empire lorsque Constantin parvint au trône. Avec quelques talens pour la guerre, qu'il n'employa qu'à perdre ses ennemis particuliers, et non pas ceux des Romains, il n'eut aucune qualité propre au gouvernement. Dupe de ses ministres et de ses favoris qui abusoient de sa foiblesse, il ne vit que par leurs yeux. Une inquiétude naturelle le faisoit continuellement agir, mais souvent sans fruit. S'il paroissoit occupé par de grands projets, il les avoit conçus en homme présomptueux et vain, et les exécutoit en politique médiocre. Quoique plusieurs écrivains aient prodigué à ce prince les plus grands éloges, il

triomphé des vices de son cœur? Mais Constantin chrétien, fut bien inférieur en vertus à Marc-Aurèle païen. Ce que les législateurs les plus profonds et les philosophes les plus sages n'avoient pu faire, la publication de l'évangile l'avoit produit, et les chrétiens, élevés au dessus de toutes les foiblesses de l'humanité, pratiquèrent sans effort ce que l'impuissant stoïcisme se contentoit de conseiller. Une religion aussi pure que le christianisme, et qui, en ordonnant la pratique de toutes les vertus, donnoit aux ames les plus foibles la force d'obéir à ses préceptes, devoit purger l'empire de tous les vices qui hâtoient sa ruine. On ne devoit plus voir que de bons citoyens; et les empereurs, désabusés de ces apothéoses absurdes, qui n'avoient servi qu'à les rendre plus méchans, apprenoient qu'il y a un Etre suprême, devant qui la subordination des choses politiques disparoît; que les hommes de la condition la plus vile étoient leurs frères; qu'ils devoient se sacrifier au bien de la société, et qu'il n'y a de grand et de sage que ce qui est juste.

Malheureusement les chrétiens commençoient à ne plus conserver leur premier caractère depuis que leur doctrine s'étoit prodigieusement étendue; et ils furent moins attentifs encore sur eux,

mêmes, en voyant leur religion devenir le culte dominant et favorisé. Le repos dont ils jouirent leur fit croire qu'ils avoient moins besoin de courage, et dès-lors les bienfaits de Constantin devinrent plus funestes que les persécutions de ses prédécesseurs. Les ministres de l'évangile retenoient l'ancienne austérité des mœurs; mais, par je ne sais quel préjugé, ils voulurent prêter à l'ouvrage de Dieu les secours d'une prudence toute humaine; pour étendre plus promptement la religion, ils en adoucirent le joug. Cette condescendance les rendit incapables de porter toute entière dans la cour des empereurs cette morale divine, dont ils devoient être les apôtres. En déguisant aux autres ses préceptes, ils s'aveuglèrent eux-mêmes, et les vices qu'ils ménageoient, les infectèrent enfin. L'orgueil prit la place de l'humilité; on oublia que l'évangile ne prêche que la douceur, la patience et la charité. Au lieu de continuer à remercier Dieu d'avoir été choisi pour l'honorer suivant le culte qu'il exigeoit, et à le prier de dessiller les yeux de ceux qui étoient encore dans l'erreur, les chrétiens, armés du pouvoir du prince, semblent vouloir rendre à l'idolâtrie une partie des maux qu'elle leur a fait souffrir. Constantin fit abattre les temples les plus célèbres des faux dieux, défendit les sa-

crifices, et abolit les solennités des fêtes payennes. Bientôt on expose les idoles à la dérision publique. On les mutile, et le zèle imprudent que les écrivains ecclésiastiques reprochent à l'évêque Théophile, à l'égard des Egyptiens et de la fameuse statue de leur dieu Serapis, ne fut que trop commun; et en aigrissant les esprits, leur fit oublier jusqu'aux lois les plus communes de l'humanité.

Il seroit difficile de peindre tous les maux que produisit dans l'empire la rivalité de deux religions, dont les sectateurs se regardoient réciproquement comme des impies et des sacriléges. Les injustices et les violences auxquelles on n'étoit que trop accoutumé par un gouvernement arbitraire, devinrent d'autant plus fréquentes, qu'en ne travaillant qu'à satisfaire ses haines, son avarice et son ambition, on croyoit ne défendre que les intérêts de sa religion. Batailles perdues, provinces ravagées par les Barbares, ou quelque autre fléau tel que la peste ou la famine; les payens triomphoient de toutes ces calamités publiques, parce qu'ils les reprochoient aux chrétiens, ou qu'ils les regardoient comme autant d'avertissemens salutaires qui frapperoient enfin les empereurs, et les rameneroient au culte des dieux qui avoient rendu les Romains maîtres du monde. Pour com-

ble de maux, Dieu permit que la vérité ne fût pas le partage de tous ceux qui adoroient sa croix. Les chrétiens furent partagés sur les dogmes les plus essentiels, et chaque parti, tour à tour favorisé par un prince de sa communion (1), fit à ses ennemis une guerre cruelle, et aussi funeste au bien temporel de l'empire, que contraire aux principes de la religion.

Ce qui retarda encore, dans ces circonstances, la ruine entière des empereurs, c'est que les Barbares tournèrent leurs armes les uns contre les autres. En effet, Ermaneric, roi des Goths, auroit subjugué l'empire, s'il y eût remporté les avantages qu'il obtint en Germanie. Plusieurs historiens l'ont comparé à Alexandre. Il soumit une foule de peuples, dont la plupart n'ont plus été connus. Il étendit ses conquêtes depuis le Danube jusqu'à la mer Baltique, et régna ainsi sur la Germanie, la Scythie d'Europe et la Sarmatie.

(1) Je ne parle pas de Julien, qui pour rétablir l'idolâtrie et ruiner le christianisme, fit tout ce que peut imaginer la politique la plus adroite. Constance favorisa l'arianisme, et Jovien la doctrine du concile de Nicée. Valens fit la guerre aux catholiques; et Gratien, de même que Valentinien, aux hérétiques, etc.

Ce prince étoit prêt à fondre sur les provinces de l'empire avec les forces réunies des Barbares, lorsqu'il fut arrêté dans son entreprise par un événement imprévu. Jornandès rapporte que quelques jeunes Huns, chassant près des Palus-Méotides, poursuivirent une biche qui se lança dans l'eau, et leur enseigna un guai à travers des marais qu'ils regardoient comme une mer immense et impraticable. Ces chasseurs, étonnés de trouver une nouvelle terre, où ils croyoient que le monde finissoit, retournèrent dans leur pays; ils y racontèrent leur avanture, qui piqua la curiosité des Huns; et ce guai, dont on avoit fait l'épreuve, devint bientôt un chemin par lequel toute leur nation fondit de l'Asie dans l'Europe.

Ces peuples étoient horribles à voir, et portoient, sous des traits à peine humains, toute la férocité des ours et des tigres. Dans un temps même où toutes les nations étoient souillées par les cruautés les plus atroces, les Huns furent regardés comme des monstres. Pour l'honneur de l'humanité, on refusa à ce peuple exterminateur une origine commune aux autres hommes; on publia qu'il étoit né des embrassemens des démons et de ces magiciennes, que Filimer, cinquième roi des Goths, avoit

chassées de ses état, et qui s'étoient retirées dans les déserts du Caucase.

Alipzures, Alcizures, Itamares, Toncasses, Boïsques, Alains, tous les peuples de la Scythie européenne furent vaincus. Les ravages des Huns produisirent d'abord un effet favorable à l'empire, parce qu'ils ruinèrent la puissance énorme des Goths, et que dans la consternation où se trouvoit la Germanie, elle songeoit moins à envahir et à piller les provinces romaines, qu'à se défendre contre ses nouveaux ennemis. Mais quand des succès, toujours nouveaux, firent enfin regarder les Huns comme une nation invincible, les Barbares abandonnèrent leurs habitations pour éviter le joug dont ils étoient menacés, et se virent poussés sur les terres de l'empire. Les Visigoths demandèrent à l'empereur de Valens (1), et obtinrent la Moésie inférieure pour leur servir de retraite; et les Vandales, les Suèves et une tribu d'Alains, passèrent le Rhin, et s'établirent dans les Gaules par droit de conquête.

(1) Les Goths ne formèrent qu'une nation jusqu'au temps de l'irruption des Huns en Europe. Ceux qui habitoient les provinces orientales de leur domination s'appelèrent Ostrogoths, c'est-à-dire, Goths d'orient. Ceux des provinc

Le historiens rapportent que Stilicon, favori et ministre, et par conséquent tyran d'Honnorius, las de régner sous le nom de ce prince imbécille, aspiroit à s'emparer de l'empire, et que, pour y réussir, il invita les Vandales, les Alains et les Suèves à entrer des les Gaules, après avoir tout disposé de façon que ces Barbares pussent s'y établir sans obstacle. Ce ministre infidèle, ajoutent les historiens, se flattoit que dans la confusion où cet événement jetteroit l'empire, les Romains lui déféreroient, ou à son fils Eucherius, le trône d'Honorius. Si Stilicon forma ce projet, c'étoit un homme, s'il est possible, encore plus méprisable par l'esprit que par le cœur, et l'histoire ne le dit point. Pouvoit-il penser que les Romains fussent assez insensés pour punir Honorius seul des succès des Barbares, tandis qu'il étoit notoire que ce prince n'étoit qu'un automate paré des ornemens impériaux ? L'empereur n'étoit coupable que des fau-

ces occidentales se nommoient Visigoths, c'est-à-dire, Goths d'occident. Ils composèrent deux nations séparées et indépendantes, depuis que les premiers furent subjugués par les Huns, et que les seconds se furent réfugiés dans la Moésie; mais se souvenant toujours de leur origine commune, ils se regardèrent comme frères et alliés.

tes de son ministre, personne n'en doutoit dans l'empire, et en le punissant on eût récompensé le ministre; quelle absurdité! Je ne saurois me prêter aux vues politiques qu'on suppose à Stilicon pour usurper l'empire, il devoit au contraire le faire triompher de ses ennemis. Pourquoi ne pas croire que les Barbares qui entrèrent dans les Gaules sous son ministère, prirent ce parti (1), parce qu'ils craignoient moins les Romains que les Huns, et qu'ils s'établirent dans leur conquête, parce que les Gaules valoient mieux que la Germanie, et qu'en repassant le Rhin ils auroient retrouvé les Huns qu'ils avoient voulu éviter?

Tandis que les Vandales commençoient à établir leur domination sur l'Espagne; il se forma dans la Moésie un orage qui menaçoit la capitale même de l'empire; les Visigoths, à qui Valens avoit ouvert un asile, conservèrent leurs mœurs, leurs usages, leurs lois; et il n'en fallut pas davantage pour les rendre suspects à des princes accoutumés à tout craindre, et d'autant plus jaloux des respects

(1) J'aurois pu faire ici cent argumens pour justifier Stilicon; mais ce que j'ai dit suffit, si je ne me trompe, pour les personnes sensées. Cette fameuse irruption des Vandales dans les Gaules arriva l'an de J. C. 406.

dus à leur dignité, qu'ils voyoient sensiblement diminuer leur puissance. Tous les jours on se faisoit de part et d'autre quelque injure; et les esprits étoient déjà extrêmement aigris, lorsqu'il survint une famine dans la Moésie. Les ministres de l'empire crurent qu'il falloit profiter d'une occasion si favorable pour faire périr la nation entière des Visigoths. Les officiers romains, dit Journandès, abusant indignement de la situation malheureuse de ces Barbares, leur vendoient à un prix excessif, non pas des alimens ordinaires, mais les chairs infectes des chiens et des chevaux. La dureté fut poussée à un tel point, qu'il fallut donner un esclave pour avoir un pain, et dix livres d'or pour un agneau. On exigea enfin des Visigoths qu'ils échangeassent leurs propres enfans contre des alimens; et à tant d'horreurs on joignit celle d'assassiner tous les chefs de leur nation, en les rassemblant par un festin.

Les Visigoths, indignés, se choisirent un roi pour se mettre en état de se venger. Ils alloient ravager l'orient, comme les Vandales, les Alains et les Suèves ravageoient l'occident; mais Rufin, qui gouvernoit Arcadius, eut recours à une politique bien différente de celle qu'on reproche au ministre d'Honorius; il ap-

paisa des Visigoths par des présens; et soit qu'il voulût se débarrasser pour toujours de ces hôtes dangereux, soit qu'il ne cherchât qu'à inquiéter Stilicon, son ennemi personnel (1), il les invita à se tourner du côté de l'Italie, où ils trouveroient un butin immense. Ils pénétrèrent jusqu'à Ravenne, sous la conduite de leur roi Alaric; et ce prince proposa à Honorius de confondre ses sujets avec les Romains pour ne former qu'un seul peuple, ou de décider par un combat du sort des deux nations. L'empereur, instruit par l'expérience de ses prédécesseurs du danger attaché à l'alliance des Barbares, ou qui ne cherchoit peut-être qu'à tromper ses ennemis, éluda la proposition d'Alaric, en lui offrant de lui abandonner en propre les Gaules et l'Espagne.

Quoique Honorius dût s'estimer heureux de chasser les Visigoths d'Italie, par la cession des deux provinces démembrées de l'empire, depuis que les Vandales, les Suèves et les Alains s'y étoient établis, Stilicon les suivit, et, croyant

---

(1) Stilicon, au rapport des historiens, prétendoit que Théodose, surnommé le grand, l'avoit nommé régent des deux empires, il avoit dessein, dit-on, d'aller en orient pour y faire reconnoître ses droits, et déposséder Rufin,

les surprendre, les attaqua au pied des Alpes cociennes. Les Barbares, résolus à périr plutôt qu'à laisser impunie la perfidie du général romain, combattirent avec fureur. Ils taillèrent en pièces leurs ennemis; et revenant sur leurs pas, se répandirent dans l'Italie, s'approchèrent de Rome, l'attaquèrent et la prirent d'assaut.

Ces succès des Visigoths, des Vandales, des Suèves, des Alains, etc. quelques grands qu'ils fussent, n'étoient pas cependant comparables à ceux qu'avoient faits les Huns, quand Attila se trouva seul maître de leur monarchie (1). Ce prince, digne par ses talens d'être l'admiration du monde, s'il n'en eût été l'effroi par les ravages qu'il y fit, avoit toutes les qualités d'un grand homme, mais à la manière d'un Barbare, né dans une nation farouche et sans mœurs. Son courage, sa prudence, sa cruauté, sa perfidie, sa confiance, tout avoit également réussi à son ambition. Jusqu'alors les Barbares n'avoient paru que comme des aventuriers qui agissoient par inquiétude, qui faisoient la guerre sans objet, qui renonçoient à une entreprise sans motif, qui se servoient sans choix des premiers

(1) Attila partagea d'abord la couronne avec son frère Bleda; il se défit de ce prince en 444 pour régner seul.

moyens que la fortune leur offroit, qui commençoient tout et ne finissoient rien. Attila se fit un plan suivi d'agrandissement, et devint d'autant plus redoutable, qu'en combattant à la tête d'un peuple téméraire, féroce, et tempérant, il employoit contre ses ennemis la ruse et l'adresse la plus subtile. Il traînoit à sa suite toutes les nations barbares soumises à sa domination. Les rois des Gepides et des Ostrogoths étoient ses ministres; pour les rois des peuples moins célèbres, ils étoient confondus dans la foule de ses courtisans, composoient sa garde, ou étoient destinés à porter ses ordres. Nul faste, nulle mollesse, nul de ces vices, qui énervent l'ame, n'avoient corrompu cette cour sauvage, parce que son maître, laborieux et infatigable, croyoit n'avoir rien fait pour sa gloire, tant qu'il lui restoit quelque nation à subjuguer. Une cabane étoit son palais; il y recevoit les ambassadeurs de Théodose et de Valentinien, qu'il traitoit en sujets sans les avoir vaincus (1).

Ce prince se seroit vu le maître du monde, s'il n'eût été défait à cette célè-

(1) *Votre maître et le mien*, disoient les ambassadeurs d'Attila, en parlant aux empereurs. Théodose II s'engagea à payer à Attila un tribut de mille livres d'or par an.

bre bataille où les Romains et les Visigoths unis combattirent dans les plaines catalauniques, secondés de plusieurs autres nations qui n'avoient qu'un même intérêt (1). Les vainqueurs ne profitèrent pas de leurs victoire pour accabler Attila, peut être ne le purent-ils pas, quoique plusieurs historiens prétendent qu'Aëtius le ménagea, dans la crainte que s'il succomboit entièrement, les Visigoths ne devinssent trop entreprenans, et ne voulussent asservir l'empire pour récompense de l'avoir délivré des Huns. Quoi qu'il en soit, Attila répara promptement ses forces, et quand on le croyoit vaincu, il reparut plus redoutable que ne l'auroient été les Visigoths après sa ruine entière. Il pénètre en Italie, ravage tout sur son passage, et Rome ne dut son salut qu'à une sorte de préjugé par lequel les Barbares regardoient cette ville comme sacrée, et aux larmes du pape Léon, dont l'éloquence toucha le cœur d'Attila.

Je ne m'étendrai pas davantage sur les calamités de l'empire d'occident; tous les jours il perdit quelqu'une de ses pro-

(1) Jornandès met au nombre de ces alliés plusieurs tribus de Francs et de Sarmates, les Armoritains, les Litiens, les Bourguignons, les Saxons, les Ripariolеs, les Ibrions, les Celtes, les Allemands.

vinces. L'Italie, déjà ravagée deux fois, éprouva encore la fureur de Genseric, roi des Vandales; et Rome elle-même devint enfin la proie d'Odoacre, roi des Erules, qui détrôna Augustule, le dernier des empereurs d'occident (1), le relégua dans un fort de la Campanie, et qui lui-même se vit bientôt enlever sa conquête par Théodoric, roi des Ostrogoths (2). Il ne faut pas douter que l'empire d'orient n'eût subi promptement le même sort que l'empire d'occident, si, à la mort d'Attila, la formidable monarchie des Huns, ne se fût divisée en plusieurs parties indépendantes les unes des autres. Les peuples qui avoient perdu leur liberté, la recouvrèrent; ils se firent la guerre; et, entraînés par l'exemple des Barbares qui les avoient précédés, ils se portoient plus volontiers sur le Rhin, que sur le bas Danube. D'ailleurs, le nord et les deux Scythies se trouvoient épuisés. Après tant de guerres qui avoient fait périr des milliers innombrables d'hommes, les Bar-

(1) On compte 503 ans de l'époque où Octave fut reconnu Auguste, jusqu'au temps qu'Augustule perdit l'empire..... Cet événement arriva l'an de J. C. 476.

(2) La monarchie des Erules ne subsista que quatorze ans. Théodoric fonda la monarchie des Goths en Italie. Ces Goths avoient recouvré leur indépendance à la mort d'Attila.

bares ne se foulant plus les uns les autres, commencèrent bientôt à se trouver plus à leur aise : leurs conquêtes adoucirent leurs mœurs, et ils prirent une situation plus tranquille. A l'égard du royaume de Perse, dont j'ai parlé au commencement de ce livre, et qui fut d'abord une puissance formidable aux Romains, ce n'étoit plus qu'une monarchie méprisée de ses voisins, ou du moins qui ne pouvoit leur causer aucune alarme. Ce que la révolution avoit inspiré de courage, de force, de vertu aux Perses, avoit disparu dès que leurs rois, affermis sur le trône, devinrent despotiques et voluptueux.

L'empire d'orient avoit besoin d'avoir des ennemis si foibles pour ne pas succomber. Epuisé par les tributs immenses qu'il avoit payés aux Barbares, il n'étoit pas en état d'entretenir cinquante mille hommes de troupes ; et ses armées avoient toujours été encore moins braves et moins disciplinées que celles d'occident. Zenon, livré à toutes sortes de vices et de débauches, cruel, avare, lâche, méprisé de ses sujets, et exerçant une proscription terrible sur les grands de l'empire, dans l'epérance insensée de faire périr son successeur, étoit-il plus capable qu'Augustule de conserver sa couronne? Anastase, son successeur, eut les mêmes vices, et son règne fut continuellement agité par

les séditions et les révoltes des Eutichiens qu'il favorisoit, et des Orthodoxes dont il cherchoit à corrompre la doctrine. Justin, qui lui succéda, n'eut aucun talent, et porta sur le trône la bassesse d'ame que lui avoit donné une éducation digne de la naissance la plus vile.

On juge sans peine quelle devoit être la situation de l'empire, quand Justinien parvint au trône, dont il s'étoit ouvert le chemin par l'assassinat infâme de Vitalien. Ce prince, aussi méprisable que ceux que je viens de nommer, se laissa gouverner par sa femme Théodora, qu'il avoit prise sur le théâtre, où elle s'étoit long-temps prostituée, et qui conserva sous la pourpre tous les vices d'une courtisane. Il vendit les lois (1), la justice

(1) C'est avec ces couleurs que Procope peint Justinien dans son histoire secrète, tandis qu'il lui donne ailleurs de grands éloges. M. le président de Montesquieu, dans ses *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains*, chap. 20, se déclare en faveur de l'histoire secrète de Procope, que quelques écrivains ne regardent que comme un recueil de calomnies. Après avoir lu les réflexions de ce critique, dont le génie éclaire et guide toujours l'érudition, on ne peut s'empêcher de croire avec lui que la législation de Justinien ne fût un vrai brigandage, et que pour de l'argent, il ne vendît des lois à tous ceux qui en avoient besoin.

et les magistratures. Tel étoit Justinien; et c'est cependant sous son règne que l'empire parut en quelque façon sortir de son néant, et reconquit l'Afrique sur les Vandales, et l'Italie sur les Goths.

Ces conquêtes furent l'ouvrage de Bélisaire et de Narsès. Tous deux étoient grands-hommes de guerre; tous deux avoient les qualités propres à se faire respecter, craindre et aimer de leurs soldats; tous deux, quoique sous un règne où la vertu étoit méprisée, aimoient la gloire, leur patrie et le bien public. Narsès, en un mot, seroit peut-être égal à Bélisaire, si au lieu d'appeler les Lombards en Italie, pour se venger de la disgrâce où il tomba sous le règne de Justin II, il eût su vaincre son ressentiment, mépriser ses ennemis, plaindre l'aveuglement ou l'ingratitude de son maître, et se contenter de le rendre odieux, en sachant être malheureux. C'est un étrange spectacle que présente l'empire! A ne juger que par les événemens, on le croiroit à la fois près de sa ruine, et au comble de la gloire. Il triomphe en Afrique et en Italie, parce que Bélisaire et Narsès y commandent. En Asie, où rien ne remédie à sa foiblesse et ne supplée à ce qui lui manque, il consent à payer aux Perses un tribut annuel de cinquante livres d'or.

Quelques talens cependant qu'eussent

ces deux capitaines célèbres, jamais avec les seules ressources que leur fournissoit l'empire, ils n'auroient conquis l'Afrique et l'Italie, si les Vandales et les Goths, terribles quand ils avoient fait leurs conquêtes, avoient été assez sages pour s'y affermir. Procope nous représente les Vandales établis en Afrique, comme un peuple, qui, après la mort de Genseric, s'étoit abandonné à toutes les voluptés. Ils passoient les journées entières dans des bains parfumés ou au théâtre. Leurs habits étoient tissus d'or et de soie; ils étaloient sur leurs tables le luxe le plus élégant et le plus recherché, ils n'habitoient que des palais somptueux, des jardins délicieux. Sans avoir des mœurs aussi efféminées, les Goths avoient beaucoup perdu de leur courage. L'Italie les avoit amollis, comme les Gaules avoient corrompu les Visigoths, que vainquirent les Français; et l'on sait avec quel mépris en parlent les historiens (1).

Bien loin que les Barbares songeassent à ne faire qu'une seule nation avec les peuples chez lesquels ils s'établissoient, ils

---

(1) Grégoire de Tours nous peint les Goths comme des lâches. *Ut Gotthorum pavor mos est ... Cum secundum consuetudinem Gotthi terga vertissent.* Ils n'étoient point tels quand ils s'établirent dans les provinces de l'empire.

les dépouilloient d'une partie considérable de leurs biens (1), et ruinoient la forme de leur gouvernement (2). S'ils leur laissoient leurs lois civiles, c'étoit par mépris pour les lois ou par ignorance, et ils établissoient une différence choquante entre les vainqueurs et les vaincus (3).

(1) Procope dit que Genseric enleva aux principaux citoyens d'Afrique leurs terres et leurs esclaves, que les biens des Vandales furent exempts de toute charge, et qu'il exigea au contraire des contributions si fortes des naturels du pays, que ces malheureux en travaillant beaucoup, pouvoient à peine les acquitter. Les Ostrogoths s'étoient emparés en Italie d'un tiers des terres. Dans les Gaules, les Visigoths prirent deux tiers des terres, et les Bourguignons la moitié, avec un tiers des esclaves.

(2) Les Barbares, en s'établissant sur les terres de l'empire, détruisoient la forme de gouvernement établie par les empereurs. Elle étoit trop compliquée pour des hommes qui n'avoient presque point encore d'idées de politique. Il n'y a au monde que M. l'abbé du Bos qui ait pu se persuader que Clovis, en s'emparant des Gaules, ne fit que se mettre au lieu et place des empereurs, sans rien changer à la forme du gouvernement, et que les Gaulois conservèrent leurs sénats, leurs officiers, leur administration; que les cités eurent le droit de se faire la guerre, qu'on y leva toujours les mêmes impositions que sous les empereurs, etc. mais ce n'est pas ici le lieu de réfuter cet auteur.

(3) Par les lois des Visigoths, il leur étoit défendu de contracter des alliances par le ma-

Par

Par cette politique, le vainqueur se trouvoit toujours dans ses états comme dans un pays ennemi, et ses sujets devenoient les alliés et les amis de toute puissance qui vouloit le détruire. Voilà la principale cause de la chûte précipitée de tant de monarchies établies par les Barbares, et qui ne subsistèrent que pendant quelques années. C'est par-là que Bélisaire, avec une poignée de soldats, se vit en état d'arracher l'Afrique aux Vandales : les Africains, au lieu de s'opposer à ses desseins, l'aidoient de tout leur pouvoir; ils portoient des vivres dans son camp, et le regardoient comme un libérateur qui venoit briser leur joug.

---

riage avec les Romains. On peut se rappeler comment les Français traitèrent les peuples des Gaules. *Si quis ingenuus Francum aut hominem Barbarum occiderit qui lege salica vivit, sol.* 100, *culpabilis judicetur. Si Romanus homo possessor, id est, qui res in pago ubi commanet proprias possidet, occisus fuerit, is qui eum occidisse convincitur, sol.* 30, *culpabilis judicetur. Si autem Francus Romanum ligaverit sine causa, sol.* 15, *culpabilis judicetur.* Leg. Sal. tit. 34 *Si quis ripuarius ad venam Francum interfecerit, sol.* 200, *culpabilis judicetur. Si ad venam Burgundionem,* 160 *sol. ad venam Romanum,* 100 *sol. ad venam Alamannum, seu Fresionem, vel Bajuvarium, aut Saxonem,* 160 *sol. culpabilis judicetur.* Leg. Rip. tit. 36.

Avec des forces encore moins considérables, le même général, et Narsès, qui lui succéda dans le commandement de l'Italie, y remportèrent d'assez grands avantages pour ruiner l'empire des Goths. Ces Barbares traitoient l'Italie comme une province ennemie, où ils ne seroient entrés que pour faire du butin. Ils trouvoient beau de régner dans un pays dévasté, et ne se doutèrent pas que, pour le conserver, il falloit qu'il leur fournît des subsistances, et qu'ils se ruinoient, en ruinant la culture des terres; obligés de tirer du dehors les blés et les autres choses les plus nécessaires à la vie, ils restoient à la merci de la première puissance qui auroit une marine, et qui intercepteroit leurs convois. Bélisaire commença son expédition contre l'Italie par la conquête de la Sicile, qui en étoit le grenier. Ses vaisseaux croisèrent sur les côtes d'Italie; et, se saisissant des vivres qu'on portoit aux Goths, il les obligea d'abandonner les places maritimes qu'ils occupoient, et leur enleva ainsi une partie de l'Italie, avant même que d'y être entré. Profitant de la crainte qu'il avoit inspirée aux Goths, il les réduisit bientôt à demander une paix, par laquelle ils se soumettoient à payer à l'empereur un tribut annuel de cent livres d'or, et à lui prêter des troupes toutes

les fois qu'il en auroit besoin. On ajoute même que le roi Théodat offroit de renoncer à sa couronne, et de mener une vie privée.

Rien n'est plus misérable que le tableau que commence à présenter l'empire d'orient. On voit une nation qui a rassemblé tous les vices que le despotisme tour à tour cruel, avare, superstitieux, timide, emporté et voluptueux, peut donner à des hommes qui dans tous les temps avoient été amis du mensonge, de la fourberie et de la nouveauté. Constantinople est divisée par des fonctions éternelles; nulle règle, nul principe; le trône appartient à qui veut l'usurper, et il est presque toujours la récompense de quelque assassinat. Les révolutions se succèdent rapidement les unes aux autres, et n'ont souvent d'autre cause que cette inquiétude qui se lasse de l'état présent des choses, et qui le regrette dès qu'il est changé.

L'ancien goût des Grecs pour la philosophie avoit dégénéré dans leur décadence en une manie ridicule de sophistiquer. Ils portèrent cet esprit dans la théologie chrétienne, et épuisèrent toutes les erreurs où l'esprit humain peut tomber, quand, voulant franchir les bornes qui lui sont prescrites, il ose sonder les profondeurs infinies de la sagesse de Dieu.

On peut donc se représenter la nation grecque comme une nation de théologiens. Chaque parti ne crut jamais mettre assez de chaleur dans les controverses, ni d'art pour faire triompher la vérité dont il se flattoit de posséder le dépôt. Ce zèle dégénéra en emportement, en émeutes, en séditions. Etrange aveuglement de l'esprit humain ! Chaque secte, pour ramener ses ennemis à sa communion, s'en faisoit détester par ses injustices et ses violences. C'étoit pour les convertir et les empêcher de se damner, qu'on les rendoit malheureux dans ce monde; et les hommes qui exerçoient cette monstrueuse charité ne voyoient pas qu'ils se damnoient eux-mêmes, en violant les premières lois de l'évangile et de l'humanité. Les questions théologiques étant devenues des affaires d'état, par les désordres qu'elles causoient, furent bientôt les seules importantes; il n'est plus question de repousser les ennemis de l'empire, mais de répondre à un argument; de faire des préparatifs de guerre, mais de dresser une formule de foi. Tout fut confondu. Comme les empereurs vouloient se mêler d'être les juges de la foi, de prononcer des anathêmes, d'ordonner des excommunications, et de régler la discipline de l'église, les ecclésiastiques voulurent gou-

verner les affaires politiques; et quand on refusa de les entendre, ils causèrent des révolutions à l'exemple des armées, du sénat, du peuple et des provinces, qui, tour à tour, faisoient leur empereur. Chaque parti élevoit successivement sur le trône un prince de sa communion, et se servoit de son crédit pour accabler des ennemis, qui, en recouvrant la faveur, ne mettoient plus de bornes à leur zèle pour la gloire de Dieu, c'est-à-dire, à leur vengeance.

Tandis que les Grecs étoient en proie à ces désordres, il se formoit contre eux un nouvel ennemi, et aussi redoutable que les peuples qui avoient détruit l'empire d'occident. Mahomet, au commencement du septième siècle (1), avoit établi une nouvelle religion chez les Arabes. Apôtre et conquérant, il persuada et vainquit; et, réunissant les deux pouvoirs de prince et de pontife, il ordonna aux califes, ses successeurs, d'étendre sa religion et son empire par les mêmes voies qui leur avoient donné naissance. Le prophète promit des récompenses

(1) Mahomet mourut en 632. Héraclius régnoit alors à Constantinople depuis vingt ans. Abubècre, beau-père de Mahomet, lui succéda; son règne ne dura que deux ans, et il eut pour successeur Omar, Calife, dont le courage et l'habileté étendirent la réputation des Arabes.

éternelles à ceux qui perdroient la vie en combattant contre les infidèles, et menaça de l'enfer ceux qui resteroient oisifs dans leurs maisons, à moins que par des tributs ils ne contribuassent aux frais et aux succès de la guerre. Les Arabes ou Sarrasins, naturellement braves et propres à supporter les fatigues de la guerre (1), avoient une religion et un gouvernement politique qui tendoient de concert à n'en faire qu'une nation militaire. Ils se précipitoient avec d'autant plus de confiance au milieu des plus grands dangers, qu'ils se croyoient martyrs de leur religion, et que les califes leur avoient persuadé qu'une fatalité aveugle règle le sort des hommes, sans que leur prudence puisse rien changer à des événemens résolus de toute éternité.

Les conquêtes des Sarrasins sont une de ces révolutions les plus extraordinaires que présente l'histoire. Après s'être emparés de l'Egypte et de la Palestine, et avoir subjugué l'Afrique, ils se répandent dans l'Asie, enlèvent à l'empire des provinces encore plus importantes que celles que je viens de nommer, et renversent la monarchie des Perses. Rien ne sem-

(1) Les Arabes sont nommés Sarrasins d'une contrée de l'Arabie heureuse, appelée *Saráca* ou *Saracène*.

bloit pouvoir s'opposer à ce torrent débordé; l'Europe même n'étoit pas en sureté. Tout le monde sait comment les Sarrasins s'établirent en Espagne sur les ruines des Visigoths, et de là pénétrèrent jusque dans le cœur de la France; comment ils conquirent la Sicile, et combien ils se rendirent redoutables sur la Méditerranée. La rapidité et la continuité de ces succès seroient un prodige, dont la théologie des Mahométans pourroit se servir pour prouver la mission de Mahomet, si la foiblesse de l'empire de Constantinople et de la plupart des monarchies, établies par les Barbares, n'avoit rendu tout facile à des hommes aussi braves et aussi entreprenans que les Sarrasins.

Ils eurent l'audace, sous les règnes de Constantin Pogonat et de Léon l'Isaurien, d'attaquer la capitale même de l'empire; ce qui la sauva dans ces circonstances, c'est le feu grégeois, dont l'invention étoit due au célèbre Callinique. Ce feu brûloit au milieu des eaux, et les Grecs en firent usage pour détruire les flottes de leurs ennemis. La consternation des Arabes fut égale à leur surprise; et n'osant plus se mettre en mer, ils se contentèrent de faire la guerre dans les provinces éloignées de la capitale. Ils ne cessèrent d'être heureux que quand ils

cessèrent d'être unis. Les califes, en se multipliant, perdirent une partie de leur crédit; et comme leur gouvernement étoit militaire, ils furent méprisés dès qu'ils cessèrent de paroître à la tête de leurs armées et de les commander. Les sultans, leurs lieutenans, ne leur laissèrent que le titre et les fonctions de chefs de la religion, et les divisions domestiques de ces nouveaux monarques firent le salut de leurs voisins.

L'empire commençoit à respirer lorsqu'il se forma en Asie une nouvelle puissance, dont les premiers succès devoient faire trembler les empereurs. Les Turcs, peuple qui tiroit son origine du même pays que les Huns, et qui, après avoir rendu différens services aux Grecs, s'étoient établis sur les frontières orientales de l'empire, se soulevèrent vers la fin du dixième siècle, contre Mahomet, sultan de Perse, qui les traitoit avec dureté. Dès que cette nation eut connu ses forces, elle se répandit dans toute l'Asie. Elle ne cherchoit d'abord qu'à piller; et sous le règne de Constantin Monomaque, les Turcs firent des courses jusqu'au Bosphore. La foiblesse des empereurs les enhardit; et quand ils se furent fait un établissement solide, ils ne songèrent qu'à s'agrandir.

Si les empereurs avoient su se faire

une politique conforme à l'état déplorable de leurs affaires, s'ils avoient pu dépouiller cet orgueil que Constantin avoit laissé à ses successeurs comme aux héritiers de la grandeur des Romains, et renoncer aux idées d'une monarchie universelle, quand il ne s'agissoit que de n'être pas détruits par les infidèles, ils auroient peut-être profité de ce zèle indiscret qui arma tout l'occident pour la délivrance des saints lieux. Mais ces princes se comportèrent comme des hommes foibles, à qui le danger le plus voisin paroît toujours le plus grand. Les infidèles les alarmoient, et quand ils virent approcher de Constantinople ces armées nombreuses qui méditoient la conquête de la Terre-Sainte, ils ne regardèrent plus les croisés que comme leurs ennemis. Il en faut convenir, il sembloit que les occidentaux, lassés d'avoir une patrie, eussent repris cet esprit d'inquiétude et de brigandage qu'avoient eu leurs pères. Les croisés, assez peu sensés pour croire que leur expédition seroit agréable à Dieu, ne se doutèrent pas des obstacles sans nombre qui s'y opposoient; ou comme s'ils eussent compté que la providence répareroit leurs fautes par des miracles continuels, ils ne songèrent pas même aux moyens d'arriver dans la Palestine, qu'ils vouloient conquérir. Ces

pélerins guerriers, toujours sans subsistances et à la veille de périr, se voyoient réduits à piller les provinces où ils passoient. De pareils hôtes devoient être fort incommodes; mais puisque les empereurs n'étoient pas en état de leur fermer l'entrée de la Grèce, il n'y avoit pour eux d'autre parti à prendre que celui de la douceur et de la conciliation. Au lieu de chicaner les occidentaux (1) sur des conquêtes qu'ils ne feroient vraisemblablement pas, il falloit n'avoir avec eux qu'un même intérêt. Les empereurs ne purent s'y résoudre. Je ne sais quelle dignité qu'ils affectoient ne parut que de l'orgueil et les rendit ridicules. Au défaut de la force, ils eurent recours aux ruses, à la finesse, aux subtilités; et c'étoit précisément le moyen le plus infaillible de se faire mépriser des occidentaux, dont une certaine franchise qu'ils devoient à l'esprit de chevalerie, étoit peut-être la seule vertu.

Nos chroniques sont pleines des perfidies que les croisés éprouvèrent de la part des empereurs; ils s'en vengèrent en les chassant de leur capitale. Il étoit naturel qu'ils crussent gagner dans la Grèce les

(1) Les empereurs prétendoient que les croisés prêtassent leur hommage pour les terres qu'ils se préparoient à conquérir sur les infidèles.

indulgences qui les attendoient dans la Palestine (1), s'ils s'emparoient de Constantinople pour y établir le rit des Latins, et faire cesser un schisme qui rendoit les Grecs peut-être aussi odieux que les infidèles. La domination des Latins dans la Grèce ne fut pas longue, mais les empereurs grecs, en recouvrant leur capitale, virent de jour en jour leur ruine plus certaine. Ces guerres d'outre-mer, dont les occidentaux étoient enfin désabusés, n'avoient servi qu'à inspirer plus de haine aux infidèles contre les chrétiens. Ils étoient impatiens de se venger, et c'étoit sur l'empire que devoient tomber tous leurs coups. « Conformément à notre sainte foi, disoit Osman I, sultan des Turcs, invitons d'abord avec douceur les princes chrétiens à recevoir la religion du prophète de Dieu. S'ils résistent à nos

(1) Il ne faut pas douter que la religion ne soit entrée pour beaucoup dans l'entreprise des croisés sur l'empire. Voyez les lettres que Baudoin, comte de Flandres, et élu empereur, adresse, l'une à tous les chrétiens, et l'autre au pape. *Manus domini hæc operatur*, dit-il dans la première; mais il prend un ton plus emphatique dans la seconde. *Amantissime pater, vocate cæcum, congregate populum, condunate senes et fugenter ubera, sanctificate diem acceptabilem domino, diem stabiliendæ unitatis et pacis.*

invitations, il faut les déclarer ennemis de Dieu et de la vérité; et le fer et le feu à la main vaincre leur incrédulité, les soumettre à notre culte, ou les punir de leur endurcissement. » Les infidèles, faisant sans cesse de nouveaux progrès en Asie, étendirent leur domination jusqu'au Bosphore. Les empereurs mendièrent inutilement des secours dans la chrétienté; ils furent obligés de permettre aux Turcs de bâtir des forts dans la Grèce; et Constantinople, déjà soumise à ses ennemis avant que d'être devenue leur proie, succomba enfin sous les armes de Mahomet III.

FIN

23207

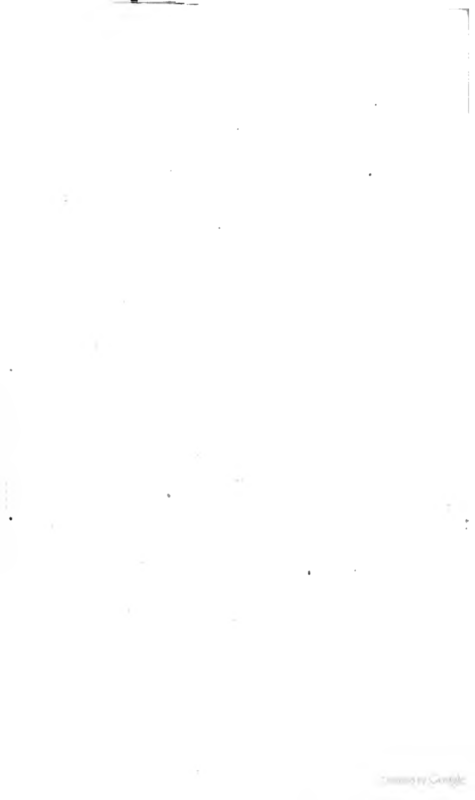
TABLE

De ce que contiennent les Observations sur les Romains.

Fin de la Table.

Digitized by Google





Digitized by Google

Digitized by Google

